

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



ALBRECHT
MENDELSSOHN
BARTHOLDY.

UNS. 158 j. 25





ALBRECHT
MENDELSSOHN
BARTHOLDY.

UNS. 158 j. 25





PAMÉLA EN FRANCE, OU LA VERTU MIEUX ÉPROUVÉE,

COMEDIE

En Vers, & en trois Actes.

De Monsieur DE BOISSY.

Représentée pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Lundi 4. Mars 1743.

Le prix est de trente sols.

A PARIS,
Chez JACQUES CLOUSIER, rue Saint Jacques, à l'Ecu de France.

M. DCC. XLV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

ACTEURS.

LE MARQUIS, Amant de Pamela.

PAME'LA.

LE CHEVALIER, Gaſcon.

NERINE, Concierge,

MATHURIN, Jardinier.

DEUX LUTINS.

TROUPE DE DANSEURS.

La Scene eſt à la Campagne, dans un Château.



PAMELA EN FRANCE, OU LA VERTU MIEUX ÉPROUVÉE, COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

PAMELA, *seule écrivant.*

S'interrompant.

AH que ma bonne mere & que mon cher papa
Vont être transportés de joye,
En lisant cette Lettre là !

Que mon babil les charmera !
Le détail que je leur envoye,
De mon bonheur les inſtruira,
Ma tendreſſe au long s'y déploye.

SCENE II.

PAMÉLA, LE MARQUIS *déguiſé en femme.*

LE MARQUIS, *à part.*

JE ne puis un inſtant être ſans Paméla,
Je la cherche . . . . . mais la voilà :
Bon, elle a la main à la plume.
Pour m'éclaircir de ſes vrais ſentimens,
Approchons-nous dans ces momens :
à Paméla.
Vous écrivez ?

PAMÉLA.

. . . . Pardon, c'eſt ma coutume.

LE MARQUIS.

Ne vous excuſez pas, c'eſt en vous un talent ;
A vos parens ſans doute, un tel écrit s'adreſſe ?

PAMÉLA.

Oui, je les inſtruis amplement
Des bontés qu'à pour moi ma nouvelle Maîtreſſe.

LE MARQUIS.

Je n'en puis trop avoir. Ma chere, ſi j'oſois,
Très-inſtamment je vous prirois
De me faire voir votre Lettre.

PAME'LA.

Ah ! Madame, je crains....

LE MARQUIS.

....Non, dagnez me permettre....

PAME'LA.

Je dois me rendre à vos ſouhaits.

LE MARQUIS.

Votre façon d'écrire a pour moi des attraits,

PAME'LA.

Votre indulgence eſt néceſſaire,
On ſçait que je m'exprime aſſez mal en François,
Mais, vous excuſerez une jeune étrangere.

LE MARQUIS.

Par ſa naiveté dont je cheris les traits,
Votre ſtile toujours aura l'art de me plaire.

Il lit.

Mes très chers Pere & Mere,

Réjouiſſez-vous, pour le coup ma gloire eſt en ſureté. J'ai trompé la vigilance de Me. Jeukes, & je me ſuis ſauvée par la porte du Jardin, à la faveur d'une Clef : par ce moyen j'ai eu le bonheur d'échaper au pouvoir du plus méchant des Maîtres, & de tomber

entre les mains de la meilleure des Maîtreſſes. C'eſt une Comteſſe Françoiſe, qui s'eſt trouvée dans le voiſinage. Comme elle étoit inſtruite & touchée de mon malheur, elle m'a priſe à ſon ſervice, & m'a conduite avec elle en France, où je commence le cours d'une nouvelle Hiſtoire. Il s'interrompt.

J'aiderai de mon mieux à le rendre amuſant,
Mais vous retrancherez moitié de la premiere.

PAME'LA.

Oui pour reſter tous deux dans notre caractere ;
Mon Maître & moi bornerons ſagement
Notre avanture au ſecond tome.
Le ſien eſt d'être fier, trompeur, malhonnête homme ;
Il n'en doit pas ſortir en m'épouſant.
Le mien eſt d'être ſage, & modeſte & ſenſée,
Je ne dois pas le démentir
En retournant chez lui quand il m'en a chaſſée,
Ni livrer de nouveau ma ſageſſe offenſée,
Aux dangers tous récens qu'elle vient de courir.

LE MARQUIS.

La démarche, il eſt vrai, n'eſt pas digne d'eſtime.

PAME'LA.

Voilà pourquoi je la ſupprime.

LE MARQUIS.

Ma chere Paméla, vous me faites plaiſir.

Il continue de lire.

Madame & moi, nous sommes actuellement dans une de ses Terres, qui est à dix lieuës de Paris. En vérité elle m'y traite, non pas comme sa femme de chambre, mais comme la plus tendre de ses amies : les bontés de ma premiere Maîtresse n'étoient rien en comparaison, je suis depuis deux jours habillée à la Françoise, & j'y suis tout au mieux, Si j'en crois Me. qui ne se lasse point de me regarder : mon miroir m'en dit autant, l'un & l'autre me trompent peut-être... Il s'interrompt.

Non, nous vous disons vrai. Tout sied à Paména,
Sa grace est par tout naturelle :
Elle pare l'habit qu'elle a ;
Et rien n'est étranger pour elle.

PAME'LA.

Je dois rougir de cet éloge là.

LE MARQUIS.

Rougissez, rougissez, vous en êtes plus belle.

Il continue à lire.

L'habit qu'elle m'a fait faire (admirez sa générosité ô mes bons parens) est de la même Etoffe que le sien. On nous prendroit pour deux sœurs. Son amitié ne se borne pas là. Elle me prévient sur tout. Par exemple, j'aime la Musique & la Danse : eh bien, elle donne aujourd'hui tout exprès une Fête, & fait venir des Danseurs de Paris ! eh peut-on voir une Dame plus aimable ? ce n'est pas qu'elle soit belle, non, je mentirois.

PAME'LA.

Passez cet endroit, je vous prie

J'écris ce que je penſe un peu trop librement.

LE MARQUIS.

Vous m'obligez de parler franchement,
Ma vanité n'eſt pas de me croire jolie.

Il continue à lire.

Ses traits ne ſont pas réguliers, mais elle a une de ces phiſionomies, qui prévient d'abord, par leur douceur. Son caractere y répond. Elle eſt la politeſſe même, elle n'a pas moins de ſageſſe que de bonté. Il s'interrompt.

Pour le coup il faut hautement,
Il faut que mon tranſport éclatte,
Vous me louez préciſément
Par le ſeul endroit qui me flatte.

PAMELA.

Mon cœur en dit beaucoup moins qu'il ne ſent.

LE MARQUIS.

Le mien en ſent pour vous encore d'avantage,
Si vous pouviez entendre ſon langage;
Vous ſeriez dans l'étonnement.

Il continue à lire.

Je trouve ma Patrie en France auprès de cette jeune veuve: il ne manque à mon bonheur que de vous y voir. Il s'interrompt.

C'eſt un bonheur dont vous devez jouir.
A tous deux au plûtôt marquez leur de venir,

Procurer un état d'aiſance,
Aux auteurs de votre naiſſance;
Faire éclater ſur eux mon amitié pour vous,
Flatte mon cœur par l'endroit le plus doux;
J'augmenterai ma joye en redoublant la vôtre.

PAMELA.

Vous comblez tous mes vœux. De quel raviſſement
Je vais les remplir l'un & l'autre?
Mais comment reconnoître un bienfait auſſi grand?

LE MARQUIS.

Je ne veux pour tout prix que votre attachement.

PAMELA.

Si de mon zele ſeul votre ame ſe contente;
Son ardeur.....

LE MARQUIS.

.....N'eſt pas ſuffiſante,
Et mon cœur pour être payé,
Veut tout au moins de l'amitié.

PAMELA.

Madame, ſi j'oſois, j'aurois de la tendreſſe.

LE MARQUIS.

Oſez, ne craignez pas d'outrer à cet égard,
D'un pareil ſentiment loin que l'excès me bleſſe,
Il me flatte de votre part.

Finiſſez votre Lettre; un moment je vous laiſſe;
J'ai nos Danſeurs à recevoir;
Et pour la Fête de ce ſoir
Je vais donner plus d'un ordre qui preſſe :
Je me fais par avance un plaiſir des plus grands,
D'y voir briller tous vos talens. *Il ſort.*

SCENE III.

PAME'LA *ſeule.*

ECrivons, écrivons. Pour mon pere & ma mere,
Nouveau ſujet de joïe & de douceur,
Pour moi nouveaux diſcours à faire;
Quel plaiſir de m'étendre en dépit du Cenſeur!
Lorſqu'ils ont à parler de ce qui les regarde,
Les bons cœurs ne tariſſent pas,
Et la reconnoiſſance eſt toujours babillarde :
Cette préciſion, dont on fait tant de cas,
Eſt le langage des ingrats.

SCENE IV.

PAME'LA, MATHURIN.

MATHURIN *à part.*

ALle eſt ſeule, avançons, prions-la.... mais je n'oſe.

PAME'LA.

Ah! c'eſt vous, Mathurin, voulez-vous quelque choſe?

MATHURIN.

Oui dà, je vous pririons de me faire un plaiſir;
Si je ne craignions pas de vous être incommode:
Pour vous le dire, exprès autour de vous je rode.

PAME'LA.

Parlez, en quoi vous puis-je donc ſervir?
J'y ſuis très-diſpoſée.

MATHURIN.

.... Ah, ce mot me raſſure;
J'allons vous expliquer la choſe franchement,
Comme vous excellez dans l'art de l'Ecriture,
Que je n'avons pas ce talent,
Que vous avez la main comme on dit à l'ouvrage,
Vous m'obligeriez tout à fait,

Si vous vouliez pour moi griffonner un Billet.

PAMELA.

Dites-moi, s'il vous plaît, avant que je m'engage,
A qui l'écrivez-vous, quel en eſt le ſujet?

MATHURIN.

J'écrivons à quequ'un que j'aimons à la rage.

PAMELA.

Quoi?

MATHURIN.

.... Pardon de la liberté,
Mais vous avez tant de bonté,
Et c'eſt la Parle du Village,
Un vrai prodige de biauté;
D'autant plus rare qu'alle eſt ſage.

PAMELA.

Ignore-t-elle votre amour?

MATHURIN.

Oui, je voulons par-là l'en inſtruire en ce jour,
Et j'aſpirons au mariage,

PAMELA.

Mais êtes-vous pour elle?

MATHURIN.

.... Oui, pargué, mieux qu'un autre,
Et ſon état n'eſt pas bian au-deſſus du nôtre:
Alle eſt Femme de Chambre, & je ſuis Jardinier,
C'eſt même pour la belle une fort bonne affaire:

Alle n'attend rien de ſon Pere ;
Et moi, je ſuis neveu d'un aſſez gros Farmier ;
Dont je ſerons l'unique Légataire.

PAME'LA.

Je n'ai plus rien à dire, & maintenant je voi
Que Mathurin aime de bonne foi ;
J'aurai l'honneur d'être ſon Secretaire,
Dictez-moi le billet.

MATHURIN.

.....C'eſt ce que j'allons faire,
Puiſque votre bonté fait cet effort pour moi.

Il dicte, & Paméla écrit :

Mlle. j'étouffons d'amour pour vous, & je croyons qu'il eſt plus ſage de vous le dire que d'en créver ;

PAME'LA.

Ce ſentiment eſt raiſonnable.

MATHURIN.

Je ne l'exprimons pas en termes bian galants ;
Mais donnez-y vous-même un tour plus agréable,
Pour moi, ſans farlatter, je dis ce que je ſens.

PAME'LA.

Cette façon de parler eſt préférable ;
C'eſt de l'amour ſans art dicté par le bon ſens.

MATHURIN *dictant.*

Je ne vous avons vû que quatre fois, & ne vous avons parlé qu'une ſeule en paſſant, & ſi je ſommes plus raſ-

ſotte de vous que ſi je vous avions connuë toute notre vie. Sans tant tourner autour du pot, vous avez plus de mérite, & plus d'eſprit que moi; mais j'avons plus de bian & plus d'argent que vous. Jarnigoy, marions ma forteune avec votre biauté, l'eune vous rendra plus riche, & l'autre me rendra plus content.

PAME'LA.

Plus content, eſt-ce tout?

MATHURIN.

. . . . J'avons encore à mettre
Trois mots ſans plus, pis je farmons ma Lettre.

Il dicte.

J'avons avec ma parſonne, un héritage de prés de vingt mille écus, je vous offrons l'eun & l'autre de bon cœur, morguè acceptez-les de même. Boutez en même tems votre main blanche dans la mienne, quoi qu'alle ſoit plus noire, & qui ſautera d'aiſe, ce ſera Mathurin.

Il parle.

Hem, comment trouvez-vous ce billet?

PAME'LA.

Tout au mieux;
Le cœur de Mathurin eſt tendre & généreux,
Le deſſus?

MATHURIN.

Attendez .... que je me rappelle,
C'eſt, à Mademoiſelle,
Mademoiſelle Paméla.

PAME'LA.

Ai-je bien entendu ! ma ſurpriſe eſt extrême,
Repetez je vous prie, à qui ce billet-là,
S'adreſſe-t'il ?

MATHURIN.

A vous même.

PAME'LA *à part.*

Je ne m'attendois pas à ce tour de ſa part ;
Mais je dois ménager l'amour de tout le monde
Le ſien mérite quelqu'égard,
Par ſa maniere franche & ronde ;
Et ma douceur défend que je le gronde.

MATHURIN.

Pour ſçavoir notre ſort, j'attendons que ſans fard
Mademoiſelle nous réponde.

PAME'LA.

Puiſque je ſuis forcée à répartir. . . . . :
Mais quelqu'un vient ſans qu'on l'annonce ;

MATHURIN.

Je reviendrons tantôt pour prendre la réponſe ;
Vous pouvez la faire à loiſir.

Il ſort.

SCENE V.

PAME'LA, LE CHEVALIER,

PAME'LA.

QUe demande Monſieur ?

LE CHEVALIER.

... Un Prodige ſémelle,
En France arrivé fraichement ;
Que pour ſa rareté je viens voir ſeulement.
Une fille accomplie & qui fait voir en elle
Une ſageſſe douce & ferme cependant ;
Qui triomphe toûjours ſans faire la cruelle ;
Une beauté naïve, & ſans entêtement,
Qui pare la vertu d'une grace nouvelle.
Que par envie on fronde injuſtement,
Et qu'on admire forcément.
C'eſt Paméla que ce Phénix s'appelle :
Seroit-ce vous, Mademoiſelle ?

PAME'LA.

Je me reconnois à ce nom,
Mais au portrait que vous en faites,
Je n'ai garde d'avoir cette préſomption.

LE

LE CHEVALIER.

Ce modeste discours me prouve que vous l'êtes;
Et vous voyez dans ces retraites,
Un Gentil-homme d'Avignon,
Rempli de zéle & d'admiration
Pour tant de qualitez parfaites,
Le Chevalier de vos vertus,
Et le défenseur de vos charmes,
Contre les esprits prévenus;
A pied comme à cheval prêt à prendre les armes.

PAMELA.

C'est, pour mes intérêts, montrer trop de chaleur.
La Critique me fait honneur,
Elle fait soupçonner que j'ai quelque mérite;
Mais il ne convient pas à Pamela, Monsieur,
De recevoir ici seule votre visite,
Et je vais avertir, Madame en ces instans.

LE CHEVALIER.

Non, non, ne partez pas si vite;
Je suis depuis un très-longtems
Ami de la Comtesse & du Marquis son frere;
Mais c'est vous qu'en ces lieux je viens voir la premiere;
Elle aura tout au plus les secondes complimens.
Ayant appris votre arrivée en France
Par les nouvelles à la main,

J'ai pris la poste en diligence,
Le hazard m'a fait en chemin
Joindre un détachement de musique & de danse,
Qui vient pour célébrer dans ce lieu reculé
Votre bienvenuë en cadence.
Moi, j'ai voulu vous rendre un hommage isolé,
Et vous faire tout seul mon humble révérence.

PAMELA.

Moi, je vous fais la mienne.

LE CHEVALIER.

Ah! vous fuyez à tort.

PAMELA.

Je n'entretiens jamais les hommes tête à tête.

LE CHEVALIER.

Ne craignez rien de mon transport,
Me prenez-vous pour un Milord?
Les gens de mon pays ont l'abord plus honnête;
Des faveurs du beau sexe ils sont friands: d'accord;
Mais lorsqu'ils en font la conquête,
C'est toûjours poliment, & du ton qui convient.
Un Anglois les arrache, un François les obtient.

PAMELA.

Plus vos manieres sont aimables,
Plus nous devons vous éviter,
Et plus pour nous vous êtes redoutables:
Nouveau motif de vous quitter.

LE CHEVALIER

Il doit plûtôt vous porter à reſter ;
Votre gloire l'éxige, & pour vous en convaincre ;
Juſqu'à préſent vous n'avez eû
Que la force à combattre, & l'intérêt à vaincre.
Pour une vulgaire vertu,
Ces deux efforts ſont puiſſants, je l'avoue,
Et ſur-tout le dernier où le grand nombre échoue.
Mais pour la vôtre ils ne ſuffiſent pas,
Elle doit à nos yeux, livrer d'autres combats,
Il faut pour ſon triomphe, il faut, Mademoiſelle,
Qu'elle éprouve & réſiſte a la ſéduction,
Des fêtes, des plaiſirs, de tout ce qu'on appelle
Fine galanterie, ou belle paſſion ;
Soit en bute aux douceurs, aux ſoins, au tendre zéle,
Aux charmes différens d'un hommage qui plaît.
Et que pour en ſortir plus brillante & plus belle,
Elle paſſe par la coupelle
D'un jeune Amant François, & Gaſcon, qui plus eſt.

PAME'LA.

Ah ! ma ſageſſe a fait ſes preuves,
Et s'en tient prudemment aux premieres épreuves ;

LE CHEVALIER.

Elle a beſoin de celle la,

Sans quoi toujours on la chicannera,
Et l'on dira tout haut qu'elle eſt mal éprouvée.
D'un reproche ſi vrai vous ne ſerez lavée
Qu'en profitant de mes avis.
En ces lieux à propos vous êtes arrivée.
C'eſt à leurs habitans polis
Que cette gloire eſt reſervée;
C'eſt là leur talent le plus beau;
Interrogez ſur ce chapitre
La Concierge de ce Château;
On peut la prendre pour arbitre;
Elle eſt femme & d'eſprit & de goût;
La Comteſſe la croit en tout;
C'eſt l'Oracle de la famille,
Elle va comme moi vous repeter Sangdis,
Que pour bien éprouver la vertu d'une fille;
Il faut abſolument le creuſet de Paris.

SCENE V.

LE MARQUIS, PAMELA, NERINE.

NERINE.

IL eſt vrai nos Amans ſont un peu mieux appris,
Que celui de Mademoiſelle.
Pardonnez-moi ce trait il échappe à mon zéle,
Votre cœur ne pouvoit être plus mal-tombé;
J'en ai ſenti pour vous une peine mortelle.

PAMELA.

Hélas, sous sa ruse cruelle,
Il est trop sûr qu'une autre eut succombé.

NERINE.

Non, la victoire au fonds n'est pas si surprenante,
Dans vos climats vous n'avez éprouvé,
Que les combats grossiers & la hauteur choquante,
D'un Gentil-homme brusque & des plus mal appris,
Qui toûjours vous traite en servante,
Et vous prodigue à tout propos
Les agréables noms, les doux & tendres mots,
Et de sotte & d'impertinente.
Pour triompher d'un cœur, l'aimable & joli ton!
Si l'on est sage auprès d'un pareil Maître:
Mlle. avouez sans façon,
Qu'on n'a pas grand mérite à l'être.

PAMELA.

Il m'aimoit cependant, il étoit même bon.

LE CHEVALIER.

Bon à jetter par la fenêtre.
S'il eut embrassé vos genoux,
Si vous baisant la main d'une bouche pressante....

PAMELA.

Arrêtez... donc Monsieur.....

LE CHEVALIER.

Point de courroux

C'eſt pour rendre à vos yeux la choſe plus touchante,
S'il vous eut dit, ma Reine, ma charmante,
Je meurs, reſſuſcitez un homme tout à vous;
Vous avez l'ame bonne & le naturel doux,
Ce diſcours vous eut attendrie,
Et ce regard compatiſſant
Vient de me dire en cet inſtant;
Qu'au mourant vos bontez auroient ſauvé la vie.

PAMELA.

J'aurois ri.....

LE CHEVALIER.

Bon, fille qui rit
Commence d'être favorable,
On eſt bien près de plaire alors qu'on divertit.

PAMELA.

Ce ton là pour mon cœur n'eſt pas bien redoutable.

LE CHEVALIER.

C'eſt pourtant là le bon ton de Paris,
Celui qu'on prend par préference,
Et la Comteſſe qui s'avance
Vous dira comme moi..... Mais que vois-je Sangdis?

SCENE VI.

PAME'LA LE CHEVALIER LE MARQUIS, NE'RINE.

LE MARQUIS *à part.*

C'Eſt le Chevalier ! je ſuis pris.

LE CHEVALIER.

Me trompai-je ? ou mon œil eſt-il trouble ou malade ?
Ce n'eſt pas la Comteſſe, à travers ſes habits,
Je reconnois ſon frere. Eh, mon cher camarade,
Marquis, c'eſt toi, tu te tais, tu rougis !
Ah ! l'amour eſt l'auteur de cette maſcarade.
Embraſſe-moi, je t'applaudis.

LE MARQUIS.

Moi, de bon cœur, je te maudis.

PAME'LA.

Où ſuis-je ! juſte Ciel ! ma Maîtreſſe eſt un homme,
Je n'y puis réſiſter, & ce revers m'aſſomme.

NE'RINE.

Vous quittez un Milord pour ſervir un Marquis ?
Il ne faut pas qu'on s'en étonne ;

Car le troc eſt charmant, la condition bonne;
Et vous avez le goût exquis,

PAMELA.

Rien ne reſſemble au deſtin qui m'aſſiége!

NERINE.

Evanouiſſez-vous.

PAMELA.

Je le devrois,
Mais le public encor le trouveroit mauvais,
Contentons-nous de pleurer ſur ce ſiége.

LE MARQUIS.

Vos larmes me percent le cœur!
Je me jette à vos pieds & vous demande grace,
Pardonnez à l'Amour l'excès de mon audace,
Lui ſeul.....

PAMELA.

Non, non, après cet outrage ſanglant.
Je dois vous regarder avec frémiſſement,
Ma gloire en eſt ternie, & cet affront ſurpaſſe
Tous ceux que j'ai reçûs de mon premier Amant.

LE MARQUIS.

Rien ne tranſpirera de tout ce qui ſe paſſe.

PAMELA.

Chacun va déchirer ma réputation,

LE MARQUIS.

C'eſt un ſecret.

PAMELA.

Il eſt à la diſcrétion
D'un Gentil-homme d'Avignon ;
Il va par-tout publier mon hiſtoire.

LE CHEVALIER.

C'eſt l'épreuve qu'il vous falloit,
On n'en peut trop parler pour votre gloire ;
Et la voilà dans le creuſet.

LE MARQUIS.

Je vous juſtifierai, votre cauſe eſt la mienne.

PAMELA.

Rien ne peut me laver qu'une fuite ſoudaine.
Adieu, je ne dois plus vous parler ni vous voir ;
De vous je ne veux rien avoir,
Rien garder qui vous touche, ou qui vous appartienne.
Je vais, pour n'avoir plus avec vous d'entretien ;
Dépouiller cet habit & réprendre le mien,
Je vais pour jamais & ſur l'heure,
Abandonner cette demeure ;
Quitter juſques à ces climats,
Et me remettre au Ciel, ſoutien de l'innocence,
Du ſoin de conduire mes pas,
Et de ſoulager ma ſouffrance.
J'aime mieux n'être rien, errer dans l'indigence ;
Avoir contre moi l'apparence,

Et vivre ſage dans le fond ;
J'aime mieux être en bute aux traits de la malice,
En faiſant mon devoir, ſouffrir plus d'un affront,
Et ſans le meriter, ſubir le ſort du vice ;
Qu'achetter lâchement comme tant d'autres font,
Une fortune illégitime,
Par un déréglement, d'un beau fard revêtu,
Et ſous un faux dehors jouir au ſein du crime
De tout l'éclat de la vertu.

Elle ſort.

SCENE VII.

LE MARQUIS, NERINE, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

SA douleur à mes yeux lui prête un nouveau charme ;
Il faut que je la ſuive, & que je la déſarme,
Elle eſt tendre, auprès d'elle employons la douceur,
Et d'un Amant de Cour, épuiſons l'art flateur.
J'ai trompé ſes regards ſous cet habit de femme,

Il faut que ſous le mien je l'appaiſe & l'enflâme ;
Je le dois pour ma gloire, & plus pour mon bonheur,
Ce matin ſa maîtreſſe, & ce ſoir ſon vainqueur.

Il s'en va.

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, NE'RINE.

LE CHEVALIER.

ET moi, de tout ceci, je ſerai Spectateur ;
On a beau faire, on a beau dire,
Je m'amuſe de tout, & ne prens rien à cœur.
C'eſt mon ſyſtême & mon humeur,
Qu'on faſſe bien ou mal on me voit toûjours rire,
Ou de la choſe, ou de l'Acteur.

Il s'en va.

SCENE IX.

NE'RINE *ſeule.*

MOi, je brûle d'aller conter leurs avantures.
On nous en fait acroire avec de ſots écrits,

La ſageſſe par-tout dépend des conjonctures,
Et l'honneur des autres pays
N'eſt pas plus épuré que celui de Paris.
Tout chancéle ici bas, c'eſt notre deſtinée.
On eſt ſage aujourd'hui, l'on ne l'eſt pas demain,
Notre vertu va droit dans la journée,
Selon le tems qu'il fait, & ſelon le chemin,
Elle tombe l'après dinée,
Et ſe releve le matin.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, NERINE.

NERINE.

VOus voilà pour combattre, & pour vaincre la belle,
En habit fortable & décent,
Il vous donne un air conquerant,
Qui vous promet déja la victoire près d'elle.

LE MARQUIS.

J'ai de sa part à craindre un ennemi puissant.

NERINE.

Quel ennemi?

LE MARQUIS.

C'est sa vertu rebelle;
Qui lui fait un devoir de son éloignement.

NERINE.

Pour reculer elle est trop avancée.

LE MARQUIS.

Elle est vivement offensée.

NE'RINE.

Un criminel aimable obtient grace aiſément.

LE MARQUIS.

Non, elle veut partir abſolument;
Et de ſa Chambre elle a fermé la porte,
Pour y changer d'habillement.
J'attens pour l'arrêter le moment qu'elle en ſorte;
Je voulois triompher d'elle plus ſûrement,
M'établir par dégre, gagner ſa confiance,
Et filer la reconnoiſſance;
Le Chevalier étourdiment,
L'a par malheur bruſquée en me voyant;
Il recule mon eſpérance.

NE'RINE.

Vous vous trompez; il l'avance plûtôt;
Vous vouliez prendre ici la Place par adreſſe;
Vous l'allez emporter d'aſſaut.

LE MARQUIS.

Je prétens employer plûtôt la politeſſe;
Mais, ma Nérine, il faut m'aider & me ſervir.

NE'RINE.

Concierge de ces lieux, je dois vous obéïr,
Que faut-il que je faſſe? inſtruiſez-moi bien vîte.

LE MARQUIS.

Agiſſons de concert pour empêcher ſa fuite.

NE'RINE.

Volontiers; allez lui parler le premier;
Afin que votre effort ait plus de réuſſite.
J'imagine un moyen qui pourra l'appuyer,
Et détacher ſon cœur du départ qu'il médite;
Il peut même frapper un coup plus ſingulier.

LE MARQUIS.

Quel coup?

NE'RINE.

....Mais nous pourrons ſçavoir par lui, peut-être,
Si de ſon cœur déja vous n'êtes pas le maître.

LE MARQUIS.

Ah! s'il m'en éclaircit, puis-je trop vous payer?
Mais je crains.....

NE'RINE.

....Point de crainte; oſez vous confier
A mon expérience, ainſi qu'à mon adreſſe:
J'entens ouvrir, c'eſt elle; enſemble je vous laiſſe,
Et je ne paroîtrai que quand il le faudra,

Elle s'éloigne.

SCENE II.

PAMELA, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *à part.*

Qu'elle me plaît ! qu'elle eſt aimable
Dans cet équipage nouveau !
Cette robe ſi ſimple & ſon petit chapeau,
Lui donnent un air adorable,
C'eſt un charme imprimé ſur cette taille-là.
L'habit qui paroît préférable,
Eſt toujours le dernier qu'elle a.

PAMELA *ſans appercevoir le Marquis.*

Etrangere, ſans connoiſſance,
Je ne ſçais où porter mes pas dans mon effroi,
N'importe, de ces lieux partons en diligence,
Mon honneur m'en fait une loi.

LE MARQUIS *l'arrêtant.*

A ce cruel deſſein ſouffrez que je m'oppoſe.

PAMELA.

Que vois-je ? juſte Ciel ! je ne ſçais où je ſuis.
Ah ! qu'il eſt bien dans ces habits!
A quel nouveau danger ſa rencontre m'expoſe ?

LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Demeurez....

PAME'LA.

.... Je n'ai garde ....

LE MARQUIS.

.... Ecoutez.....

PAME'LA.

.... Je ne puis.

LE MARQUIS.

Daignez du moins me regarder....

PAME'LA.

.... Je n'oſe.

LE MARQUIS.

Devez vous avec moi redouter quelque choſe ?

PAME'LA.

Tout, après votre trahiſon.

LE MARQUIS.

Je viens vous demander pardon.

PAME'LA.

Pour me tromper encor.

LE MARQUIS.

.... Non, j'en ſuis incapable ;
L'amour.....

PAME'LA.

.... Quoique vous ayez fait,
L'amour, Meſſieurs, eſt toujours votre excuſe.

LE MARQUIS.

Ce n'eſt pas un mot dont j'abuſe,
Si vous ſçaviez du mien tout l'aſcendant ſecret,
Et ſon hiſtoire véritable,
Je ſuis certain qu'elle vous toucheroit
Et qu'à vos yeux je ſerois moins coupable.

PAMELA.

Mais, cet amour que vous vantez ſi fort,
Par quel malheur l'ai-je fait naître ?
Et dans quel lieu fatal ? . . . .

LE MARQUIS.

. . . . Au Comté de Betfort,
Dans la maiſon de votre Maître.

PAMELA.

De mon Maître! . . .

LE MARQUIS.

. . . . Un ami me l'avoit fait connoître,
Votre beauté faiſoit du bruit.
La curioſité chez lui me conduiſit,
Un inſtant je vous vis paroître,
Cet inſtant ſeul m'aſſujettit,
Vos premiers regards m'enflâmérent,
Vos malheurs, qu'enſuite j'appris,
Pour vous ſi fort m'intéreſſérent,
Qu'au Comté de l'Incoln bientôt je vous ſuivis,
Pour hâter votre délivrance,

Là, je pris de ma ſœur le nom & les habits,
Le bon Monſieur Williams, trompé par l'apparence,
Vous marqua de ma part, qu'une Dame s'offroit
A rompre vos liens, pour vous conduire en France,
Et que plus qu'une ſœur elle vous cheriroit.
Par mes égards, par ma tendreſſe,
Je crois avoir acquitté ma promeſſe.

PAME'LA.

Trop! mille fois pour mon malheur;
Et c'eſt cette amitié traitreſſe,
Que ne ſçauroit vous pardonner mon cœur.
Vous avez ſurpris ma jeuneſſe;
Votre bonté, votre douceur,
Ont produit dans mon ame une reconnoiſſance,
Ont fait naître un attachement,
Que le juſte reſſentiment
Que j'ai conçû de votre offenſe,
Ne peut, tout fort qu'il eſt, éteindre en ce moment,
Et c'eſt-là ce qui met le comble à mon tourment.

LE MARQUIS.

Ah! ceſſez de combattre, ah! gardez-vous d'éteindre
Des ſentimens ſi juſtes, & ſi doux;
Augmentez-les plûtôt, vous ne devez pas craindre,

Qu'ils approchent jamais de ceux que j'ai pour vous.

PAME'LA.

Non, je les dois étouffer de colere,
Et la raiſon m'inſpire ce courroux,
Pour devenir amour, ils n'ont qu'un pas à faire.

LE MARQUIS.

Ce pas, pour mon bonheur, qu'ils le faſſent ma chere.

PAME'LA.

J'aime mieux renoncer à l'honneur de vous voir,
Il ſe fait tard, adieu, Monſieur, bon ſoir.

LE MARQUIS.

Hélas, ma chere, rien ne preſſe.
Votre fureur eſt de vouloir
Vous en aller ſans ceſſe.

PAME'LA.

Et ma foibleſſe hélas! eſt de reſter toujours

LE MARQUIS.

Seule, au milieu des bois, ſi tard, & ſans ſecours,
Où voulez-vous aller dans l'hyver où nous ſommes?
Ah! redoutez les Loups....

PAME'LA.

....Je crains plûtôt les hommes.

LE MARQUIS.

Vous pourrez rencontrer quelqu'autre raviſſeur

Qui n'aura pas pour vous ma politeſſe.

PAME'LA.

J'en aurai moins à craindre pour mon cœur,
Il réſiſte à la force, il combat la rudeſſe;
Mais pour ſurmonter la douceur,
Il a beſoin de toute ma ſageſſe.

LE MARQUIS.

Eh quoi, dans ſa féroce humeur,
Voudriez-vous que j'imitaſſe
Mon incivil prédéceſſeur,
Et bruſquant le reſpect, que je vous embraſſaſſe?

PAME'LA *l'arrêtant.*

Imitez ſa hauteur, & non pas ſon audace.

LE MARQUIS.

Non, puiſqu'il ne m'eſt pas permis
De prendre pour modéle ici ſa hardieſſe,
Je ne le ſuivrai pas dans ſon impoliteſſe,
Et je ſerai toujours doux, flatteur & ſoumis.

PAME'LA.

Ah! devenez brutal, c'eſt moi qui vous en preſſe.

LE MARQUIS.

Quelle étrange priere!

PAME'LA.

.... Ayez, pour mon repos;
Ayez à mon égard les façons les plus dures,
Reprochez-moi tous mes défauts,

Et le peu que je ſuis, & le peu que je vaux,
Chaſſez-moi de chez vous, dites-moi des injures.

LE MARQUIS.

Des injures ! à vous, mon Aſtre, ma Déeſſe,
A qui j'ai conſacré mes vœux & ma tendreſſe.

PAME'LA.

J'en ai beſoin pour vous haïr.

LE MARQUIS.

J'emploirai tout plûtôt pour me faire cherir :
Votre haine eſt le mal que je dois le plus craindre,
Et loin de vous chaſſer je vous dois retenir ;
Mais à force d'egards ſans vouloir vous contraindre.
Pour vos défauts, ils me ſont inconnus,
Si j'ai dans ce jour à me plaindre,
C'eſt de l'excès de vos vertus.

PAME'LA.

Ne me louez pas davantage,
Mon cœur de vos douceurs ſe ſent trop pénétrer,
Ah ! laiſſez-moi partir ſans differer.

LE MARQUIS.

Si vous partez, je ſerai du voyage,
Je veux par tout vous ſuivre & vous idolâtrer.

PAME'LA.

Vous achevez de me deſeſperer,
Je ne ſçai plus quel parti prendre,
Contre vous-même ici j'oſe vous implorer

Ayez pitié d'une fille trop tendre,
Qui ne peut ſans danger vous voir ni vous entendre,
Que ſon cœur trahit en ſecret,
Mais qui veut être ſage en dépit qu'il en ait.

LE MARQUIS.

Idole de mon ame, ayez pitié vous-même,
D'un Amant qui ſans vous ne peut plus reſpirer,
Et qui pour vous convaincre à quel point il vous aime,
Ne veut être avec vous que pour vous adorer:
Je prétens qu'en ces lieux d'un accord unanime,
Tout vous offre avec moi l'encens qui vous eſt dû.
On ne peut honorer d'une trop grande eſtime,
La beauté qui ſe trouve unie à la vertu.

PAME'LA.

Je ſuis perdue, helas! ſi votre amour inſiſte.
Eh! le moyen que j'y réſiſte?
Vous attaquez mon cœur de tout côté;
Vous excitez, Monſieur, ſa ſenſibilité.
Ménagez ſa délicateſſe,
Et vous flattez ſa vanité,
Que d'écueils contre ma ſageſſe!

LE MARQUIS.

Elle eſt ici, ma chere, en pleine ſureté.

SCENE III.

PAME'LA, LE MARQUIS, NE'RINE.

LE MARQUIS.

NE'rine, deſormais, appliquez votre adreſſe,
A ſervir Paméla comme votre maîtreſſe.
La reſpecter dans ce ſéjour,
C'eſt m'honorer moi-même, & ſervir mon amour.

NE'RINE.

A remplir ce devoir je ſerai ponctuelle.

SCENE IV.

PAME'LA, NE'RINE.

NE'RINE.

VOus reſtez donc, Mademoiſelle?

PAME'LA.

Mais le cas eſt pour moi vraiment embarraſſant.
Mon cœur le voudroit bien, mais l'honneur le défend,

NE'RINE.

Je dois vous dire en confidence,
Que vous pouvez ici demeurer hardiment,
Sans bleſſer le devoir, ni choquer la décence,
Je ſuis chargée en ce moment,
De vous le déclarer bien poſitivement.

PAME'LA.

Qui vous a donné ce meſſage?

NE'RINE.

Une Dame du voiſinage,
Et vôtre état préſent la pénétre ſi fort,
Qu'elle veut auprès d'elle attacher votre ſort.

PAME'LA.

J'admire ſon bon cœur, en me prenant chez elle;
Elle va donc m'arracher de ces lieux?

NE'RINE.

Non, elle veut Mademoiſelle,
Vous y fixer plûtôt, pour juſtifier mieux
Votre conduite à tous les yeux.

PAME'LA.

Je ne vous entends pas....

NE'RINE.

Pour mettre en tout ſon luſtre,
La généroſité de cette Dame illuſtre,
Sçachez que le Marquis doit être ſon époux.

PAME'LA.

Son Epoux?

NERINE.

Oui, vraiment...

PAMELA *à part.*

Qu'entens-je ? infortunée !
Ce trait perce mon cœur, il oſe être jaloux.

NERINE.

Et pour leur prochain Hyménée,
La fête de ce ſoir eſt exprès ordonnée.

PAMELA *à part.*

Le méchant ! il diſoit qu'il la donnoit pour nous !
Voyez un peu la tromperie.
à Nerine.
Sçavez-vous, dites moi, le jour qu'il ſe marie.

NERINE.

Mais je crois que ce nœud doit s'accomplir de main.

PAMELA.

Si-tôt ? ....

NERINE.

Aujourd'hui même il ſe fera peut-être,
La Dame en queſtion loge au Château voiſin,
Bien-tôt vous l'allez voir paroître.

PAMELA *à part.*

Voilà qui met ſa perfidie au jour,
Il en épouſe une autre & me parle d'amour.

NERINE.

Elle brûle de vous connoître.

Quoiqu'elle aime beaucoup le Marquis en ſecret,
Votre ſageſſe la raſſure
Contre votre beauté que tout autre craindroit.
Pour réparer le tort qu'il vous a fait,
Elle veut vous garder & forcer la cenſure,
De ſe taire à votre ſujet.
Là, n'admirez-vous pas un ſi généreux trait?

PAMELA.

De ſa bonté je ſuis reconnoiſſante;
Mais par malheur je n'en puis profiter,
Elle preſſe ma fuite au lieu de l'arrêter.
Je lui rends grace, & ſuis votre ſervante.

NERINE.

Comment! vous refuſez le bienfait inoüi,
Que ſon amitié vous accorde?

PAMELA.

Mon devoir me l'ordonne, entr'elle & ſon mari;
Je ſerois tôt ou tard, un ſujet de diſcorde,
La retraite eſt pour moi le plus ſage parti.

NERINE.

Elle aime le Marquis, ſa douleur me l'annonce.

PAMELA *s'en allant.*

Oh! puiſqu'il ſe marie & qu'il me trompe ainſi,
Je veux pour m'en vanger, me marier auſſi;
A Mathurin faiſons réponſe,
Et qu'il m'aide lui-même à me tirer d'ici.

SCENE IV.

NERINE, LE MARQUIS.

NERINE *au Marquis qui arrive.*

Pour le coup, triomphe, victoire,
Mon artifice a réuſſi.
Paméla reſtera; votre amour peut m'en croire.

LE MARQUIS.

Vous l'a-t'elle dit?

NERINE.

Non, ce ſeroit vous tromper.

LE MARQUIS.

Comment donc ſçavez-vous?....

NERINE.

Pour en être éclaircie,
Tout droit au cœur je viens de la frapper.

LE MARQUIS.

Tant pis....

NERINE.

Raſſurez-vous c'eſt d'une main polie,
J'ai découvert à travers ſon couroux,
Qu'elle vous aime à la folie.

LE MARQUIS.

J'ai tiré de ſon cœur preſque un aveu ſi doux.

NE'RINE.

J'ai plus fait ſur ce cœur, je l'ai rendu jaloux ;
Sa défaite n'eſt plus douteuſe,
Elle ne fuira pas puiſqu'elle eſt amoureuſe.

LE MARQUIS.

Mais quel moyen venez-vous d'employer,
Pour exciter ſa jalouſie ?

NE'RINE.

Un qui part d'un trait de génie,
Dont vous m'allez remercier,
J'ai dit que vous alliez, Monſieur, vous marier ;
Son ame à ce ſeul mot a parû toute émue.

LE MARQUIS.

La mienne l'eſt auſſi.....

NE'RINE.

J'ajoute à ce diſcours ;
Que votre épouſe prétendue,
Etoit en ſa faveur à tel point prévenue,
Qu'elle vouloit chez-vous la garder pour toûjours,
Et qu'elle la prioit d'attendre.....

LE MARQUIS.

A ce langage,
Dites, qu'a-t'elle répondu ?

NE'RINE.

Qu'elle ne vouloit pas être un ſujet d'ombrage ;
Et que cet hymen imprévu,
Etoit un aiguillon pour preſſer ſon voyage.

LE MARQUIS.

Vous avez gâté tout & me voilà perdu ;
A reſter elle étoit portée,
Et ce coup violent va la faire partir.

NE'RINE.

Moi, je ſuis sûre & puis vous garantir,
Qu'elle demeurera, ſon ame eſt retenue
Par des liens trop forts pour vous quitter ainſi,
Et j'en ai pour preuve certaine,
Le déſeſpoir ſecret dont ſon cœur eſt ſaiſi.

LE MARQUIS.

Ah ! pour l'avoir fait naître, il faut être inhumaine.
En croyant m'obliger, vous m'avez déſervi :
Je ſouffre trop de ſon ſupplice,
Et, venez avec moi, venez dans ce moment
La tirer de l'erreur qui cauſe ſon tourment,
Je n'en veux pas être complice,
Et je veux une fois lui paroître innocent :
J'exige de vous ce ſervice.

NE'RINE.

Oui, venez goûter à longs traits

Le plaiſir d'être aimé d'un objet plein d'attraits,
Jouir de ſon dépit, & même de ſes larmes,
Qui malgré ſes efforts trahiront ſes ſecrets ;
Si je vous ai brouillez je ferai votre paix.
Du raccommodement vous me devrez les charmes,
Vous me blâmez d'avoir rempli ſon cœur d'allarmes,
Vous m'en remercirez après.

Ils ſortent.

SCENE V.

MATHURIN *ſeul.*

DE notre joie à peine étions-je maître !
Comme j'étions dans le jardin,
Paméla viant par ſa fenêtre,
De me faire tenir ſoudain
Ce billet écrit de ſa main,
Alle m'a fait réponſe en fille qui ſçait vivre;

SCENE VI.

MATHURIN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER *à part.*

LA curioſité, Sangbious, m'oblige à ſuivre
Ce marouſle de Jardinier,
Je l'ai vû ramaſſer tout à l'heure un papier,
Que Paméla lui vient de jetter en cachette,
Sur la terraſſe où je marchois tout doux.
Quelque myſtére eſt caché là-deſſous;
Pour l'éclaircir il faut que je le guette;
Je fus toûjours friand d'Anecdote ſecrette.

MATHURIN.

Je ne ſçais où je vas, je ne ſçais où j'en ſuis,
Tant ma bonne forteune a troublé mes eſprits.

LE CHEVALIER.

Que vois-je? le coquin décachette la lettre,
Qu'il eſt chargé ſans doute de remettre;
Seroit-elle pour lui? cela ne ſe peut point,
Il ſe parle, écoutons ce qu'il dit ſur ce point.

MATHURIN.

Ah! que de plaiſir j'allons prendre,

A lire

A lire ce poulet. Hom, je ſens qu'il eſt tendre
A le tâter tant ſeulement.
Deux fois, trois fois, baiſons-le tendrement :
Ce qu'il chante à coup ſûr, m'eſt des plus favo-
bles.
Sa bouche raviſſante accompagnant ſa main,
M'a d'un ton doux, dit ces mots agréables,
St, voilà la réponſe au billet du matin,
Faites ce qu'elle marque, ô mon cher Mathurin.
Mon cher, après un ſi biau préambule,
D'appréhender je ſerois ridicule ;
Il eſt vrai le biau ſexe eſt par fois bian malin ;
Alle pouroit, de nous, s'être fort bian gauſſée.
Alle eſt trop bonne, fi, chaſſons cette penſée,

LE CHEVALIER *à part.*

Ah ! j'envie à part moi, le bonheur du faquin ;
Il eſt plus fortuné cent fois qu'un honnête homme.
Ces Manans tous les jours nous diſputent la pom-
me,
Et nous ſouffient morbleu, nos plus jolis tendrons.

MATHURIN.

Voyons la lettre, & nous éclairciſſons.
Mon embarras eſt grand plus que je ne pis dire ;
Je brûlons de ſçavoir, morgué, ce qu'on m'écrit.
Mais le moyen d'en être inſtruit,
Malheureux que je ſis, je ne ſçavons pas lire :

Avec deux fort bons yeux, je n'y vois pas plus clair;
Que n'ai-je le ſçavoir de notre Magiſter!
Queul homme en ce moment me rendra le ſervice
De déchiffrer pour moi le contenu....?

LE CHEVALIER.

Moi, qui me trouve ici par un hazard propice,
Mettez vîte à profit ce bonheur imprévû.

MATHURIN.

Votre bonté m'étonne autant qu'alle me charme,
Mais, âtes-vous diſcret?....

LE CHEVALIER.

C'eſt ma grande vertu,

MATHURIN.

J'en crois votre diſcours; mais votre accent m'allarme,
Monſieur, m'eſt d'ailleurs inconnu.

LE CHEVALIER.

Il ne faut qu'un inſtant pour faire connoiſſance,
Vous perdez tems, donnez ce ſeroit déja lû,
Ce que j'en fais n'eſt que par complaiſance;
C'eſt quelque belle, en confidence,
Qui vous écrit apparemment.

MATHURIN.

Oui, vous boutez le doigt deſſus tout juſtement.

LE CHEVALIER.

Beau Mathurin, vous êtes fait vraiment
Pour ſubjuguer les beautez du village,
Et de la ville en un beſoin.

MATHURIN.

Je ne portons nos vœux ni ſi haut, ni ſi loin.

LE CHEVALIER *à part après avoir parcouru le billet.*

Il peut ſe dire heureux à juſte titre.
De ſon deſtin elle le fait arbitre,
Et le charge de ſon départ.
Profitons de la lettre aux dépens du bélitre.

MATHURIN.

Je grille, liſez donc ſans attendre plus tard.

LE CHEVALIER.

Il ne m'eſt pas facile à vous parler ſans fard,
De débrouiller ce caractére.

MATHURIN.

Baillez, vous n'êtes pas plus habile que nous.

LE CHEVALIER.

Non, m'y voilà, le ſtile eſt vraiment des plus doux.
à part.
Ah! faiſons-la parler comme elle auroit du faire,
En écrivant à ce rameur de choux.

Quand j'aurois le malheur d'échouer auprès d'elle ;
Je me divertirai toûjours à leur ſujet,
Et je ſatisferai ma gaité naturelle.
Mais on vient cette fois & j'entend diſcourir ;
C'eſt la Nérine que je penſe.
Elle eſt intérreſſée, & pourra me ſervir.
Mettons-la dans ma confidence.

SCENE X.

NE'RINE, LE CHEVALIER.

NE'RINE.

PUiſqu'elle ne veut pas ouvrir,
Je laiſſe le Marquis, & n'ai pas ſa conſtance.

LE CHEVALIER.

Seule, de qui parlez-vous là?

NE'RINE.

Je parle du Marquis, & de ſa Paméla,

LE CHEVALIER.

Et vous dites?.....

NE'RINE.

Je dis malgré ſa réſiſtance
Que cette fille l'aime, & qu'elle reſtera.

LE CHEVALIER.

Moi, je gage deux cent piſtoles,
Qu'elle en préfere un autre, & qu'elle partira.

NE'RINE.

Vous nous contez des fariboles.

LE CHEVALIER.

J'accuſe vrai, la preuve, la voilà.

NE'RINE.

Une lettre d'elle?

LE CHEVALIER.

Oui, tendre, s'il en eſt une.

NE'RINE.

Elle s'adreſſe à qui?

LE CHEVALIER.

Belle demande, à moi.

NE'RINE.

A vous?

LE CHEVALIER.

A moi, te dis-je, ou le diable m'emporte.
Voilà pour ſa vertu l'épreuve la plus forte.
Son cœur, de ſon départ, ſe confie à ma foi;
Je t'aprend le ſecret de ma bonne fortune.
Sois diſcrette & ſeconde moi.
Sur ma parole.....

NE'RINE.

Bon vous n'en avez aucune.

LE CHEVALIER.

Compte ſur ce que je te dis,
Je te promets un diamant de prix,
Si pour nous garantir de ſa vue importune,
Tu prends ici le ſoin d'amuſer le Marquis;
Tandis que Paméla doit venir ſur la brune
Me joindre d'un pas clandeſtin,
Juſte à la porte du jardin,
Là, crac, j'enleve mon Europe,
Je la mets dans ma chaiſe, & fouete poſtillon;
A Toute bride je galope,
Et la conduis en Avignon.

NE'RINE.

Vous oubliez en partant avec elle
Le diamant que vous m'avez promis.

LE CHEVALIER.

En attendant une bague plus belle,
Ma chere, tien, prend toûjours ce rubis.

NE'RINE.

Je trahirois mon Maître! Et pour ſi peu de choſe?

LE CHEVALIER.

Pour guérir ce ſcrupule il faut doubler la doſe.

NE'RINE.

Non, ſongez qu'au Marquis l'amitié vous unit.

LE CHEVALIER.

En fait de belle, on n'épargne perſonne,

La tromperie eſt toûjours bonne ;
Un tendron eſt de droit à l'Amant qu'il choiſit.

NE'RINE.

Je ne ſçaurois vous croire & vous avez beau dire ;
Paméla ne ſe livre à vous que par dépit,
Si vous ne mentez pas & vous & votre écrit.

LE CHEVALIER.

Nous ſommes vrais tous deux, toi-même tu peux lire.

NE'RINE.

Oui, par mes yeux je veux m'en éclaircir ;
Et j'en vais faire la lecture
Au Marquis que je vois venir,
Et qui connoît ſon écriture.

LE CHEVALIER.

Ah ! n'en fais rien je t'en conjure !

SCENE VII.

LE MARQUIS, NE'RINE, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

J'Ai beau prier, rien ne peut la fléchir.
Dans le dépit dont elle eſt enflâmée,

Elle se tient constamment enfermée,
Ne veut rien écouter & s'obstine à partir.

NÉRINE.

Elle ne part pas seule, elle a fait choix d'un guide,
Qui contre les voleurs & les monstres des bois,
Rassurera son cœur timide.

LE MARQUIS.

Et sur qui donc tombe ce choix?

NÉRINE *montrant le Chevalier.*

Sur Monsieur....

LE MARQUIS.

Bon, elle veut rire,

NÉRINE.

Lui-même vient de me le dire,
Je ne suis pas capable de mentir;
Il est prié de la conduire,
Et mon zéle m'oblige à vous en avertir.

LE MARQUIS.

La chose n'est pas vrai semblable,
Le Chevalier n'est pas croyable,
Quand lui-même il l'assureroit.

NÉRINE.

Si vous n'en croyez pas ma parole & la sienne,
De Paméla, du moins vous croirez ce billet.
Au Chevalier il s'adresse en effet.

Puiſque ſa main l'a remis à la mienne.

LE MARQUIS *au Chevalier.*

Quoi, tu t'oſes vanter d'une telle faveur ?

LE CHEVALIER.

Je ne l'ai dit qu'en confidence.
Elle a trahi ma confiance,
Marquis, & tu vois ma rougeur....

LE MARQUIS.

L'apparence morbleu, quand elle prend la fuite,
Pour ſauver de mes mains ſon honneur combatu,
Qu'elle aille confier le ſoin de ſa conduite,
Livrer ſa gloire & ſa vertu
A la foi d'un Gaſcon qu'elle n'a qu'entrevu.

LE CHEVALIER.

Eh, ne ſuffit-il pas qu'elle m'ait apperçû ?
Peux-tu juſqu'à ce point douter de mon mérite ?

LE MARQUIS.

La lettre & les diſcours ſont un conte inventé.

LE CHEVALIER.

Tant d'incrédulité m'irrite,
Pour confondre ſa vanité,
Et faire en même tems rougir ma modeſtie.

A Nérine.

Liſez tout haut; mais non, donnez, je vous ſupplie,
Moi-même je la veux lire avec volupté,

Il verra si ma gloire est une fausseté.

Au Marquis.

Son écriture t'est connue?

Jette sur ce papier, jette un moment la vue.

LE MARQUIS.

Je reconnois ses traits, & je reste confus.

LE CHEVALIER.

Voyant ce qu'il contient, tu vas l'être encor plus.

SCENE IX.

MATHURIN, LE MARQUIS NE'RINE. LE CHEVALIER.

MATHURIN *sans voir personne.*

OH! j'ons dans ma colére, agi comme un Nicaise.

Pour ravoir le billet, je revians sur mes pas;

De queuque trahison, je nous doutons tout bas,

Je veux pour m'éclaircir le faire voir à Blaise.

LE CHEVALIER *lit.*

Dans le nouveau malheur qui m'arrive, vous êtes la seule personne, à qui je puisse m'adresser. Ma priere va vous marquer ma confiance, j'ai tout à craindre

d'un trompeur qui veut me séduire, j'implore votre aide pour me tirer de ses mains.

Au Marquis en s'interrompant.

Hem, que dis-tu de ce début flateur ?

LE MARQUIS.

Je dis que chaque mot est un coup qui m'assomme,

LE CHEVALIER.

Tu vois que je fais là le rolle d'honnête homme,
Et toi, celui de séducteur,
De la vertu, toujours je fus le protecteur.

NERINE.

Une autre fois j'en ferai crué ?

MATHURIN *à part.*

Que venons-je d'entendre ? avons-nous la barluë ?
Non, c'est là mon Billet, que ce maudit Gascon
Lit à des étrangers tout d'eune autre magniere.
Avant de l'arracher des mains de ce fripon,
Accoutons la lecture entiere.

LE CHEVALIER *continue à lire.*

Vous m'avez témoigné tantôt les sentimens d'un honnête homme, prouvez-les-moi en mettant à couvert mon innocence exposée, & trouvez-vous dès qu'il sera nuit à la petite porte du Jardin, j'irai vous y joindre seule & vous me conduirez chez votre Oncle.

Il s'interrompt.

Le Comte d'Albarrac qui demeure à Paris.

MATHURIN *à part.*

Je n'y manquerons pas, j'ons les sens tout ravis.

LE CHEVALIER *continue.*

Je ſçai que lui & votre tante ſont des gens de bien, ils auront pitié de ma jeuneſſe ; & je les laiſſerai les maîtres de mon ſort.

MATHURIN.

Rendez-moi ce Billet Ah ! vartu de ma vie,
Vous vous êtes gauſſé de nous ;
Mais j'allons à mon tour me gobarger de vous ;
Je voulons tout du long vous faire l'avanie.

LE CHEVALIER *à part.*

Peſte ſoit du mâtin ! payons d'effronterie ;
Haut.
Quel eſt cet inſolent ? il eſt ivre, je croi.

MATHURIN.

Non, je ne le ſis pas, mon action le prouve.

LE MARQUIS *à Mathurin.*

Comment ! cette Lettre eſt à toi ?

MATHURIN.

Oui, Monſieur, par la tatigoy,
Et je reprans mon bian par tout où je le trouve.
Pour ce biau Chevalier, qui m'a lû de travars,
Je vous en avartis, c'eſt un fripon inſigne,
Qui torne devant nous nos Billets à l'envars,
En défigure chaque leigne,

Pis après aux premiers qu'il voit,
Il les fait voir en plein, & par le bon endroit.

LE MARQUIS.

A ce discours je ne puis rien comprendre.

LE CHEVALIER.

Il ne sçait ce qu'il dit, rens-moi ce Billet tendre,
Ou. . . .

MATHURIN.

. . . . Je mourrons, morgué, plûtôt que de le rendre.
Paméla nous l'acrit, & c'est eune faveur,
Qu'au péril de ma vie, on me verra défendre.

LE MARQUIS.

Tu l'aimes?. . . .

MATHURIN.

. . . . Oui de tout mon cœur,
Pisque sa trahison me force à vous l'apprendre.

NERINE *au Chevalier.*

Quoi, des Billets d'autrui vous vous faites honneur?

LE CHEVALIER.

Aux discours du Faquin ne prêtez point croyance,
Ce poulet-là, s'il disoit verité,
Comment entre mes mains seroit-il donc resté?

MATHURIN.

C'est par surparcherie, & par mon ignorance,

Dont vous avez abusé méchamment.
Je lui baillons ma Lettre à lire bonnement,
Et le trigaut, queulle malice noire !
Du Billet le plus obligeant
Nous en fabrique un de mémoire ;
Si malhonnête & si fort outrageant,
Que je sommes partis de rage sur le champ,
Et que de ce papier je l'ons laissé le maître.
Là, peut-on contre un ignorant
Imaginer rian de plus traître ?
A ma place, jarni, qui n'en eut fait autant ?

LE CHEVALIER *à part.*

Par le vrai je me sens confondre,
Avec tout mon esprit, je reste sans répondre,

NERINE *au Chevalier.*

Je ris du trait, il est bien du pays.
C'est dommage qu'on ait sangdis,
Demasqué votre tromperie ;
Le Comte d'Asbartac qui demeure à Paris
Je ne l'oublirai de ma vie.

LE MARQUIS *au Chevalier.*

Il faut que tu sois bien hardi,
.... On n'a jamais poussé l'audace.

LE CHEVALIER.

Pardonne, c'est un tour d'ami,
Je ne boulois d'honneur, je te le jure ici ;

Ne

Me ſubſtituer à ſa place
Que pour te conſerver le bien qu'il t'eut ravi,
Pour te le rendre après & de meilleure grace.

LE MARQUIS.

Je ſens comme je dois ce procédé poli.

MATHURIN.

Oh, pour le coup, par la ſambille,
Je m'étions confié juſtement au renard,
La péſte qu'eu malin ! c'eſt li qui met ſon art
A ſurprendre eune honnête fille,
Mais gallons de ce pas ſans attendre plus tard,
Mettre à l'abri du vent une fleur ſi gentille.
Quand j'en ſerons le poſſeſſeur,
Chacun l'appellera la belle Jardiniere :
Qu'il vianne alors le ſuborneur,
Roder autour de mon parterre,
Je vous l'élaguerons de la bonne maniere.

LE MARQUIS.

Arrête-toi, Mathurin, ſors d'erreur,
Et vois en moi ton véritable maître.
De Paméla je ſuis adorateur ;
Tu dois y renoncer, quand je me fais connoître.

MATHURIN.

Nennin, dans ce Châtiau je ne reconnoiſſons,
Que l'ordre que praſcrit Madame la Comteſſe.
Depuis dix jours je la ſarvons,

Alle ſeule eſt notre Maîtreſſe.

LE MARQUIS.

Mais apptens qu'elle & moi ne faiſons qu'un ici.
Et regarde-moi bien, ...

MATHURIN.

.... Je vous regarde auſſi.
Et vous avez biaucoup de l'air de ſon viſage ;
Mais fuſſiez-vous ſon frére, en cette affaire-ci,
Je nous moquons du parentage,
Et nous allons li conter tout ceci ;
Alle aime Paméla comme une fille ſage,
Qui ne veut point de favori ;
Maugré vôus & vos dents je ſerons ſon mari.
Vous ne la recherchez qu'à ſon déſavantage ;
Madame prendra mon parti,
Vous allez voir un biau tapage.

Il ſort.

SCENE X.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, NE'RINE.

NE'RINE *au Marquis.*

MOnsieur, vous voilà sur les bras
Un rival tout nouveau que vous n'attendiez pas.

LE MARQUIS.

Je vais de ma Maison le chasser tout à l'heure,
Et mon juste dépit. . . .

LE CHEVALIER.

. . . . Demeure,
Pour effacer le mal que je t'ai fait,
Ou que j'étois plutôt sur le point de te faire,
Souffre que je te donne un conseil salutaire,
C'est d'éviter l'éclat qui te perdroit.

LE MARQUIS.

Je souffrirois qu'un Domestique. . . .

LE CHEVALIER.

A ce discours je te replique
Qu'au seul titre d'amant tu bornes ton ardeur;
Paméla est sage & veut un Epouseur,

Par là ton Jardinier aura la préférence,
Si tu prétens l'emporter de hauteur.
Poursuis plutôt, crois-moi, sur le ton séducteur;
Ou si tu veux user de violence,
Qu'elle soit douce en apparence,
Et raviſſe les sens pour subjuguer le cœur.

LE MARQUIS.

Que veux-tu dire?

LE CHEVALIER.

... Je m'explique,
Pour retenir ses pas & vaincre sa rigueur,
Il faut avoir recours à l'art Magique.

LE MARQUIS.

A l'art Magique?

LE CHEVALIER.

... Oui, sois moins effrayé;
C'eſt celui qu'on exerce au Théâtre Lirique;
Il peut sans crime être employé.
Venge-toi d'abord en Muſique,
Et punis Mathurin d'une façon comique.
Il faut te faire un jeu de sa terreur,
Qu'il en soit quitte pour la peur;
Pour Paméla le Spectacle la charme,
La Danse la ravit, & le chant la désarme.
Pour la soumettre enléve-la
Dans une gloire d'Opéra...

NERINE.

Oui, quand elle ſera parmi ces Demoiſelles,
Comptez qu'elle ſera comme elles,
Et l'exemple l'emportera.

LE CHEVALIER *au Marquis.*

Je puis t'en répondre d'avance,
Morbleu l'air de ce pays-là
Eſt ſi contraire à l'innocence,
Qu'en y mettant le pied, Sonica, dans l'inſtant
Elle y tombe en foibleſſe & meurt ſubitement,

LE MARQUIS.

J'approuve ce moyen; le jour eſt favorable;
Pour le faciliter, la Fête vient au mieux.

NERINE.

Oui, la ruſe en ſera d'autant plus praticable,
Qu'on doit jouer pour elle un balet dans ces lieux.

LE MARQUIS.

C'eſt le plaiſir épris de la ſageſſe,
Qui fait & le Héros & le fonds de la Piéce;
Je compte le répréſenter.

NERINE.

Vous ne pouviez choiſir un Rôle plus aimable.
Vous faites pour le chant voir un goût admirable;
Vos ſons filez vont l'enchanter.
La ſageſſe elle même à peine à réſiſter

A la touchante voix d'un Amant agréable.

LE CHEVALIER.

Moi, par mes entrechats j'eſpere l'amuſer,
Pour l'éxécution allons tout diſpoſer,
Si ſa vertu réſiſte à ce choc redoutable.
Il faudra qu'elle ſoit, ſangbious, invulnérable.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

La rampe eſt baiſſée.

PAME'LA *ſeule.*

VOilà la nuit venue, & je n'entens perſonne.
Tout eſt tranquille, ah! mon cœur ne l'eſt point;
L'Amour jaloux l'agite, & la frayeur l'étonne;
Il eſt cruel au dernier point,
De fuir un homme aimable & qui nous intéreſſe,
Pour ſuivre & marcher ſur les pas
D'un autre qu'on eſtime, il eſt vrai par ſageſſe,
Mais que par goût on n'aime pas.
Ah! pourquoi le Marquis n'a-t-il pas la droiture
Et le bon cœur de Mathurin?
Ou pourquoi Mathurin dans cette conjoncture
N'a-t-il pas, du Marquis, l'eſprit & la figure?
Mon trouble ſeroit moindre & mon bonheur certain.
Non, ma gloire en ſeroit moins ſûre.
Tout regardé, tout compte fait,

Il vaut mieux qu'il ſoit plus mal fait.
Avec un Amant de la ſorte
La vertu d'une fille eſt toûjours la plus forte;
Allons, raſſure-toi mon cœur;
Mon ſang peut s'allier au ſien ſans deshonneur;
Le vice au fonds eſt ſeul digne de blâme,
Et j'aime mieux dans mon malheur
D'un Jardinier être la femme,
Que la Maîtreſſe d'un Seigneur.
Profitons du tems où mon Maître
Eſt occupé ſans doute à recevoir
La Dame qui veut me connoître,
Et qu'il doit épouſer ce ſoir.
Dépêchons-nous de diſparoître,
Pour m'épargner le chagrin de la voir;
Mais je ſens augmenter la terreur qui me preſſe,
Quelqu'un eſt là j'entens marcher...

SCENE II.

PAMELA, MATHURIN.

MATHURIN.

JE ne la trouvons pas, & j'ons biau la chercher.

PAME'LA.

Eſt-ce vous Mathurin ?

MATHURIN.

... Oui, ma belle Maîtreſſe.

PAME'LA.

Ah ! partons vîte, allons-nous-en.

MATHURIN.

Accoutez, j'ons changé preſque tout votre plan ;
Pour éviter tout anicroche,
Et pour nous épargner le riſque & le reproche,
De fuir ſeuls entre chien & loup,
Comme des gens qui font un mauvais coup ;
J'ai voulu pravenir Madame la Comteſſe,
Implorer ſa bonté comme ſes bons avis,
Contre la malice & l'adreſſe
D'un Chevalier & d'un Marquis,
Qui voulions à l'envi vous avoir par fineſſe ;
Mais il faut que tous deux ſoient des ſorciers maudits,
Je ne pis la trouver quequque effort que je faſſe ;
Alle n'eſt plus dans le logis.
Je ne rencontrons à ſa place
Que ce damné Marquis, qui veut maugré les gens
Eſtre le maître de céans.

PAME'LA.

Il l'eſt auſſi, c'eſt lui, vous l'avourai-je ?

Qui m'a conduite ici, ſous le nom de ſa ſœur.
Il s'étoit déguiſé pour ſéduire mon cœur,
Qui n'eut pas donné dans le piége ?

MATHURIN.

Ah ! queulle fourbetie ! & queu larron d'honneur !
Morgué, c'eſt pis qu'un ſortilege,
Par le menu comptez-nous....

PAMELA.

.... Mathurin.
Je vous dirai tout en chemin,
De peur d'être ſurpris ſauvons-nous au plus vîte,
Et ſans faire de bruit.....

MATHURIN.

Oui da, fin contre fin,
Faiſons ſi bian que le chaſſeur malin
Ne trouve plus la bête au gîte.

PAMELA.

Ah ! je tremble !

MATHURIN.

Avec moi n'ayez point de frayeur,
Pour quatre j'avons du courage,

On entend tonner.

Mais, qu'eſt-ceci ? veut on nous faire peur ?
Queu charivari ! queu tapage !

PAMELA.

Il éclaire, & j'entens tonner.

Je sens tout mon corps frissonner !

MATHURIN.

Oui, pargué, ce n'est pas par feinte,
Le bruit redouble, il tonne tout de bon,
Tout brave que je sis, j'ons aussi quéuque crainte.
Sur nos têtes dans ce salon,
Il n'est pas naturel que le tonnerre gronde,
Quand il fait dans la cour le plus biau tems du monde,
C'est-là quéuque magie ou je ne voyons rian :
Le Marquis est sorcier, & je vous le disions bian.

PAME'LA.

Ciel ! de phantômes noirs, qu'elle troupe effroyable,
Au devant de nos pas, vient se jetter soudain ?
Je n'éprouvai jamais une frayeur semblable.

MATHURIN.

Comment fuir, par queu chemin !..
Ah ! pour le coup vla le guiable
Qui s'avance vars nous eune torche à la main.
Je sis défunt !....

SCENE III.

PAME'LA, MATHURIN, TROUPE DE FAUX LUTINS.

UN LUTIN *à Mathurin.*

ARrête, Téméraire,
Laisse-là ce tendron charmant,
Tu n'es pas digne de lui plaire.
De ton audace en ce moment,
Tu vas recevoir le salaire ;
Viens, suis mes pas que je t'éclaire.

MATHURIN *descendant avec lui par une trape.*

Me voilà ; misérable! englouti tout vivant.

SCENE IV.

PAME'LA, 1^e. LUTIN ET AUTRES.

PAME'LA.

JE trouve, hélas, un Amant de ma sorte,
Le seul qui m'aimoit sagement ;
Il vouloit m'épouser & le Diable l'emporte.

2^e. LUTIN.

Ne craignez rien pour Mathurin,

Quoique ſon crime ſoit très-grave.
Par cette trape, le coquin
Vient doucement de tomber dans la cave
Il eſt bien là, car il aime le vin.

PAME'LA.

Malgré la frayeur qui m'occupe,
De tout ce que je vois, je ne ſuis pas la dupe;
Ce n'eſt là qu'un piége tendu
Par ce nouveau Maître qui m'aime,
Pour arrêter mes pas, & tromper ma vertu.
Armons mon cœur contre ce ſtratagême.
Mais quel éclat ſubit en un Palais brillant,
Vient de changer ce ſombre appartement?
Quel pouvoir a produit cette métamorphoſe?
Sans doute qu'il en ſçait la cauſe,
Dites-moi, s'il vous plaît, qui vient d'orner ces lieux
D'une maniere ſi ſubite?

LE LUTIN.

C'eſt le plaiſir qui les habite.

On entend un prélude.

PAMELA.

Ah! je le reconnois à ces ſons gracieux!
O Ciel! qu'elle muſique tendre!
Mon cœur ſenſible a peine à s'en défendre.
Pour attaquer mes ſens, tout s'unit à la fois!

* *Le Palais & la rampe ſe rem*

Mes yeux ſont enchantez, mon oreille eſt ravie.

LE PLAISIR *chante dans la couliſſe.*

Pour exprimer la beauté de mon choix,
De vos accords redoublez l'harmonie.

PAMELA.

Pour ſurcroit de péril, je crois ouir la voix
De l'objet dangereux dont je ſuis trop aimée.
Ah! c'eſt lui-même je le vois,
Dieux! qui protégera ma ſageſſe allarmée?
Je voudrois, & n'ai pas la force de le fuir.

SCENE V.

PAMELA, LE PLAISIR, SA SUITE.

LE PLAISIR *chante.*

QUe votre crainte ceſſe.
Pour obtenir vôtre tendreſſe,
J'ai pris la forme du Plaiſir
Et j'adore en vous la ſageſſe.
A vos divins appas je brûle de m'unir;
Rendez-vous au feu qui me preſſe.

Il lui baiſe la main.

PAMELA *déclamant.*

De ſa vivacité

Que votre ardeur modére une partie.
Vous allarmez ma modestie ;
Vous prenez trop de liberté.

LE PLAISIR *éfolamie.*

C'est une liberté permise.
La Décence avec la gaïeté
Marchent toûjours à mon côté ;
L'une pare mes traits, & l'autre les aiguise.

LA DE'CENCE *chante.*

Sagesse, calmez votre effroi,
Chantez, & dansez avec moi ;
Tout est sauvé par la Décence,
Et du plaisir impétueux,
Ma main arrête la Licence,
Je lui prête mon voile heureux ;
Mes soins empêchent que les jeux
Ne fassent rougir l'innocence.
Sagesse, calmez votre effroi,
Chantez & dansez avec moi.

PAME'LA *chante.*

Je céde à des conseils si doux ;
Je chante, & je danse avec vous.

LA GAYTE' *chante.*

Moi je déride la sagesse,
Je donne à tout un air badin ;
Je guide partout la jeunesse,

Et je marche toujours au ſon du tambourin.

On danſe.

LE PLAISIR *chante à ſa ſuite.*

Chantez mes feux
Troupe agréable ;
Chantez le plaiſir amoureux,
Célebrez la ſageſſe aimable.

Le Chœur repete ces quatre vers, & on danſe.

LE PLAISIR *chante.*

Sans le plaiſir, ah ! la ſageſſe ennuye,
Sans la ſageſſe on outre le plaiſir ;
Pour bien goûter le charme de la vie,
Il faut ſans ceſſe les unir.

LE PLAISIR *chante.*

De la flute & de la muſette,
Ecoutez l'accord flatteur ;
Il vous peint mon ardeur,
Que ſa douceur parfaite
Vous touche en ma faveur.

PAMELA *déclamant.*

Il ſuffit.... mon trouble eſt extrême,
Ménagez la ſageſſe, épargnez ſa pudeur.

LE PLAISIR *déclamant.*

Expliquez-vous, pour mon bonheur !

Il ſuffit, diſiez-vous ? ....

PAME'LA.

.... Il ſuffit de vous même ;
Pour attendrir mon cœur.
La voix de ce qu'on aime,
De tous les inſtrumens, eſt le plus ſéducteur.

LE PLAISIR.

Qu'entens-je ! ma voix vous déſarme
Ah ! cet aveu me charme.

On danſe.

LE PLAISIR *chante.*

Jettez les yeux ſur ces Amans ;
Leurs pas à vos regards tracent leurs ſentimens.
Comme leurs bras dans ces momens ;
Leurs cœurs s'entrelaſſent ;
Leurs déſirs ſurpaſſent
L'activité de tous leurs mouvemens.
Imitons leur exemple, & ſuivons leur cadence.
D'une façon ſi tendre, il eſt doux de s'unir.

PAME'LA *ſoupire.*

Ah ! ....

LE PLAISIR *déclame.*

Qui fait naître ce ſoupir.
Vous gardez le ſilence !

PAMELA.

Je le garde de plaiſir,
J'en ſens trop pour le rendre.

LE PLAISIR *déclame.*

Ah ! c'eſt me définir,
Et pour me comprendre
Il faut me ſentir.

LE PLAISIR *chante.*

Formons l'un & l'autre
Un nœud plein d'attraits,
Que mon cœur au vôtre
S'uniſſe à jamais.

PAMELA *déclame.*

J'y conſens ſi l'Hymen ordonne les apprêts.

LE PLAISIR *chante.*

Que la chaîne enchantereſſe
Qui doit nous unir tous deux ;
Soit l'ouvrage heureux
Du goût & de la tendreſſe ;
Des ris & des jeux.

PAMELA *déclame.*

Le plaiſir, je le vois, veut tromper la ſageſſe !

LE PLAISIR *déclame.*

Non, je veux vous faire jouir
D'une félicité ſuprême.

Venez dans les bras du Plaiſir,
Venez goûter un bien qu'il attend de vous même.

PAME'LA.

Je refuſe un bonheur dont j'aurois à rougir.

DUO *chanté.*

LE PLAISIR. PAME'LA *ſous le nom de Sageſſe.*

Amour, j'implore ta puiſſance,
Acheve de me rendre heureux.
Par une douce violence,
Livre mon Amante à mes feux.

Vertu, j'implore ta puiſſance,
Empêche qu'il ne ſoit heureux.
Par une ſage réſiſtance,
Fais-moi triompher de ſes feux.

L'Amour deſcend dans un char, & la Décence s'éloigne

PAME'LA *déclame.*

Dans le péril, ah! la vertu me laiſſe,
L'Amour a prévenu ſes pas.

LE PLAISIR.

A la qualité de Déeſſe
Je veux élever vos appas.

PAME'LA.

Hélas! de ma foibleſſe,
Plaiſir, n'abuſez pas.

LE PLAISIR.

Venez jouir d'une gloire brillante.

On reprend la Ritournelle.

PAMELA.

Ah! doucement; je ſens dans ce char-là
Chanceler ma vertu tremblante.

LE PLAISIR.

Vole Amour, conduis-nous tout droit à l'Opéra.

PAMELA.

Miſéricorde! ô Ciel! c'eſt fait de Paméla,
Mais non, cruel, non, vous avez beau faire,
L'Amour & vous ne me ſéduirez pas.
Non, je ſerai d'une ſageſſe auſtére,
Et juſques dans ſon Temple, & même dans vos bras.

LE PLAISIR *à part.*

Ah! ſes cris arrêtent mes pas,
Et d'un juſte remords ſa douleur me pénétre.
Je croyois triompher, je vais être vaincu.

à Paméla.

Pardonnez à l'Amour ce qu'il vient de commettre:
Il vouloit éprouver votre cœur combattu,
Un ſort plus digne vous eſt du,
Et ce dernier effort y contraint ma tendreſſe.

Le plaiſir ne ſe doit unir à la ſageſſe
Que par les nœuds de la vertu.

PAMELA.

Je ſerois votre épouſe ? ô bonheur imprévu !

LE PLAISIR.

Oui je puis ſans rougir former cette alliance ;
Un mérite ſi reconnu
Vaut mieux que la richeſſe & la haute naiſſance.

L'AMOUR *à Paméla.*

Oh ! pour le coup, je vous tiens par ma foi,
Et votre réſiſtance eſt vaine,
L'Hymen vous livre toute à moi,
Vous me pairez ce ſoir, mon voyage & ma peine.

On entend un Prélude.

LE PLAISIR *chante à ſa ſuite.*

Revenez aimable Décence,
Eclatez charmante gaîté.
Revenez aimable Décence,
Au ſein de l'innocence,
Je vais goûter la volupté.
Revenez aimable Décence.

Le Chœur repete ces vers.

DIVERTISSEMENT.

ON DANSE.

VAUDEVILLE.

LE PLAISIR.

LA ſageſſe dans les beaux ans,
Eſt d'employer tous les inſtans
A bien goûter mes charmes.
Riez du ſoir juſqu'au matin,
Sans embarras du lendemain,
Vive la joye, & point d'allarmes.

PAMELA.

Lorſqu'on céde aux feux d'un Amant,
Ah! pour le plaiſir d'un moment,
Qu'il en coute de larmes!
Mais quand nos efforts ſont vainqueurs,
Et que l'Hymen unit nos cœurs,
Vive la joye & plus d'allarmes.

L'auſtére vertu de ma ſœur,
Du ſort, attire la rigueur,
Ma gaïté la déſarme.

Je vais toûjours chantant dansant ;
Et fais fortune en badinant,
Vive la joye & plus d'allarme.

LA GAYTE' *au Parterre.*

Le premier jour eſt un combat,
Meſſieurs, j'ai peur, le cœur me bat ;
Et je crains le vacarme ;
Mais quand vous faites* ce bruit là
Je ſaute alors, & tout y va,
Vive la joye & point d'allarme.

On danſe.

* *Battre des mains.*

Fin du troiſiéme & dernier Acte.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier une Comedie, qui a pour titre : *Paméla en France, ou la Vertu mieux éprouvée.* Et je crois que l'on peut en permettre l'impreſſion, ce 27. Février 1745.

CRE'BILLON.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France, & de Navarre : A nos Amez & Féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre bien-amé JACQUES CLOUSIER, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public, *Les Comédies du ſieur de Boiſſy*, qui ont pour titre, *Le Médecin par occaſion*, *Le Sage Étourdi*, *La Fête d'Auteuil ou la Fauſſe Mépriſe*, *La Folie du Jour*, *Pamela en France*, *ou la Vertu mieux Eprouvée*. S'il nous plaiſoit de lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires ; A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer leſdits Ouvrages en un ou pluſieurs Volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de neuf années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi à tous Libraires, & Imprimeurs, d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire leſdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement ou autre, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté

des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modéle ſous le contre-ſcel des Préſentes, que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril mil ſept cent vingt-cinq; qu'avant de les expoſer en vente les Manuſcrits qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages ſeront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le ſieur D'AGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, le ſieur D'AGUESSEAU, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Préſentes: du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant, ou ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenue pour duement ſignifiée; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos Amez & féaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, ſur ce requis, de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion & nonobſtant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le dix-huitiéme jour du mois de Septembre, l'an de grace mil ſept cent quarante cinq, & de notre Regne le trente-deuxiéme. Par le Roi en ſon Conſeil, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre XI. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 490. Fol. 426. conformément aux Reglemens & nottamment à l'Arrêt du Conſeil du 13 *Août* 1703. *A Paris le* 24. *Septembre* 1745

VINCENT, *Syndic*,

LA FESTE D'AUTEUIL, OU LA FAUSSE MÉPRISE, COMEDIE

En Vers, & en trois Actes.

De Monsieur DE BOISSY.

Représentée pour la premiere fois, par les Comédiens François, au mois d'Août 1743.

Le prix est de trente sols.



A PARIS;

Chez JACQUES CLOUSIER, rue Saint Jacques; à l'Ecu de France.

M. DCC. XLV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

ACTEURS.

LE COMMANDEUR.

LA COMTESSE, Niéce du Commandeur.

DAMON, Frere de la Comtesse, déguisé en Femme.

LAURE, déguisée en Marquis.

FINETTE, déguisée en Hussard.

CRISPIN, Valet de Chambre de Damon.

LA FLEUR, Laquais.

La Scene est à Auteüil, chez le Commandeur.

LA FESTE D'AUTEUIL, COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LE COMMANDEUR, LA COMTESSE.

LE COMMANDEUR.

OUI, dans la Fête que j'ordonne,
Je veux faire briller, par l'art qui l'aſſaiſonne,
Le bon goût de mon tems que je vois éclipſé ;
Et que le Bal d'hier, dont tout Paris raiſonne,
Soit par l'éclat du mien hautement effacé.
Ma niéce c'eſt pour toi qu'aujourd'hui je le donne

LA COMTESSE.

Pour moi !

LE COMMANDEUR.

Ton Mariage à demain eſt fixé.

LA COMTESSE.

Quoi ! ſitôt ?

LE COMMANDEUR.

Je ne puis par trop de diligence,
Ni par trop de magnificence
Témoigner la joie où je ſuis,
De voir former une alliance,
Qui doit unir ma Niéce au Fils
Du meilleur, du plus cher de tous mes vieux Amis ;
Il joint l'éclat du ſang aux biens ſi néceſſaires ;
Il n'a pas vingt ans accomplis:
En adreſſe, à perſonne il ne le céde guéres ;
De la figure il remporte le prix ;
C'eſt le plus beau de tous les Mouſquetaires.
De ton premier hymen les nœuds mal aſſortis,
Ne t'ont fait éprouver qu'un fâcheux eſclavage:
Il faut qu'un ſecond mariage,
Te liant au deſtin d'un Mari mieux tourné,
De ce malheur te dédommage,
Et te faſſe à ſon tour, ſentir tout l'avantage
D'un lien proportionné,

Tel que depuis long-tems mon ſoin te le ménage.
Le Marquis, c'eſt l'Epoux que je t'ai deſtiné,
Eſt tout exprès revenu de Bretagne.
On a peint ta beauté ſi parfaite à ſes yeux,
Que dans l'ardeur qui l'accompagne,
Il a preſſé ſon retour en ces lieux.
Son Pere me l'écrit ainſi. L'amour, d'avance....

LA COMTESSE.

Mon Oncle, c'eſt plûtôt un deſir curieux
Qui cauſe ſon impatience;
Ce n'eſt plus l'uſage aujourd'hui
De s'enflâmer ſur le rapport d'autrui,
Pour une Maîtreſſe inconnuë;
Pour moi, qui ſuis plus ingénuë,
J'avoûrai que le bien que l'on m'a dit de lui,
Ne m'a, juſqu'à préſent, que foiblement émuë.
Je n'en crois que mes yeux, ou plûtôt ma raiſon;
Mon ame, en attendant, demeure ſuſpenduë.

LE COMMANDEUR.

Il va ſe rendre ici, tu changeras de ton;
Tu fais en vain la réſoluë,
Ma Niéce, il eſt fait de façon
Qu'il te ſubjuguera dès la premiere vûë.
A l'aſpect d'un ſi beau garçon,
Tu voudras qu'au plûtôt l'affaire ſoit concluë:
Adieu, je veux qu'Auteuil l'emporte ſur Paris,

Par la Fête & les Jeux que je vais faire éclore,
Je veux, pour réhauſſer leur prix,
Que la Baronne que j'adore,
Depuis trente ans que j'ai l'honneur particulier
De me dire ſon Chevalier,
De ſa préſence les honnore.
Je vole, de ce pas, la chercher à Paſſi,
Et je veux, avec elle, ouvrir le Bal ici.

Il ſort.

SCENE II.

LA COMTESSE *ſeule.*

UN Hymen ſi ſubit m'inquiete & me trouble;
Je ſçai que, du Marquis, le mérite eſt vanté;
Mais ce mérite eſt tel que ma crainte redouble.
On exagere ſa beauté;
Par cet endroit, on le cite, on le nomme;
Qu'on diſe ſimplement d'un homme,
Qu'il eſt bien fait, qu'il a l'air fin, ſpirituel;
Ce portrait là prévient; mais que par préférence
On l'appelle le beau, le beau par excellence;
C'eſt l'éloge le plus cruel,
A mon gré, qu'on en puiſſe faire:

Pour ces aimables-là, j'ai naturellement
Une haine particuliere,
Et qui dit beau, dit sot communément;
La plûpart n'ont qu'un sentiment;
Celui de s'admirer, celui de se complaire,
De s'aimer seuls fidélement;
Et le Ciel, libéral avec juste mesure,
Ne les décore, & ne les enrichit
Des agrémens de la figure,
Qu'en rabattant sur les dons de l'esprit.
Je tremble, dans le fond de l'ame,
Que ce Marquis charmant, qui va se présenter,
Ne soit un fat, plus propre à coquetter,
Qu'à faire dans le fonds le bonheur d'une femme:
C'est un point capital, dont je veux m'éclaircir.
Voyons mon Frere, il pourra me servir
Dans l'embarras où j'ai lieu d'être,
Et je vais le faire avertir
Par Crispin que je vois paroître.

SCENE III.

LA COMTESSE, CRISPIN.

LA COMTESSE.

MOn Frere eſt-il rentré ? je veux l'entretenir.

CRISPIN.

Non, je l'attens, Madame, avec impatience;
J'ai dancé ſes pas par ſon ordre preſſant;
Je ſuis ſurpris qu'il tarde tant:
Le bal qui l'attiroit avec toute la France,
A dû ceder la place au Soleil éclatant.
Comme il eſt déguiſé ſous les traits d'une brune,
Peut-être a t'il trouvé quelque bonne fortune ?
Mais on monte à grand bruit, & j'entens parler haut.

SCENE VI.

LA COMTESSE, DAMON *déguisé en femme.* CRISPIN.

DAMON *dans la Coulisse.*

CRiſpin ! hola, coquin ! hola, maraut !

CRISPIN.

Oh ! pour le coup, c'eſt lui, le voilà qui m'appelle
Par mon nom propre, & par mes attributs;
Maraut, Coquin, ces mots déſignent mes vertus.
Je cours ..... Mais il prévient mon zéle.

DAMON *rencontrant Criſpin.*

Que ne viens-tu, faquin, quand tu m'entens crier ?

CRISPIN.

J'allois, Monſieur .....

DAMON.

Viens, ſuis-moi, que je quitte
Tout cet attirail au plus vîte ;
Je ſuis briſé, rompu par ce maudit panier.

LA COMTESSE.

Mon Frere, arrêtez-vous, que je vous examine:
Comment ! ſous nos habits vous êtes tout au mieux.
J'admire vos bons airs, & votre bonne mine.

DAMON.

Vous badinez, ma Sœur ; mais ſçachez que mes yeux
Ont fait au Bal, des conquêtes ſans nombre.

LA COMTESSE.

Mon Frere, je le crois, ſous le maſque & dans l'ombre.

DAMON.

Non, à viſage découvert,
Pour ne rien dérober à l'honneur de mes charmes,
J'ai forcé trente cœurs à me rendre les armes.

LA COMTESSE.

Trente cœurs !

DAMON.

Oui, trente cœurs de concert,
Et ſi vous me fâchez, j'irai juſques à mille:
Tout cede à mes attraits ; j'ai le deſtin d'Achille.
Adieu. Je ſuis accablé de ſommeil ;
Vous ſçaurez en détail, ce ſoir à mon réveil,
Les libertés que j'ai défaites.

LA COMTESSE.

Non, de grace, aujourd'hui reſtez comme vous êtes.
Vous ſerez déguiſé pour le Bal de tantôt ;
Vous êtes ſi bien en cornettes:

DAMON.

Vous vous mocquez de moi.

LA COMTESSE.

Non, mon frere, il le faut ;
Très-ſerieuſement ſous cet habit propice
J'attens, & vous pouvez me rendre un grand ſervice.

DAMON.

Mais ne le puis-je pas ſans ce déguiſement ?

LA COMTESSE.

Il eſt eſſentiel au projet que je forme ;
C'eſt un plaiſir enfin que j'exige de vous.
Criſpin, un moment laiſſez-nous.

Criſpin ſort.

SCENE V.

DAMON, LA COMTESSE.

DAMON.

SOngez donc que je ſuis d'une fatigue énorme.

LA COMTESSE.

Le triomphe éclatant qui vous en reviendra,
Vous paîra de la peine, & vous délaſſera :
Je dis plus ; c'eſt une victoire

Digne de vos appas, & qui manque à leur gloire :
Mon diſcours vous en convaincra.

DAMON.

Quel eſt donc ce projet que je ne puis comprendre ?

LA COMTESSE.

En deux mots je vais vous l'apprendre :
Le Marquis en ce lieu doit ſe rendre aujourd'hui.

DAMON.

Oui, je ſçai qu'on l'attend pour votre mariage.

LA COMTESSE.

Il ne me connoît pas ; il s'agit devant lui,
De jouer bien mon perſonnage ;
Et de paſſer pour moi ſous cette robe là.

DAMON.

L'étrange deſſein que voilà !
Jamais rien de ſi fou n'entra dans une tête.

LA COMTESSE.

Il doit par là vous plaire. Il eſt très-ſage au fonds.

DAMON.

Qui vous porte à celà ? parlez :

LA COMTESSE.

J'ai mes raiſons.
C'eſt un caprice, une folie.
On dit que le Marquis eſt un aimable, un beau.
Je veux moi qui ne ſuis tout au plus que jolie,

Je veux voir ; admirer sa personne accomplie,
En simple spectatrice, & dans l'incognito,
Comme on admire un excellent tableau :

DAMON.

Ah ! vous voilà vous autres femmes :
Le nom de beau vous révolte d'abord,
Jette l'allarme dans vos ames :

LA COMTESSE.

Mais, Monsieur, dans le fonds avons nous si grand tort ?
Sied-il aux hommes.....

DAMON.

Non, j'en demeure d'accord :
C'est usurper vos droits, mes dames,
Et c'est vous attaquer par votre foible.

LA COMTESSE.

Ou notre fort :
Ne pensez pas railler sur ce Chapitre ;
Rien n'est plus révoltant que l'air & le maintien,
Plus mincé que l'esprit, plus sot que l'entretien,
De ces beaux par état, de ces charmans en titre ;
Et c'est à les définir bien,
C'est un être équivoque, une espece amphibie ;
Qui vole notre sexe, & qui masque le sien.
De tous deux a la fois, ah ! qu'il mérite bien,
La juste aversion, la vive raillerie !

Je vous dirai qu'en mon particulier
Je les honore, moi, d'un mépris singulier,
Et d'une forte antipathie :
Que j'aurois de plaisir à les humilier !

DAMON.

Bon ! ma sœur, jalousie, entre vous de metier.
Il ne faut pas qu'ici je vous le dissimule,
La beauté.....

LA COMTESSE.

La beauté ! vous devez la cacher ;
Il n'appartient qu'à nous de l'afficher ;
Chez nous c'est un état, chez vous un ridicule.

DAMON.

Vous nous jettez dans l'embarras ;
Quand un homme est né beau, voulez-vous, pour vous plaire,
Qu'il défigure ses appas :
Qu'il aille.....

LA COMTESSE.

Non, je veux, mon frere,
Qu'il les ignore, ou n'en fasse aucun cas.

DAMON.

Le Marquis, j'en suis sûr, est de ce caractere.

LA COMTESSE.

Voilà ce que je veux sçavoir,
Par le moyen dont je vous prie :

Pour prélude du bal qu'on prépare ce ſoir,
Je vais me déguiſer, ſans être traveſtie.

DAMON.

Mais, moi, je le ſerai d'une façon....

LA COMTESSE.

Jolie.

DAMON.

Quel rôle ferez vous?

LA COMTESSE.

Mais celui d'une amie.
En badinant, peut-être, que ſçait-on?
Il pourroit arriver.....

DAMON.

Ah! ma ſœur, viſion!
Extravagance pure! & changez de penſée;
Vous voilà bien embarraſſée,
Pour choiſir un époux, faut-il tant de façon?
Voyez d'abord celui qu'on vous propoſe,
Et ſi ſon air vous indiſpoſe,
Sans un plus long détour, & ſans autre examen,
Imitez mon exemple & rompez votre Hymen:
Vous ſçavez qu'on vouloit me donner une femme,
Jeune à la vérité, mais laide à faire peur;
A ſon premier aſpect je reculai d'horreur,
Et je lui dis, bon ſoir, Madame,
Je ne ſerai jamais que votre ſerviteur.

LA COMTESSE.

Mon ſexe me preſcrit toute une autre conduite ;
Je ne dois pas aller ſi vîte ;
Il me convient d'agir plus ſagement.

DAMON.

En exigeant de moi cette métamorphoſe,
Votre eſprit ſe conduit bien plus étourdiment ;
C'eſt peu que vous riſquiez, moi-même je m'expoſe.

LA COMTESSE.

Mon frere, au ſérieux vous prenez trop la choſe ;
Traitez-la plus gaiment : ce n'eſt qu'un tour de Bal.

DAMON.

C'eſt un tour dont j'augure mal,
Le jour.....

LA COMTESSE.

Le juſtifie.

DAMON.

Et le lieu.....

LA COMTESSE.

L'autoriſe.

DAMON.

Mais mon Oncle.....

LA COMTESSE.

Eſt abſent, & tout nous favoriſe.

DAMON

DAMON.

Je vois qu'il faut ſe rendre, en dépit qu'on en ait.
Le ſort conduiſe à bien notre folle entrepriſe.

LA COMTESSE.

Oui, ma gaité vous le promet.

SCENE VI.

DAMON, LA COMTESSE, CRISPIN.

CRISPIN.

Excuſez, ſi je vous dérange.
Mais le Marquis arrive.....,

DAMON.

Il arrive!

CRISPIN.

Oui, Monſieur.

LA COMTESSE.

Comment déja!

CRISPIN.

Madame, il eſt beau comme un Ange;
Et ſon petit Houſard eſt joli comme un cœur.

LA COMTESSE *à Damon.*

Avant de nous montrer, courons à ma Toillette.

Mon Frere, en cet instant, tout bien considéré ;
Vous n'êtes pas encore assez belle à mon gré.
Hâtons-nous, il faut que je mette
Le dernier lustre à votre éclat.
Le moment est critique, & le pas délicat.

DAMON.

Oui, des plus délicats ; vraiment, je le confesse.
Si près du péril qui me presse,
Tout brave que je suis, ma Sœur, le cœur me bat.

LA COMTESSE.

Rassurez-vous, venez vous mettre sous les armes ;
Contre le beau Marquis, vous devez disputer,
D'agrémens & de charmes ;
Et si vous voulez l'emporter,
Ou des graces, du moins partager l'avantage,
Vous n'en sçauriez trop emprunter,
Ni des secours de l'art faire un trop prompt usage.

DAMON *à la Comtesse.*

Allons donc rehaussser l'éclat de mon visage,
Et tâcher décemment de vous représenter :
Toi, Crispin, je te fais une défense expresse
De m'appeller ton Maître, ou bien Monsieur,
Je prens l'état & le nom de ma Sœur.

CRISPIN *à Damon.*

Cela suffit, Madame la Comtesse,
Et Madame s'appellera ;

LA COMTESSE.

Mademoiſelle, ou bien Hortenſe;
Et je tiendrai le rang de ſimple connoiſſance.
Garde-toi de rien dire, & retiens bien cela.

CRISPIN.

Mademoiſelle, & vous, Monſieur, comptez ſur mon ſilence.

DAMON.

Monſieur!

CRISPIN.

Madame, ah! votre ſerviteur
Ne fera plus de ces mépriſes.

DAMON.

Ayez plus de mémoire, ou, butord vos fottiſes....

CRISPIN.

Madame, & vous, de grace, ayez plus de douceur.

Damon ſort avec la Comteſſe.

SCENE VII.

CRISPIN *ſeul.*

QUel eſt donc leur deſſein? je n'y puis rien comprendre;
Mais le Marquis paroît leſte, vif, empreſſé.

SCENE VIII.

LAURE *déguisée en Marquis*, FINETTE *déguisée en Housard*, CRISPIN.

CRISPIN *à Laure.*

MOnsieur, dans ce Salon, Madame va se rendre,
Et vous venez d'être annoncé.
Ayez, dans ce fauteuil, la bonté de l'attendre.

LAURE.

C'est assez, je l'attens.

CRISPIN *à part.*

De ce jeune Housard;
Les yeux mutins, & la mine friponne,
Me rappellent des traits, que j'ai vûs autre part;
Et sa ressemblance m'étonne.

Il sort.

SCENE IX.

LAURE, FINETTE.

FINETTE.

JE ſuis ſeule avec vous. Je puis parler ſans fard.
En vérité, Mademoiſelle,
Je ne vous conçois pas, dans vos hardis projets.
Je frémis de la ſuite, & j'en crains les effets.

LAURE.

Finette tremble ?

FINETTE.

Oui, pour vous.

LAURE.

Et pour elle.
Moi, j'augure bien du ſuccès,
Et ce Plumet me donne une audace nouvelle.

FINETTE.

Moi, ſous ce fier bonnet, j'ai preſque le friſſon.
J'aurois plus de courage avec un de dentelle.
Dites-moi, s'il vous plaît, pourquoi prendre le nom
De votre Marquis infidele ?
Pourquoi, ſous ces habits, venir dans la maiſon

De l'Oncle de votre Rivale ;
A la veille du jour & de l'heure fatale,
Qui doit former leur union ?

LAURE.

Pour leur jouer, Finette, un tour de ma façon.
Dans ce déguiſement, qui cauſe tes allarmes,
J'écoûte, de mon cœur, beaucoup moins le dépit
Et l'ardeur de venger la gloire de mes charmes,
Que l'enjoûment de mon eſprit.

FINETTE.

L'enjoûment ! pouvez-vous employer ce langage,
Quand le Marquis vous fait le plus ſenſible outrage ;
Il vous aime, il vous rend un hommage aſſidu ;
Il vous demande en mariage
A vos Parens dont il eſt bien reçû ;
Et pour gagner ſon Pere, entreprend ſon voyage,
Puis l'ingrat, tout à coup, ſans vous dire pourquoi,
Vous quitte pour une autre, & moins belle, je gage.

LAURE.

La Comteſſe d'Erval a plus de bien que moi,
Et ſi, pour l'épouſer, il me manque de foi,
Si quatre mois d'abſence en ont fait un volage,
Je ne dois pas m'en plaindre, il a ſuivi l'uſage,
Qui, d'un tel changement, a fait preſque une loi,

Et veut que la plus riche obtienne l'avantage.

FINETTE.

Moi, j'irois dans ſon cœur enfoncer un poignard,
Ou, le Sabre à la main, l'attendant au paſſage,
Je le tû....

LAURE.

Pour le coup, tu parles en Houſard.
J'en veux avoir raiſon d'une façon plus ſage.
Comme l'amour pour lui me touche foiblement,
Il n'entre point dans mon reſſentiment,
Ni deſeſpoir, ni fureur, ni triſteſſe.
Je n'en veux point aux jours de mon Amant;
Je ne viens point percer le cœur de la Comteſſe.
Non, le mouvement qui me preſſe
N'eſt qu'un deſir malin de m'en venger gayment;
Et c'eſt au Bal d'hier, que j'en dois la penſée.
Cette vengeance eſt plus ſenſée:
Je trouve, en l'exerçant, l'art de me réjouir;
Je l'ai, cette nuit commencée,
Et ce matin ici, je viens pour la finir.

FINETTE.

Mais ſongez-vous bien, je vous prie,
Que le Marquis que l'on attend,
Et dont vous êtes la copie,
Peut arriver à chaque inſtant,
Et déranger l'œconomie

De ce projet qui vous rit tant.

LAURE.

Non, dans ce jour je l'en défie,
Ses pas ſont retenus, grace aux ſoins que j'ai pris.

FINETTE.

Retenus ! pourquoi donc ? auroit-il une affaire ?

LAURE.

Oui, généreuſement, je la prête au Marquis

FINETTE.

Daignez vous expliquer. Quel eſt donc ce miſtere ?

LAURE.

C'eſt un vrai tour de Page, & de bon cœur j'en ris.
Sortant du Bal.....

FINETTE.

Eh bien ?

LAURE.

Par mes avis,
J'ai fait mettre aux arrêts notre beau Mouſquetaire,
Qui plus que toi, doit en être ſurpris.

FINETTE.

Par quel haſard, parlez, charmante Laure ?

LAURE.

Par un trait ſingulier, que j'ai mis à profit.
Tu ſçais que pour aller au Bal de cette nuit,
Où tout Paris étoit, & dont il parle encore,

Je me ſuis déguiſée en homme ſans deſſein;
Mon traveſtiſſement, comme le tien, enfin,
N'eſt que l'ouvrage du caprice.
Par un coup heureux du deſtin,
Il m'a rendu plus de ſervice,
Cauſé plus de plaiſir que s'il avoit été
Le fruit d'un complot médité.
Dans la foule du Bal, après t'avoir perdue;
Le Marquis démaſqué dans un coin écarté,
Eſt le premier objet, qui m'a frappé la vûë.
Comme il entretenoit avec vivacité,
Un autre Mouſquetaire aſſis à ſon côté,
Je me ſuis approchée, & ſans être connuë
Sous cet habit qui me cachoit,
J'ai prêté doucement une oreille attentive,
Et j'ai diſtinctement entendu qu'il diſoit:
» Oui, mon cher, en poſte j'arrive
» Pour épouſer demain la Comteſſe d'Erval;
» Choiſi par ſon vieux Oncle, au ſortir de ce Bal,
» Dans ſa maiſon d'Auteuil, où notre himen s'apprête,
» Pour la premiere fois, j'irai voir ma conquête;
» Je ſçais qu'on m'y prépare un ſomptueux regal,
» Et puis, ſans vanité, te prier d'une Fête,
» Dont je ſerai le Héros principal.
A peine, du Marquis, ai-je oui ces paroles;

Que j'ai conçu dans le moment,
Une vengeance des plus folles.

FINETTE.

Je vous écoute avidement.

LAURE.

Je préviens, j'avertis tout bas adroitement,
Un de leurs Officiers, qui vient à ma rencontre,
Que le Marquis vient d'avoir sur le champ,
Avec son Camarade un démêlé sanglant;
En même tems du doigt à ses yeux je les montre,
Ajoutant que tous deux, d'un coup d'œil menaçant,
Se sont donné le mot, pour se battre en sortant.
Le hasard, qui m'est favorable,
Veut, pour rendre la chose encor plus vrai-semblable,
Qu'ils se levent alors, en se serrant la main;
Mon homme, qui les voit, à ce geste équivoque,
Ne doute plus de leur dessein;
Il marche sur leurs pas; l'Amant dont je me moque,
A la porte se voit arrêté le premier.
L'Officier, sans vouloir l'entendre,
Dans leur Hôtel le force de se rendre,
Et jusqu'à nouvel ordre, on l'y tient prisonnier.
Le plaisir que j'en ai, ne sçauroit se comprendre;

Et juge, à ſes dépens, ſi je ſçai m'égaïer.

FINETTE.

Vraiment à ſe venger, votre amour n'eſt pas gauche,
Et le trait eſt malin autant que ſingulier.

LAURE.

De ceux qui le ſuivront, ce n'eſt-là qu'une ébauche.
Le Bal d'Auteuil ſuccéde à celui de Paris.
J'y viens ſur nouveaux frais, ſous les mêmes habits;
J'y viens rire aux dépens de l'Ingrat qui m'offenſe;
J'y viens goûter le plaiſir ſans égal,
De le doubler en ſon abſence,
Et de remplir ſon rôle auprès de la d'Erval;
Je veux les plaiſanter tous deux à toute outrance.
Le déſoler d'abord, eſt mon but capital,
Et pour le mieux jouer, prenant ſa reſſemblance,
Sous ſon nom en ces lieux, je deviens ſon Rival.
La raillerie eſt la reconnoiſſance,
Et le juſte tribut qu'on doit à l'inconſtance.
On ne peut autrement la confondre aujourd'hui
Qu'elle a le goût du ſiécle pour appui.
D'une vengeance ſérieuſe,
L'éclat rejailliroit ſur moi plus que ſur lui.
Que dis-je? Il en ſeroit plûtôt enorgueilli;

Elle lui ſeroit trop flatteuſe.
Le rendre ridicule, eſt le meilleur parti.
Je compte y parvenir par ma trame joïeuſe ;
Et l'Inconſtant, cent fois, en ſera mieux puni.

FINETTE.

La Comteſſe, de vos malices,
N'eſt donc dans votre plan, que le ſecond objet ?

LAURE.

Sans la connoître, ah ! que mon cœur la hait !
Ses yeux ſont innocens, mais ſes biens ſont complices
De l'affront dont j'ai lieu de rougir en ſecret :
Je lui réſerve plus d'un trait,
Et par les plus mauvais offices,
Je prétens lui païer le tort qu'elle me fait.
Je brûle de la voir, pour juger en effet,
Si mon ennemie eſt ſi belle ;
Elle le ſera bien, ſi je la trouve telle.
J'eſpere, par mon art, par mes airs ſéducteurs ;
D'abuſer ſes eſprits crédules,
Et je lui dirai des douceurs,
Pour mieux trouver ſes ridicules.
Ce jeu ſera pour moi des plus flatteurs.
Quelle ſeroit ma joie en ce jour favorable,
Si pour elle feignant un amour impoſteur,
Je pouvois au fonds de ſon cœur,

En faire naître un véritable ;
Et disparoître après sans la tirer d'erreur !
Quel coup ! il combleroit sa peine & mon bonheur.

FINETTE.

Votre esprit va trop loin dans tout ce qu'il projette ;
Et je crains qu'il ne soit la dupe de son feu.
Belle Laure, excusez ma franchise indiscrette ;
Mais vous vous écartez un peu
De cette prudence parfaite,
Dont vous avez toujours si bien suivi les loix.

LAURE.

Tout est permis un jour de Bal, Finette ;
Et pour venger d'ailleurs, l'injure qui m'est faite ;
On doit me pardonner d'y manquer une fois.

FINETTE.

Presqu'infailliblement vous serez reconnuë.

LAURE.

Non, dans ces lieux, on ne m'a jamais vuë.

FINETTE.

Le Marquis.....

LAURE.

N'est connu que du seul Commandeur.

FINETTE.

Eh ! n'est-ce pas assez pour vous remplir de peur.

LAURE.

Que la crainte chez toi fasse place au courage.

Je ſçai qu'il vient de quitter ce Village ;
Pour aller voir la Baronne à Paſſi.
Dans ce moment tout me ſeconde ici.

FINETTE.

J'ai dans cette maiſon, le deſtin plus contraire.

LAURE.

Pourquoi donc ?

FINETTE.

Ce Valet qui vient de vous parler .....

LAURE.

Achéve.....

FINETTE.

Il me connoît, & pour vous révéler
Entierement un tel miſtére,
J'eus autrefois le malheur de lui plaire.

LAURE.

Pour le coup tu n'a pas tout le tort de trembler.

FINETTE.

Peſte ſoit des Amans ! c'eſt une ſotte engeance
Qui s'offre toûjours à nos yeux,
Par tout où nous voulons éviter leur préſence,
Et qu'on ne peut trouver, quand on court après eux.

LAURE.

Il faut, à le bien fuir, mettre tout art ſoigneux.
Ma rivale, eſt long-tems. Dans mon déſir biſarre

De lui faire ma cour, je ſuis impatient.

FINETTE.

Pour vous mieux recevoir, ſans doute elle ſe pare.

SCENE X.

LAURE, LA COMTESSE, FINETTE.

LA COMTESSE *à part au fond du Théâtre.*

Pour contempler ſeule un inſtant,
Ici cet Adonis charmant,
Exprès j'ai devancé mon frere.
L'éclat de ſa beauté frappe, je ſuis ſincere;
Mais elle m'éblouit cependant ſans me plaire.
Je n'en puis dire les raiſons.

LAURE *à Finette.*

Sa toilette eſt bien longue!

LA COMTESSE *à part.*

Un peu mieux, là, voyons;
Qu'en face je le conſidere.
C'eſt trop beau pour un homme; il me voit. Avançons.
Je croyois en ces lieux rencontrer la Comteſſe,
Et Monſieur eſt apparemment
Monſieur le Marquis qu'elle attend.

LAURE.

Oui, Madame, c'eſt moi.

LA COMTESSE *à part.*

Son air, je le confeſſe;

Haut.

Eſt poli mais bien froid. Il la faut avertir.

LAURE.

Madame, elle l'eſt.

LA COMTESSE.

Dès qu'elle ſçait cette nouvelle,
Sur le champ elle va venir.

LAURE.

Je brûle de la voir, & de l'entretenir.

LA COMTESSE *à part.*

Il dit qu'il brûle, ah! d'un ton qui me gele,

à Laure.

Je puis, Monſieur, vous aſſurer pour elle,
Qu'elle ſera ſenſible à votre empreſſement.
Le voiſinage qui nous lie,
Garantit ce diſcours.

LAURE.

Je vous en remercie.
Vous me flattez moi-même infiniment,
Par cette obligeante aſſurance,

Qui

Qui d'avance m'annonce un accueil gracieux.

LA COMTESSE.

C'eſt celui qu'on vous doit par-tout comme en ces lieux.

LAURE.

Je répons, à ces mots, par une reverence ;
Les complimens m'embarraſſent beaucoup.

LA COMTESSE *à part.*

Je ne vous en fais pas. Il m'accorde à ce coup
Un ſalut de Seigneur dont il faut que je rie ;
Sur ſa protection, j'ai tout lieu de compter.
à Laure.
Chacun doit la féliciter
Sur le choix.....

LAURE.

Madame eſt trop polie.

LA COMTESSE *à part.*

Il eſt, en me parlant, modeſte par orgueil ;
Il ne m'honore pas ſeulement d'un coup d'œil.
à Laure.
Je ſuis franche, Monſieur, & votre abord annonce.

LAURE.

Epargnez-moi.....

LA COMTESSE.

Monſieur a de l'averſion

Pour les louanges.

LAURE.

Oui.

LA COMTESSE.

Vous les méritez.

LAURE.

Non.

LA COMTESSE *à part.*

Ah ! cet aimable eſt dans chaque réponſe
D'une grande préciſion ;
Il faut qu'il n'aime pas ma converſation.

LAURE *à part.*

L'ennuyeux entretien ! je ſuis laſſe d'attendre.

LA COMTESSE.

Le Commandeur n'eſt pas ici.

LAURE.

J'en ſuis inſtruit.

LA COMTESSE.

Il reviendra ce ſoir,

LAURE.

On me l'a dit.

LA COMTESSE.

On ne ſçauroit vous rien apprendre.

à part.

Vous ſçavez tout, Monſieur. Voila mon jeune ſot,

Qui ne peut ſoutenir le moindre tête à tête ;
A chaque phraſe il vous arrête,
Et cela pour ne dire mot :
Je ne crois pas ſi-tôt qu'il faſſe ma conquête.

à Laure.

La Comteſſe eſt long-tems. On ouvre, quelqu'un vient.
Ah ! c'eſt elle qui vous prévient.

SCENE XI.

LAURE, LA COMTESSE, DAMON.

LAURE *à Damon.*

MAdame, pardonnez à mon impatience:
Je ne puis trop preſſer l'inſtant de mon bonheur ;
Je trouve dans le nœud flatteur,
Qui de nos deux maiſons va former l'alliance,
Tout ce qui peut toucher & fixer mon déſir,
La raiſon, le devoir, la gloire & le plaiſir.

LA COMTESSE *à part.*

Mais il devient galant ; ma ſurpriſe eſt extrême.

DAMON.

Ce nœud, Monſieur, m'honore trop moi-même ;

Depuis long-tems nos parens ſont amis :
Leur déſir mutuel eſt de nous voir unis ;
Je me fais une loi d'y conformer mon ame.

LAURE.

Moi, je m'en fais, en vous voyant, Madame ;
Je m'en fais une joye, une félicité ;
Votre douceur, votre beauté.....

DAMON.

Pour ma douceur, je vous la paſſe ;
Pour ma beauté, Monſieur, oh ! j'en fais peu de cas :
A cet égard, je vous demande grace.

LA COMTESSE.

Madame ne s'en pique pas,
Et n'a pas ſur ce point notre foible ordinaire.

LAURE.

Elle eſt faite pour s'en piquer.

DAMON.

Je me rabats, Monſieur, ſur le bon caractere.

LA COMTESSE.

La louer là-deſſus, c'eſt preſque la choquer.

LAURE.

Je cours riſque en ce cas ſouvent de lui déplaire.

LA COMTESSE.

Mais vous pourriez fort bien, ſans donner dans le faux,

Comteſſe, vous pourriez vous piquer d'être belle,
Quand les hommes du tems ſe piquent d'être beaux.

LAURE.

Ces hommes-là ſont mépriſables,
Et leur orgueil eſt des plus ſots.

LA COMTESSE.

Il eſt très-vrai qu'ils ſont bien haïſſables:

LAURE.

Je ſuis tout le premier à blâmer leurs défauts.

LA COMTESSE

Vous les blâmez !

LAURE.

Très-fort.

DAMON.

Je les trouve excuſables ;
Car enfin après tout.....

LAURE.

Ah ! Madame, pardon ;
Mademoiſelle en ce point a raiſon.

DAMON *à la Comteſſe.*

Il penſe comme vous, & vos goûts ſont ſemblables :

LA COMTESSE.

Non, non, je ne crois pas nos ſentimens pareils.

LAURE.

Cette eſpece de gens eſt des plus condamnables.
Ils ſe corrigeroient, s'ils croyoient mes conſeils ;
Mais leur nombre eſt petit.

LA COMTESSE.

Des plus conſiderables.
Le monde eſt plein de ces aimables,
Et de ces Narciſſes nouveaux,
Qui plus parés que nous, s'admirent d'un front calme :
Sur les modes du jour, prononcent en Héros,
En tout de la beauté nous diſputent la palme,
Et ſont moins nos amans qu'ils ne ſont nos rivaux.

LAURE.

Je ſuis avec raiſon trop partiſan des femmes,
Pour n'être pas choqué d'un abus ſi criant :
Pour nous comme pour vous, il eſt humiliant.
Le culte que l'on rend aux Dames,
Eſt un hommage juſte autant que naturel.
De la beauté Déeſſes ſouveraines,
Seules vous méritez notre encens éternel ;
Nous devons vous offrir nos plaiſirs & nos peines,
Et quand l'audace d'un mortel
Oſe dans le grand jour, où chacun vous contemple,

Elever autel contre autel,
Et devenir le Dieu du Temple;
Saisissez-vous du Criminel,
Et sans pitié faites-en un exemple.

DAMON.

Vous prenez vivement nos intérêts à cœur.

LAURE.

Comme les miens, & mon ardeur
N'y met aucune difference.

DAMON.

Eh bien! qu'en dites-vous, Hortense?

LA COMTESSE.

Monsieur plaisante.

LAURE.

Non, ce n'est pas mon humeur.

DAMON.

Je le crois plus sincere.

LA COMTESSE.

En secret du coupable,
Moi, je pense plûtôt qu'il est le protecteur.

LAURE.

C'est m'offenser. J'en suis, je le jure d'honneur;
L'ennemi le plus implacable.
Plus le Ciel a sur nous répandu sa faveur,
Plus, de ces dons heureux, nous vous devons l'hommage,

Et nous montrer ſoumis devant notre vainqueur!
Nous devons profiter d'un ſi doux avantage,
Non pour nous applaudir de nous même charmés,
Mais pour vous plaire d'avantage;
Et nous rendre à vos yeux plus dignes d'être aimés.

DAMON *bas à la Comteſſe.*

Mais ce jeune homme eſt adorable
Autant par ſon eſprit, & par ſes ſentimens,
Que pour l'éclat de ſa figure aimable;
Et vous devez vous rendre en ces momens.

LA COMTESSE *bas à Damon*

Taiſez-vous; ce n'eſt-là qu'un hipocrite,
Qui ſçait ſe contrefaire & n'a qu'un faux mérite.

DAMON *à Laure.*

Des Dames tout le corps entier
Publiquement, Monſieur, doit vous remercier
De prendre ſi bien ſa défenſe.

LAURE.

Je ſuis zelé pour lui; qui l'outrage m'offenſe,
Et je ne fais aucun quartier.

DAMON.

Monſieur voudroit-il faire un tour de promenade?
Il verra notre parc.

LAURE.

Votre avis eſt le mien.

DAMON.

Le point de vue eſt beau.

LAURE.

Je me trouverai bien,
Par tout où vous ſerez.

Elle donne la main à Damon.

LA COMTESSE *à part.*

Ah ! politeſſe fade !
Moi, près de lui, je me trouve fort mal;
J'ai penſé juſte, & par ma maſcarade
J'ai déja demaſqué mon homme avant le Bal.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CRISPIN *seul.*

De ce petit Hussard, le minois me tracasse:
Sa figure, quoi que je fasse,
Me revient toûjours dans l'esprit.
Il pourroit bien ne l'être qu'à credit;
Je ne sçai qu'en penser. Sa ressemblance est telle,
Avec une Finette, à qui pendant trois mois
J'en ai compté vivement autrefois,
Qu'on la croiroit sa sœur jumelle:
Il seroit fort plaisant qu'en effet ce fut elle;
Mais pourquoi pas? tout est possible à la rigueur:
Une Soubrette au fonds n'est pas inaltérable
Dans les principes de l'honneur.
Non, Finette n'a pas l'assurance & le cœur
Qu'il faut pour un rôle semblable:
Une fille d'ailleurs que j'ai trouvée aimable,
Et pour qui j'ai brûlé d'une parfaite ardeur,
De s'oublier ainsi, n'est pas capable:

Mon cher Criſpin, de grace, je vous prie,
Ne vous flattez pas là-deſſus:
On a vû trébucher de plus grandes vertus.
Ces contradictions brouillent ma fantaiſie;
Pour m'éclaircir dans mes doutes confus,
Il ne faut pas agir avec étourderie.
Cherchons & revoyons le fripon de plus près;
Pour le mieux découvrir, interfogeons-le exprès:
Peſons le pour, examinons le contre,
Et nous déciderons après.
Bon, je n'irai pas loin, le voilà qui ſe montre.

SCENE II.

CRISPIN, FINETTE.

FINETTE *à part.*

AH Ciel! voilà Criſpin! la fâcheuſe rencontre!
Comment ſortir de ce pas-ci?
Le Huſſard pour le coup eſt pris par un parti;
D'une juſte frayeur je ſens mon ame émue.

CRISPIN.

D'un œil juſte, & d'un eſprit mur,
Conſiderons-le bien dans tous ſes points de vue,

Pour en porter un jugement plus ſûr.

FINETTE *à part.*

De l'air dont il m'obſerve, & parcourt ma perſonne,
Je vois que le coquin vivement me ſoupçonne ;
Voilà ce qu'aujourd'hui je voulois éviter.

CRISPIN *à part.*

Ce ſont les yeux, le nez, la bouche de Finette,
Et ſa reſſemblance eſt parfaite ;
C'eſt elle, je n'en puis douter.

FINETTE *à part.*

Ne perdons point la tête, & défendons la place
En cette rude extrêmité ;
Pour mieux combattre l'effronté,
Il faut payer d'une plus grande audace,
Et nous armer le front d'une mâle fierté.

CRISPIN *à part.*

Avec quelle aſſurance il me regarde en face ?
Quelle mine guerriere ! & qu'il eſt bien campé !
L'air dont il tient ſon ſabre, eſt ſi fier qu'il me glace :
Ce n'eſt plus elle & je me ſuis trompé.

FINETTE *à part.*

Il vient de faire une grimace,
Qui déconcerte mon ſang froid :
Son maintien ſeul fait rire auſſi-tôt qu'on le voit.

CRISPIN *à part.*

Son visage devient moitié gai, moitié tendre ;
Et je ne sçai plus où j'en suis:
De ma Soubrette, ah ! voilà le souris ;
C'est elle maintenant, je ne puis m'y méprendre,
Il paroît plus petit & mieux fait à tout prendre ;
Son corps paroît exprès moulé pour ses habits,
Et son aisance en tout a lieu de me surprendre.
Non, non, ce n'est plus elle, & je change d'avis.

FINETTE *à part*

Le voilà dérouté grace à mes attitudes.

CRISPIN *à part.*

Pour finir mes incertitudes,
Allons, de lui parler, hazardons le parti :
Accostons-le d'abord avec cet air poli,
Ce maintien libre, & ces façons legeres
Que nous avons nous autres Militaires,
Pour avoir plûtôt fait connoissance avec lui.

à Finette.

Jeune & brave Hussard, sans nul compliment fade,
Votre air previent si fort, vous êtes si joli,
Que l'on se fait un plaisir infini
De donner dans votre embuscade ;
Et d'un si charmant ennemi
L'on fait bien-tôt son plus cher camarade.

FINETTE, *à part.*

Soutenons cette attaque-ci
Par un ſier & profond ſilence.

CRISPIN.

Vous ne répondez mot. Serois-ce par mépris ?
Avec moi devez-vous en agir de la ſorte ?
Vous avez tort... Cet air, & le fer que je porte,
Diſent aſſez ce que je ſuis :
J'ai, glorieuſement, fait plus d'une campagne :
Si vous êtes, Monſieur, un brave d'Allemagne,
Apprenez que je ſuis un vaillant du païs ;
Je penſe même avoir l'honneur de vous connoître,
Et nous nous ſommes vûs ailleurs.

FINETTE.

Cela peut être.
Dans un Parti que j'ai ſurpris,
Dans ma derniere courſe, au fond de la Boheme
Avec les Gougeats que j'ai pris,
J'ai fort bien pû te dépouiller toi-même.

CRISPIN.

Si vous êtes vaillant, vous n'êtes pas poli:
Mais vous, Monſieur, qui me parlez ainſi,
De votre nom, voudriez-vous m'inſtruire ?

FINETTE.

Je ſuis, puiſqu'il faut te le dire,
Je ſuis ce brave & fier Zaski,

Que ſon goût pour la France ici vient de conduire.
J'ai ſuivi le Marquis en qualité d'ami ;
Officier de Huſſard, plus craint que le tonnerre ;
Je brave les ſaiſons ; quand je campe la nuit,
Le ciel ſeul eſt ma tente, & la terre eſt mon lit ;
Mon ſabre & mon courſier ſont tout mon train de guerre :
Je joins à la valeur, la fuite & les détours ;
La retraite pour moi devient une victoire ;
J'illuſtre le pillage, & j'en tire ma gloire ;
J'imite, en ravageant, un torrent dans ſon cours ;
Je ne me laiſſe jamais joindre,
Pour être sûr de vaincre & d'impoſer des loix,
J'évite le grand nombre, & j'attaque le moindre ;
J'enleve des Partis, je pille des Convois,
Et je répands ſouvent l'allarme ;
Sans poudre ni canon je livre des aſſauts,
Et n'ayant que ce fer pour arme ;
Je force une muraille, & je prens des Châteaux ;
J'emporte tout dans mon paſſage ;
Je fais couler le ſang de toutes parts,
Rien n'arrête mon bras ; je brûle, je ſaccage ;
Je ravis, je détruis, je maſſacre, & je pars.

Il prend la fuite.

CRISPIN.

Arrêtez-vous ; ſied-il, après tant de carnage ;

De battre la retraite, intrépide Héros.

FINETTE.

La valeur d'un Huſſard eſt de fuir à propos ;

CRISPIN.

Et celle des Criſpins, dont j'ai ſuivi la trace ;
Eſt toujours de fermer les chemins aux Huſſards:
Je ne leur fais aucune grace,
Et je tombe ſur les fuyards ;
Avec ce fier courage, & cette noble audace,
Si naturelle à tous ceux de ma race.

FINETTE *à part.*

Je ſçai qu'il eſt poltron, feignons d'avoir du cœur ;
Pour ſoutenir mon rôle, & pour lui faire peur.

A Criſpin, mettant le ſabre à la main.

Dans ma fuite toujours, malheur à qui m'arrête ;
Garde-toi d'approcher, ne retiens plus mes pas,
Ou, par la mort, avec ce coutelas,
Je te ferai l'honneur de te trancher la tête.

CRISPIN.

Ma tête me ſied bien, & nous la défendrons ;
Mais, croyez-moi plûtôt, enſemble compoſons.
Par un ſeul mot, daignez me ſatisfaire
Sur une queſtion que je m'en vais vous faire.

FINETTE.

Je n'écoute jamais qu'après m'être battu.

CRISPIN.

CRISPIN.

Et moi, je ne me bats, qu'après être entendu.
Seigneur Zaski votre fierté m'étonne,
Et si vous êtes brave, autant que l'est votre air,
Non, vous n'êtes plus la personne
Pour qui d'abord je vous prenois.
Vous en avez pour tant la voix comme les traits.
Auriez-vous une sœur ?

FINETTE.

Non, je suis fils unique.

CRISPIN.

J'aurois en ce cas là regret de vous tuer ;
Et ce discours me laisse sans réplique.
Je ne sçai plus comment vous bien évaluer.

Le Marquis appelle dans la coulisse.

Zaski !

CRISPIN.

L'on vous appelle, & nous nous retirons.
Nous observons en tout l'exacte bienséance.
Adieu, Hussard charmant ; mais douteux dans le fonds ;
Je n'ai fait avec vous qu'ébaucher connoissance,
Je me flatte dans peu que nous nous reverrons ;
Vous parlerez alors ou nous feraillerons.

Il sort.

SCENE III.

LAURE, FINETTE.

LAURE.

JE te cherche par tout, & ma joye eſt parfaite.
Je viens l'épancher dans ton ſein;
Tu ne dois plus être inquiete.
Tout a favoriſé mes vœux & mon deſſein:
Eh bien une autre fois m'en croiras tu, Finette?
Tu vois qu'ils ont un ſuccès plein.
Dis, parle, comme moi n'es tu pas ſatisfaite,
De la reception qu'ici l'on nous a faite?
Ma rivale eſt ſur-tout dans une bonne foi,
Qui me ravit autant qu'elle m'étonne:
Elle m'épouſera ſans peine, je le voi;
Elle a déja du goût pour ma perſonne;
Mais dans le fonds la choſe eſt trop bouffonne.
Partage mes tranſports, & ris-en comme moi.

FINETTE.

Je ne ſcaurois. Criſpin, puiſqu'il faut vous l'apprendre....

LAURE.

Finette, rens auſſi juſtice à mes talens.
Conviens, avoue en même tems
Que des yeux bien plus fins auroient pû s'y méprendre.
N'ai-je pas bien joué le rôle de Marquis ?
Attrapé tous ces airs difficiles à prendre,
Penchés avec aiſance, & décemment hardis ?

FINETTE.

Moi, j'ai fait le Huſſard au mieux, dont bien m'a pris ;
Sans quoi Criſpin qui me ſoupçonne...

LAURE.

Laiſſe-là ton Criſpin.

FINETTE.

Le péril me talonne.

LAURE.

Pour trois heures de tems que nous ſerons ici,
Ne va pas dans l'eſprit, te mettre ce ſouci,
Parlons uniquement de ce qui m'intereſſe.
Tu viens de voir cette Comteſſe
Dont la beauté fait du bruit à Paris,
Mérite t'elle cette gloire ?
Et complaiſance à part, là, qu'en penſes tu, dis ?
Eſt-elle digne, à ton avis,
D'obtenir ſur moi la victoire ?

Sans vouloir trop m'en faire accroire,
Ni trop rabaiſſer ſes appas,
Entre nous, ne la vaux-je pas ?
Lui fais-je aucun tort ?

FINETTE.

Quelle idée !
Par la comparaiſon vous êtes dégradée.
Sentez mieux tout le prix de ce que vous valez,
Charmante Laure, en vous vous raſſemblez,
Ce qui ne ſe réunit guere,
Les graces, l'agrément & l'exacte beauté.
Vous joignez la douceur à la vivacité,
Et ſans l'étudier, vous ſçavez l'art de plaire.

LAURE.

Tu me flattes au fonds, mais tu me fais plaiſir ;

FINETTE.

On a beau vous flatter, on ne ſçauroit mentir.
A l'égard de votre rivale,
En ridicule il n'eſt rien qui l'égale ;
Elle ſe met d'un goût, oh ! qui n'eſt pas commun.
Comme elle ſe préſente ! & quel ſalut groteſque !
Son air eſt emprunté, ſa taille giganteſque,
Son viſage en un mot comme on n'en voit aucun.

LAURE.

Il n'eſt pas tout-à-fait ſi dépourvû de grace.

Elle a de belles dents : ſon teint eſt un peu brun.

FINETTE.

Oui, par ma foi d'auſſi bruns qu'il s'en faſſe.

Au rang des laides, moi, hardiment je la place ;
Elle eſt laide en tout point, de loin comme de près.
Oui, laide exactement. Sa vue eſt un ſupplice.

LAURE.

Tu charges pour le coup ; voilà de tes excès.
Dans les bornes qu'il faut, tu ne te tiens jamais.
Pour moi, mon caractere eſt de rendre juſtice,
Même aux perſonnes que je haïs.
Quel que ſoit l'intérêt qui contre elle m'inſpire,
Je ne puis m'empêcher de dire,
Qu'elle a dans ſes façons, & même dans ſes traits
Certaine douceur naturelle ;
Qui frappe en bien, & qui prévient pour elle.
Son eſprit y répond.

FINETTE.

Oui franchement j'augure
Qu'il va de pair, & qu'il ſuit la figure,
Il ſoutient aſſez mal la converſation.

LAURE.

Il brille peu d'abord, ce n'eſt pas un génie ;

Mais à l'uſer je le crois bon.

FINETTE.

Que ne me parlez-vous plûtôt de ſon amie ?
C'eſt elle qui paroît avoir beaucoup d'eſprit,
Et qui par ſa beauté, doublement l'enlaidit.

LAURE.

Oh ! n'en fais pas l'éloge, je t'en prie.
Sa beauté n'eſt pas de mon goût.
Je ne ſçaurois ſouffrir ſon tour d'eſprit ſur-tout.

FINETTE.

Vous m'étonnez ; qu'a-t'il donc qui vous bleſſe ?

LAURE.

Il eſt enclin à juger mal d'autrui ;
Et ſous un air poli, cache un fonds de rudeſſe.
Sur l'entretien ſeul d'aujourd'hui,
Je gagerois qu'elle eſt d'un caractere
Dur & fâcheux, à vivre malaiſé.
Elle ſe montre en tout d'un avis oppoſé
Au point, qu'elle a déja le don de me déplaire,
Autant que ma rivale, & peut-être un peu plus.
La choſe dans mon cœur n'eſt pas encore bien claire.
Je ne ſçai qui des deux l'emporte là-deſſus.

FINETTE.

Pouvez-vous bien les mettre en la même balance ?

Vous jugez la premiere, avec trop de rigueur,
Et traitez la Comteſſe avec trop d'indulgence;
C'eſt elle qui doit ſeule exciter votre aigreur.

LAURE.

Elle l'excite auſſi : depuis que je l'ai vue,
De moitié tout au moins ma haine s'eſt accrue.
Heureuſement pour moi j'ai prévenu ſon cœur;
Et j'en ai pour garant ſon trouble, ſa rougeur,
Son embarras en ma préſence,
A m'écouter ſa complaiſance;
En me regardant ſa douceur :
Son zéle même à prendre ma deffence.
Le tems preſſe. Je veux achever mon bonheur;
Il faut, pour la punir, & combler ma vengeance.
Il faut m'aſſurer de ſes vœux.
L'aveu que j'en attends eſt trop cher à ma haine,
Avant que de quitter ces lieux,
Finette, il faut que je l'obtienne.
Un hazard favorable à propos me l'amene.
Laiſſe-nous ſeules toutes deux;
Je m'en vais profiter de ce moment heureux.

Finette ſort.

SCENE IV.

LAURE, DAMON

LAURE.

MAdame, je me félicite
De pouvoir un inſtant être ſeul avec vous ;
Et ſi près du bonheur de me voir votre époux,
Je puis vous témoigner combien votre mérite
Me fait ſentir le prix d'un bien ſi doux.
Puis-je me flatter qu'une chaîne,
Où je mets ma félicité,
Pour vous ne ſoit pas une peine ;
Et ne trouve en vos vœux nulle difficulté ?

DAMON.

Un lien que mon Oncle approuve & fait lui-même,
N'en doit pas trouver dans mon cœur.
Pour moi, qui m'en rapporte à ſa prudence extrême,
Le devoir n'eſt jamais une peine, Monſieur.

LAURE.

Madame, voilà le langage

Que tient toûjours une perſonne ſage;
Qui regle ſes déſirs ſur ceux de ſes parens.
Mais pardon, ſi j'oſe vous dire
Que j'exige un peu plus que de tels ſentimens.

DAMON.

Il me ſemble, Monſieur, qu'ils doivent vous ſuffire,
Et qu'un Hymen formé par la raiſon,
Et qu'entre nous tout rendu ſortable;
Ne demande de moi que la ſoumiſſion.
Un autre ſentiment ſeroit peu convenable,
Et ma reſerve eſt de ſaiſon.

LAURE.

Ne pas déplaire à votre vue,
Eſt le bonheur modeſte où mon cœur ſe réduit.
Sans bleſſer votre retenue,
C'eſt un bien dont par vous je puis me voir inſtruit.

DAMON.

Pour une premiere entrevue
Vous demandez, Monſieur.....

LAURE.

Ce qu'on doit m'accorder.
Je borne toute mon inſtance
A ſçavoir ſimplement (puis-je moins demander?)

Si votre cœur pour moi n'a pas de repugnance.

DAMON.

Non, je n'en ſens aucune.

LAURE.

Aveu trop précieux!
Ma perſonne a trouvé grace devant vos yeux.
Quel doux préſage pour mon ame!
Quelque flatteur pourtant que ſoit ce bien, Madame,
Je ne ſuis pas encor ſatisfait pleinement.
Il manque à mon bonheur.....

DAMON.

Ah! le tour eſt charmant.

LAURE.

Mon eſtime pour vous m'autoriſe & me pouſſe,
A ſouhaiter un nouveau bien.
Ce que mon cœur déſire au fond n'eſt preſque rien,
C'eſt une pente foible, imperceptible & douce,
C'eſt un goût commencé.

DAMON.

Du goût!
Le terme.....

LAURE.

Ne doit pas vous revolter du tout,
Et ce goût ſi ſenti, ſi parfait dans les femmes,
Que peint ſi bien la douceur de leurs yeux,

Qui le demande, & l'inſpire encor mieux,
N'eſt pas fait pour cauſer de la frayeur aux Dames.
C'eſt cette convenance, & ce rapport d'humeurs,
L'union des eſprits & le lien des cœurs,
L'enchantement des ſens, la volupté des ames,
Le charme des Amans, le bonheur des Epoux;
Il ranime leurs vœux, renouvelle leurs flâmes,
Epure leurs plaiſirs, & les augmente tous.
Ma bouche pour toute aſſurance
Ne demande qu'un peu.....

DAMON.

Qu'un peu!

LAURE.

Qu'eſt-ce entre nous?
Qu'un peu de ce penchant ſi doux dès ſa naiſſance,
De ce goût ſi flatteur.....

DAMON.

Si flatteur & ſi doux!
Vous n'êtes pas content qu'on ſoit ſans repugnance,
Vous demandez encor qu'on ait du goût pour vous!

LAURE.

L'effort n'eſt pas de conſéquence;

Ce goût eſt peu de choſe en ſoi;
L'intervale eſt petit. Que votre complaiſance
S'étende un peu plus loin pour moi.
Vous n'avez, pour combler la joye où je me voi,
Qu'un pas à faire; allons, Comteſſe aimable,
Vous êtes en ſi beau chemin,
Et pour franchir plûtôt ce pas ſi déſirable,
Souffrez qu'en ce moment je vous donne la main.

DAMON.

Votre bras eſt trop ſecourable.

LAURE.

Vos ſens ont tort d'être allarmés.
Ne vous refuſez pas à ma juſte priere;
Ajoutez ſeulement, dites que vous m'aimez.
Un mot de plus ne coute guere.

DAMON.

Comment! pour vous le goût n'eſt pas aſſez,
Vous voulez qu'on vous aime encore!
Mais je vois que de l'air dont vous encheriſſez,
Vous prétendrez bientôt qu'on vous adore.
Voilà, Meſſieurs, comme vous êtes tous;
Qu'on vous accorde une demande,
C'eſt un droit, un titre chez vous,
Pour preſſer auſſi-tôt, pour exiger de nous

Une faveur encore plus grande.

LAURE.

Madame, je n'exige pas,
Je ſollicite & je vous prie.

DAMON.

Je ne me vis jamais dans un tel embarras.

LAURE.

Je vous conjure, & vous ſupplie;
J'attens ce mot comme un bien ſouverain.

Il lui baiſe la main.

DAMON.

Mais en me ſuppliant, vous me baiſez la main;
Ma ſurpriſe s'accroît.

LAURE.

C'eſt un baiſer d'eſtime.
Pardonnez ce tranſport au motif qui m'anime.

DAMON.

Marquis, en vérité, vous êtes trop preſſant:
J'ai penſé dire ſéduiſant.

LAURE.

Et vous Comteſſe, & vous, vous êtes trop cruelle,
Pour fléchir votre ame rebelle
Je me jette à vos pieds, j'implore vos bontés.

DAMON.

Que faites-vous? ah! Monſieur, arrêtez;

La choſe eſt pour moi très-nouvelle.

LAURE.

Elle ne doit pas l'être, étant aimable & belle.

DAMON.

C'eſt, je puis vous le proteſter,
Et tout en moi le juſtifie,
La premiere fois de ma vie,
Qu'un homme m'a rendu ces hommages flatteurs.

LAURE.

Je vous le jure auſſi, Madame;
Vous êtes la premiere femme,
A qui j'ai demandé de pareilles faveurs.

DAMON.

Je n'en crois rien au fond de l'ame;
Et vous êtes fait de façon.....

LAURE.

Preciſément c'eſt par cette raiſon:
Je retombe à vos pieds.

DAMON.

Levez-vous donc de grace.

LAURE.

Non, je ne quitte plus vos genoux que j'embraſſe,
Que je n'aye obtenu l'aveu de mon bonheur.
Tournez vers moi vos yeux pleins de douceur,

Et que j'entende ici de votre bouche même
Ces mots charmans, oui, Marquis, je vous aime.

DAMON.

Non, je vous prie à ce ſujet,
Ne me preſſez pas davantage.

LAURE.

Qui peut vous obliger?....

DAMON.

Une raiſon très-ſage.
Je ſens que vous allez m'arracher mon ſecret;
Et la rougeur déja me couvre le viſage.

LAURE.

Vous m'enchantez par ce langage;
Comblez mon eſpoir tout-à-fait.
Achevez.

DAMON.

Je vais donc.... Mais on vient, c'eſt Hortenſe.

LAURE *à part.*

Pour le coup de bon cœur je maudis ſa préſence.

SCENE V.

LAURE, DAMON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE *à Laure.*

Non, restez, Monsieur le Marquis;
Dans les termes où vous en êtes,
L'attitude n'a rien qui ne soit très-permis;
Mais peut-être vos cœurs ont des choses secrettes
Dont ils veulent s'entretenir,
Je me retire.

DAMON.

Non, vous me ferez plaisir
De demeurer, Mademoiselle,
Monsieur est avec moi respectueux, poli,
Mais trop passionné.

LA COMTESSE.

Pour respectueux, oui.
Sa posture en étoit une preuve fidelle.
S'il demandoit, c'étoit en suppliant.

LAURE.

Près de l'objet aimé, doit-on être autrement?

LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

L'objet aimé ! déja ! voilà ce qu'on appelle
Un feu prompt au-delà de toute expreſſion.
Je ſouhaite, Monſieur, que votre paſſion
N'ait pas le ſort des ardeurs violentes ;
Que l'on ne voit jamais durables ni conſtantes.

LAURE.

Elle en ſera l'exception,
J'eſpere un jour d'en convaincre Madame.

Elle ſort.

SCENE VI.

DAMON, LA COMTESSE.

DAMON.

EH bien, de tout ceci, que penſez-vous dans l'ame ?
N'êtes vous pas ſatisfaite à préſent ?
Le Marquis en votre préſence
N'a pas de ſes tranſports caché la violence ;
Vous êtes en état d'en juger ſainement.

LA COMTESSE.

Il eſt ſorti bien bruſquement.

DAMON.

Oh! vous êtes piquée. Au moins en confidence ;
Convenez avec moi qu'il s'y prend joliment ;
Vivement, qui plus eſt : l'attaque étoit ſi forte,
Je vous l'avoue en bonne foi,
Que ſoit mérite en lui, ſoit foibleſſe chez moi,
Ou ſoit l'effet de l'habit que je porte,
Je me défendois mal, & malgré ma vertu,
Oui le Diable m'emporte,
Mon ſecret m'échapoit, quand vous avez paru.

LA COMTESSE.

Ce Marquis, ſelon vous, eſt donc bien redoutable?

DAMON.

L'effet de ma beauté n'eſt pas moins formidable :
Sa défaite à mes yeux, n'a coûté qu'un moment ;
Par ma foi mon triomphe, eſt trop beau, trop brillant :
J'étois bien convaincu que j'étois très-aimable,
Mais je ne croyois pas l'être à ce point frappant ;
Il eſt juſte, ma ſœur, que je vous remercie.

LA COMTESSE.

Finiſſez la plaiſanterie.

DAMON.

Il faut avouer entre nous,
Que la condition d'une femme jolie

Eſt un amuſement, eſt un métier bien doux.
Je m'en accommode à merveille,
D'un Cavalier bien fait, l'hommage nous réveille,
Et ſon langage ſéducteur
En même tems flatte l'oreille,
Charme l'eſprit, intéreſſe le cœur.

LA COMTESSE.

Mon frere, ce jargon ne plaît qu'à des Coquettes,
Telle que vous ſeriez de l'humeur dont vous êtes,
Si vous étiez vraiment du ſexe dont je ſuis ;
Mais une femme raiſonnable
Eſt au-deſſus d'une attaque ſemblable ;
Et n'y répond que par un froid mépris.

DAMON.

Je vous plains en ce cas, votre état eſt terrible.
Je viens de l'éprouver moi-même en cet inſtant :
Mes Dames, quel rôle penible
De réſiſter, pour peu qu'on ait le cœur ſenſible ;
Aux fleurettes d'un homme aimable, vif, preſſant !
Le combat d'un ſeul jour me paroît étonnant,
Et la victoire à la longue impoſſible.
Tout badinage à part, le Marquis eſt charmant
Par les qualités de ſon ame,
Plus que par ſa beauté, que par ſon agrément :
Il eſt rempli d'honneur, d'eſprit, de ſentiment,
Il a tout ce qui peut rendre heureuſe une femme,

LA COMTESSE.

L'apparence vous trompe, & je m'y connois mieux;
Il s'eſt contrefait à vos yeux ;
Mais grace à mon heureuſe étoile,
Ou plûtôt par l'effet de mon déguiſement,
Il s'eſt offert à moi d'abord ſans aucun voile
Tel qu'il eſt naturellement ;
Et je n'ai vû dans lui, mon rapport eſt fidéle,
Qu'un petit fat tout plein, tout occupé de ſoi.

DAMON.

Non, il eſt né modeſte, & ſa pudeur eſt telle
Qu'en me baiſant la main il a rougi pour moi.

LA COMTESSE.

Il a rougi d'orgueil, d'abbaiſſer tous ſes charmes,
Juſqu'à rendre des ſoins qu'il croit ſeul mériter.
Pour moi, je m'applaudis de mes ſages allarmes.
J'ai bien fait de les écouter.
Si pour ce que je ſuis il m'avoit reconnue,
Il auroit devant moi déguiſé ſes défauts,
Comme il a fait à votre vûë,
Et m'auroit impoſé par un mérite faux.

DAMON.

Mérite faux !

LA COMTESSE.

Très-faux vous dis-je ;
Son caractere, l'eſt auſſi,

Son cœur, ſes ſentimens ; oui, tout eſt faux chez lui,
Puiſqu'à le déclarer, votre diſcours m'oblige.

DAMON.

Quelle preuve ayez-vous de tant de fauſſetés ?

LA COMTESSE.

Quand à vos pieds je l'ai ſurpris tout tranſporté,
Qu'il y faiſoit l'aveu d'une ſi belle flâme,
Etoit-ce là des vérités ?
Vous flattez-vous qu'il ſoit épris de vos beautés ?
Rendez-vous juſtice, Madame ;
Et jugez par ce trait qui révolte ſi fort,
Jugez enfin ſi c'eſt à tort
Que de fauſſeté je le blâme.

SCENE VII.

DAMON, LA COMTESSE, CRISPIN.

CRISPIN.

MEs Dames, en ces lieux votre oncle eſt de retour.

LA COMTESSE.

Il n'a pas fait long-tems ſa Cour.

à part.

Il vient pour augmenter l'embarras de mon ame.

CRISPIN.

Il veut ici vous dire un mot à toutes deux.

DAMON.

Je fuis & ne veux pas me montrer à ſes yeux
Dans cet équipage de femme.

Il ſort avec Criſpin.

SCENE VIII.

LE COMMANDEUR, LA COMTESSE.

LE COMMANDEUR.

Je ſuis parti fort gai, je revions plus joyeux;
Dabord commence par m'apprendre
Si le Marquis eſt arrivé.

LA COMTESSE.

Mon Oncle, il l'eſt.

LE COMMANDEUR.

Tant mieux, comment l'as-tu trouvé?
Charmant, ſans doute.

LA COMTESSE.

Mais .....

LE COMMANDEUR.

Fort bien je dois t'entendre:
Il t'a paru plus beau que les Amours.

LA COMTESSE.

Mon Oncle....

LE COMMANDEUR.

Il ſuffit, va ton trouble
M'en dit plus que tous les diſcours.
Mon contentement en redouble;
Ce nœud va prolonger le fil de mes vieux jours,
Juſqu'à demain je ne ſçaurois remettre
Un lien ſi parfait que je brûle de voir;
Je veux abſolument qu'il ſe faſſe ce ſoir.

LA COMTESSE.

Ne preſſez rien, Monſieur, & daignez me permettre...

LE COMMANDEUR.

Diſcours! Je ſçai comment je dois l'interpréter.

LA COMTESSE.

Vous vous trompez, mon Oncle, & la choſe mérite...

LE COMMANDEUR

C'eſt me dire tout bas que je la précipite.

LA COMTESSE.

Vous ne daignez pas m'écouter.

LE COMMANDEUR.

Tu voudrois, je le vois, qu'elle fût déja faite;
Mais elle le ſera dans peu;
Le Notaire eſt mandé, tu ſeras ſatisfaite;

Et pour rendre aujourd'hui la fête plus complette,
Je prétens avec toi rendre heureux mon neveu.

LA COMTESSE.

De ſon bonheur je ſuis flattée ;
Vous allez donc, Monſieur, le marier auſſi ?

LE COMMANDEUR.

Oui, depuis que je t'ai quittée ;
Je viens de lui trouver un excellent parti ;
Il eſt bien au-deſſus de celui
Qu'il a refuſé l'autre année ;
Je me flatte dans cette journée
Qu'il le prendra d'un ton plus radouci.
Je ſçai que ſon penchant n'eſt pas pour la jeuneſſe,
A cet égard j'approuve ſa ſageſſe,
Et dans ſon goût je l'ai ſervi :
Celle dont il s'agit eſt une beauté mûre ;
Mais fraîche, & d'un éclat qui n'eſt point effacé ;
Ah ! c'eſt un port, un air, une figure,
Telle qu'on en voyoit dans le ſiécle paſſé ;
Elle joint, à l'eſprit, une grande naiſſance ;
Et ſi j'oſe le dire encor,
Une plus diſtinguée & plus haute opulence ;
Pour mon Neveu, c'eſt un tréſor.

LA COMTESSE.

Peut-on ſçavoir qu'elle eſt cette rare perſonne ?

LE COMMANDEUR.

C'eſt, puiſqu'il faut te dire enfin ſon nom,

LA COMTESSE.

La Baronne !

LE COMMANDEUR.

Oui, pourquoi cette exclamation ?

LA COMTESSE.

Mais elle eſt d'admiration.

LE COMMANDEUR.

On doit vraiment quand je la nomme,
Se ſentir pénétrer de vénération ;
Je ne vois point de Gentilhomme
Qui ne doive envier le bonheur de Damon.

LA COMTESSE.

Mais je ne doute point qu'un ſi grand Mariage
N'ait dans ce jour ſon approbation.

LE COMMANDEUR.

Il n'auroit pas cet avantage,
Si j'avois pû pour moi former cette union ;
Mais n'étant pas permis à ma tendreſſe,
De la prendre pour femme, au défaut de ce nom,
Je veux avoir du moins la conſolation
Et la douceur de l'avoir pour ma niéce.

LA COMTESSE.

Un dédommagement, Monſieur, de cette eſpece
Eſt touchant pour mon frere.

LE COMMANDEUR.

Il ſera trop heureux ;

En elle, il trouve tout, beauté, vertu, richeſſe,
Elle a ce ſoir un air ſi radieux,
Qu'il ne pourra la voir ſans en être amoureux.

LA COMTESSE.

Viendra-t-elle bien-tôt? mon oncle, vous ſuit-elle?

LE COMMANDEUR.

Dans ſon Char qu'on attelle
Elle va fendre l'air, pour voler en ces lieux,
Je ne la vis jamais plus belle;
Elle a des fleurs dans ſes cheveux,
On la prendra pour Flore.

LA COMTESSE, *à part.*

Ou plûtôt pour Cibele.

LE COMMANDEUR.

De cette agréable nouvelle,
Je m'en vais informer ton frere promptement;
Il ſera tranſporté de joye;

LA COMTESSE.

Aſſurément.

LE COMMANDEUR.

Dans la mienne il faut que j'embraſſe
Le beau Marquis premierement:
Puis, de vos deux himens, que je preſſe l'inſtant.

LA COMTESSE.

Un mot, auparavant, de grace.

LE COMMANDEUR.

A Dieu, nous n'avons pas le tems de discourir ;
Un jour de Nôce, il faut agir ;
Et ma présence est par tout nécessaire :
J'ai pour le Bal, le Souper, le Notaire,
Vingt ordres à donner ; mille soins à remplir :
A Parler au Marquis, à prévenir ton frere...

LA COMTESSE.

Moi, j'ai, mon Oncle, à vous entretenir.

LE COMMANDEUR.

A recevoir comme elle le mérite
La Baronne qui va venir,
Avec tout son train & sa suite ;
Je n'ai pas un moment à perdre, & je te quitte.
Nous causerons demain plus à loisir,

Il sort.

SCENE IX.

LA COMTESSE *seule.*

DEmain ! & dès ce soir ma nôce sera faite !
Il ne seroit plus tems ; voilà qui m'inquiete
En vérité mon Oncle est un hommme étonnant,
Et rien n'égale au fonds l'embarras où me jette
Son ridicule empressement :

Il n'eſt plus queſtion de jouer ni de rire :
La choſe eſt ſérieuſe, elle eſt conduite au point
Qu'il me faut épouſer, ſans oſer m'en dédire,
Un homme, abſolument, qui ne me convient point.
Non, non, mon cœur n'y peut ſouſcrire.
Voyons mon Frere, & trouvons le moyen
De rompre de concert ſon hymen & le mien.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, DAMON.

LA COMTESSE.

NOn, mon Frere, pour lui j'ai trop de répugnance,
Vous parlez inutilement.

DAMON.

Ah! ſans mon ſot déguiſement
Le Marquis, à vous plaire auroit mis ſa ſcience,
Et vous l'auriez trouvé charmant.

LA COMTESSE.

Imaginons, tâchons tous deux, mon Frere,
De trouver un expédient
Qui m'aide à me tirer d'affaire
Avec le Marquis doucement.

DAMON.

Mais ſelon mon peu de lumiere,
Pour en ſortir avec honneur,
Il en eſt un très-ſimple; épouſez-le, ma Sœur;

Vous n'avez rien de mieux à faire.

LA COMTESSE.

Quoique de vos conſeils, je faſſe très-grand cas,
Voilà celui que je ne ſuivrai pas,
C'eſt à quoi, ſans retour, je ſuis bien réſoluë.

DAMON.

Un refus ſi bizarre eſt pour moi tout nouveau;
Encore un coup, ma Sœur, ouvrez la vûë,
Voyez le Marquis dans ſon beau,
Ou plûtôt dans ſon vrai. Sans flatter le Tableau,
Trouverez-vous jamais un époux qui l'aproche?

LA COMTESSE.

Pour lui tréve d'éloge, & pour moi de reproche:
On voit que le Marquis vous a dit des douceurs,
Vous l'en payez toujours par quelques traits flatteurs;
Et vous avez l'ame reconnoiſſante.

DAMON.

Vôtre ſeul intérêt m'oblige à le louer,
Quand vous ſeriez fondée à me déſavouer,
Qu'il n'auroit pas les vertus que je vante,
Vous êtes malgré vous forcée à l'épouſer
Dans ce jour ſolemnel, dans cette heure preſſante,
Où tout pour votre hymen vient de ſe diſpoſer:
Vous ne pouvez le refuſer,
Sans percer, d'un trait effroïable,

Mon Oncle, qui s'en fait un honheur des plus grands ;
Sans vous donner en même tems
Un ridicule épouvantable.

LA COMTESSE.

Je préfére, Monsieur, tout pesé mûrement ;
Le ridicule d'un moment
Au malheur de toute la vie.
Mais pour trancher d'un mot un propos qui m'ennuie,
Je ne serai jamais la femme du Marquis,
Trop d'opposition regne dans nos esprits :
Et si votre Sœur vous est chere,
Elle vous fait une priere ;
Voyez sans attendre plus tard,
Voyez mon Oncle de ma part,
Dites-lui qu'un dégoût invincible me porte . . .

DAMON.

Non, non, je ne me charge point
D'un ambassade de la sorte.

LA COMTESSE.

Au plaisir que j'attens, l'amitié vous exhorte ;
Mon Frere, qui plus est votre intérêt s'y joint,
Vous en avez une raison très-forte.

DAMON.

Non, je n'en ferai rien, vous vous mocquez de nous.

LA COMTESSE.

Ma bonté qui vous le conſeille
S'offre à vous rendre la pareille,
Expliquez-vous pour moi, je parlerai pour vous.

DAMON.

Comment! pour moi! quel eſt donc ce langage!

LA COMTESSE.

Oui', je m'exprime aſſez bien.
Je m'ouvrirai pour vous ſur votre mariage;
Vous vous expliquerez, vous, pour moi ſur le mien.

DAMON.

Mon mariage, à moi! mais je n'y conçois rien;
Le vôtre apparemment vous a brouillé la tête.

LA COMTESSE.

Un nuage plûtôt vous offuſque l'eſprit;
Si vous n'en êtes pas inſtruit,
Sçachez, avec le mien, que votre himen s'aprête;
Mon Oncle à ſon retour, lui-même me l'a dit.

DAMON.

De quoi s'aviſe-t-il! mais qu'elle eſt donc la femme
Dont il veut m'honorer?

LA COMTESSE.

C'eſt une belle Dame,
Fort riche, & dont les qualités
Ne doivent pas en vous trouver un cœur revêche,
Vous

Vous l'allez voir brillante arriver en calêche,
Et vos premiers regards en ſeront enchantés.
C'eſt la Baronne.

DAMON.

Ah ! Ciel ! mais je la croyois morte.

LA COMTESSE.

Songez qu'elle eſt charmante.

DAMON.

Eh ſi,
Que le char qui l'amene, au plûtôt la remporte,
Et mon Oncle avec elle, & toute ſon eſcorte :
Il faut abſolument qu'il radote aujourd'hui.
Ah ! qu'il garde plûtôt pour lui
Sa Cléopatre ſurannée ;
Il a toûjours pour moi parfaitement choiſi ;
Il vouloit me donner un monſtre l'autre année,
Il m'offre un ſiecle celle-ci.

LA COMTESSE.

Vous n'avez pas de goût pour les jeunes perſonnes.

DAMON.

Oh ! j'en ai beaucoup moins pour les vieilles Baronnes,
Ciel ! comment me tirer de là ?
Mon ſort eſt dans ce jour d'une biſarrerie....

LA COMTESSE.

J'en vois un moyen ſur ; mon frere, épouſez-là.

DAMON.

Le plaiſant conſeil que voilà !
J'aimerois mieux reſter fille toute ma vie.

LA COMTESSE.

Mais mon Oncle a promis pour vous, il le faudra;
Et vous l'affligeriez d'une étrange maniere.

DAMON.

Qu'il s'afflige tant qu'il voudra,
Je ne m'en embarraſſe guere.

LA COMTESSE.

Ouvrez les yeux. Voyez la Baronne en ſon beau;
Voyez ſon opulence, & ſes vertus ſans nombre.

DAMON.

Le nombre de ſes ans eſt ſon plus grand fardeau,
Et ſon éloge me rend ſombre;
Hors de ſaiſon vous badinez toûjours.

LA COMTESSE.

Je vous imite, & vous rend vos diſcours.

DAMON.

Comme vous le pourrez, ma ſœur, ſortez d'intrigue;
Pour moi que cet habit fatigue,
Dans ma chambre au plûtôt je vais m'en dépouiller,

Pour me mettre en état de chercher un azile.

LA COMTESSE.

Si vous prétendez fuir, ce ſoin eſt inutile ;
Mon Oncle qui veut vous parler
Dans votre appartement vous attend de pied ferme.

DAMON.

Cet homme eſt pour le coup né pour me déſoler :
Non, il n'eſt point d'expreſſion, de terme,
Qui puiſſe rendre bien mon embarras nouveau,
Ni mon juſte dépit qui va juſqu'à la rage.
Je n'ai jamais ſenti mieux l'avantage
Ni l'utilité d'un chapeau ;
De cet habit gênant, connu mieux l'eſclavage
Qu'à préſent que par lui je ſuis pris au paſſage ;
Sans vos caprices fous qui me l'ont fait garder,
Je ne me verrois pas, morbleu, dans ces entraves,
Si capables d'intimider,
Et d'arrêter en tout l'audace des plus braves.

LA COMTESSE.

Si vous voulez m'aider, je pourrai.....

DAMON.

Diſcours vain !
Dans le malheur qui m'accompagne,
Mon unique reſſource eſt de charger Criſpin

De me trouver bien vîte un habit de campagne.
Dans le pavillon du jardin,
Adieu; je vais l'attendre, & cacher ma figure
Juſqu'au moment où je puiſſe quitter
Cette impertinente parure,
Que j'ai trop lieu de déteſter;
Monter vite à cheval, voler à tirer d'aîles,
Loin d'un lieu que j'abhorre, & chercher à Paris
Où me mettre à couvert des nœuds mal aſſortis,
Des ſœurs que le bon ſens trouve toûjours rebelles,
Des parens, des Oncles maudits,
Et des Baronnes éternelles.

Il ſort.

SCENE II.

LA COMTESSE *ſeule.*

JE lui pardonne, & je ris qui plus eſt,
Du comique tranſport de ſa vive colere:
Son Hymen aujourd'hui n'a pas l'air de ſe faire,
Et ſa fuite, du mien, peut déranger l'aprêt.
Le Marquis.... Mais je vois ſon Huſſard qui paroît.
Ah! fuyons un objet dont je haïs la préſence,

Tout ce qui tient à lui me choque & me déplaît,
Et peut-être qu'ici ce valet le devance.

Elle sort.

SCENE III.

CRISPIN, FINETTE.

CRISPIN.

JE t'ai forcée enfin à rompre le silence ;
Fripone c'est donc toi.... Mais sous de tels habit.
Dites-moi quel motif vous porte
A vous mettre, Madame, aux gages d'un Marquis.

FINETTE.

Une raison aussi juste que forte.
Ne raille pas à ce sujet.

CRISPIN.

Je n'ai garde. Un Marquis galant, jeune, & bien-fait,
Pour son valet de chambre a pris dans son voyage
Une brune charmante, à peu près de son âge.
Belle matiere à rire ! il a fort bien choisi :
Par des filles toûjours un Maître est mieux servi ;
Je le vois qui paroît. Je lui cede la place,
Et dans l'anti-chambre je passe.

Dès qu'il ſera parti, je reviens en ces lieux,
Vous prier de vouloir me conter votre hiſtoire ;
Je crois que les détails en ſont très-curieux,
Et qu'ils ſont tous à votre gloire.
Il ſort.

SCENE IV.

LAURE, FINETTE.

FINETTE.

CRiſpin, Mademoiſelle.....

LAURE.

Et quoi toûjours ta peur.

FINETTE.

Eh, non non, ce n'eſt plus une fauſſe terreur ;
C'eſt une vérité. Criſpin m'a démaſquée,
Et pour nier la choſe elle étoit trop marquée.

LAURE.

Tant pis, c'eſt vraiment un malheur.

FINETTE.

Nous n'avons pas de temps à perdre, fuyons vîte.
Vous devez partager la frayeur qui m'agite.

LAURE.

Criſpin eſt-il inſtruit de mon ſecret, dis ?

FINETTE.

Non.
Je mourrois mille fois plûtôt que de le dire ;
Rien n'a pû triompher de ma discretion.

LAURE.

La chose étant ainsi, Finette, je respire.

FINETTE.

Il m'attend.

LAURE.

Vingt louis que tu vas lui donner,
Ralentiront son ardeur curieuse :
Moi, je ne veux qu'une heure au plus pour terminer
Ici mon entreprise heureuse.
Du progrès que j'ai fait, j'ai lieu de m'étonner :
J'ai déja conduit la Comtesse
Au point où mon désir brûloit de la mener ;
Et j'ai presque arraché l'aveu de sa tendresse ;
Non, je n'aurois jamais pû croire, pû penser
Qu'on sentît un attrait, si vif dans son espece,
A toucher un objet que l'on veut offenser ;
Que la vengeance au fonds fût si délicieuse,
Et que le goût qu'on trouve à l'exercer
Eut presque le piquant d'une flâme amoureuse.

FINETTE.

Quel goût peut-on avoir à converser,

A cajoler une rivale ?
A moins qu'adroitement feignant de l'embraſſer ;
On n'ait de l'étouffer, la douceur ſans égale.

LAURE.

Fi, c'eſt une douceur trop noire, & mon plaiſir
Eſt moins cruel, eſt plus doux à ſentir;
Abuſer ma rivale eſt la vengeance aimable
Dont en ſecret je me plais à jouir.
Mon ame pour la mieux hair,
Trouve, à s'en faire aimer, un bien inexprimable:
Grace à mon art je viens d'y réuſſir,
D'un véritable Amant, j'ai tenu le langage.

FINETTE.

Près d'elle, ſans vous démentir,
Comment avez-vous pû jouer ce perſonnage ?

LAURE.

Je l'ai joué ſans peine, avec goût qui plus eſt ;
De moi je ſuis très-ſatisfaite,
Je te dirai bien plus, Finette,
Je la ſuis beaucoup d'elle, & plus on la connoît,
Plus elle y gagne, & plus ſon caractere plaît,
Elle a l'ame excellente, elle a le cœur ſenſible,
Et je dois l'eſtimer autant que je la hais.

FINETTE.

Votre cœur ſur ſon compte eſt incomprehenſible.

LAURE.

On voit qu'en tout ſes ſentimens ſont vrais ;
Sa franchiſe a crû tels ceux que je lui montrois ;
Mais la plus incrédule en auroit fait de même,
Tant dans la vérité, je les repréſentois :
Dans l'inſtant que je la trompois,
J'étois moi-même en ſecret pénétrée,
Et dans la paſſion, je ſuis ſi bien entrée,
Que je croyois ſentir tout ce que je feignois ;
Mon ame juſques-là s'étoit même égarée,
Que ſon air me touchoit quand je l'attendriſſois.

FINETTE.

C'eſt un rafinement qui me paſſe à l'entendre.

SCENE V.

LAURE, FINETTE, LA FLEUR.

LA FLEUR.

MOnſieur le Commandeur, Monſieur, dans cet inſtant,
Vous cherche dans le Parc, il eſt impatient
De vous embraſſer.

LAURE *à part.*

Ciel ! que vient-il là m'apprendre !

A Lafleur.

Je vais répondre à ſon empreſſement.

LAFLEUR.

Je dois vous dire auſſi que le Notaire,
Pour ſigner le Contrat, eſt là qui vous attend.

LAURE *à part.*

Autre embarras, & nouvel incident.

A Lafleur.

Je ſuis vos pas.

A part.

J'aurai grand ſoin de n'en rien faire.

Lafleur ſort.

SCENE VI.

LAURE, FINETTE.

FINETTE.

Tout vous fait un devoir du départ à préſent.
Le Contrat eſt dreſſé, le Notaire vous preſſe,
Vous ne pouvez parer ce coup là qu'en fuyant;
Car vous ne voulez pas épouſer la Comteſſe?

LAURE.

Je la quitte à regret, & rien n'eſt plus piquant,
Mais non, j'ai tort de m'en affliger tant,

Je dois tout au contraire en paroître ravie:
Loin de me nuire en cet inſtant,
Mon départ va plûtôt combler ma raillerie.
Quand on n'attend que moi pour la cérémonie ;
Rien dans le fonds ne ſera plus plaiſant
Que de diſparoître au plus vite :
Je vais tous les embarraſſer :
Le Commandeur qui compte m'embraſſer
Va ſe deſeſperer en apprenant ma fuite ;
Tout le monde ſera confus :
Le ſouper & le Bal ſeront interrompus :
Mais ſur tout la Comteſſe en ſera conſternée ;
On va la croire abandonnée.
Elle aura perdu ſon Epoux
Avant d'avoir conclu ſon hymenée ;
Une ſeconde fois, par ce trait des plus fous.
Je vais la rendre veuve au moins pour la journée :
J'ai prévenu le Marquis dans ſon cœur
Je ſuis trop ſure qu'elle m'aime,
Je ne puis mieux punir l'ingrat lui-même ;
Qu'en la laiſſant dans une erreur
Qui doit nourrir pour moi ſa flâme,
Et lui fermer, à lui, le chemin de ſon ame :
Partons vîte, avec ſoin je la dois éviter :
Mais j'entens quelqu'un, ah ! c'eſt elle.

FINETTE.

Criſpin la ſuit, ma frayeur eſt mortelle.

LAURE *à part.*

Sort fatal ! malgré moi je me vois arrêter.

SCENE VII.

LAURE, DAMON, FINETTE, CRISPIN.

DAMON *à Criſpin au fond du Theâtre.*

Viens, pour partir en diligence,
Viens m'aider à quitter, ventrebleu, ces habits,
Qui trop longtems me tiennent en ſouffrance.

CRISPIN *bas à Damon.*

Mettez dans vos diſcours un peu plus de decence,
Madame, voilà le Marquis.
A part.
Bon, je vois avec lui notre Huſſard femelle.

DAMON *à part.*

Je ſuis pris: & pour moi la journée eſt cruelle,

FINETTE *à part.*

Sauvons nous.

CRISPIN.

Il s'enfuit ſes efforts ſont vains,
Je vais lui couper les chemins.
Il court après Finette.

SCENE VIII.

LAURE, DAMON.

DAMON

MA préſence, Monſieur, paroît vous interdire.

LAURE.

Madame, point du tout; pouvez-vous me le dire?

DAMON.

Oui, vraiment, Monſieur, je le dois.
Plus je vous parle & plus je l'aperçois,
Vous êtes agité, votre ame envain déguiſe.

LAURE.

Mais permettez que je vous diſe
Que vous l'êtes auſſi; votre air.....

DAMON.

Si je la ſuis.
C'eſt par contagion. A votre égard Marquis,
Vous l'êtes en un point qui cauſe ma ſurpriſe;
Vous n'êtes plus le même de tantôt,
Convenez-en, ſoyez ſincere.
Pour me nier la choſe elle parle trop haut.

LAURE.

Madame, il eſt trop vrai je voulois vous le taire,

Le cas où je me trouve eſt ſi particulier....
Que je ne ſçais comment.... il faut que je réponde,
Je ſuis .... d'honneur .... l'unique ....
le premier,
A qui pareille choſe arrive dans le monde.

DAMON.

Que vous eſt-il ſurvenu de fâcheux?
Vous m'allarmez, parlez.

LAURE.

Je n'oſe.

DAMON.

Je le veux,
Expliquez-vous, c'eſt trop me laiſſer incertaine.

LAURE *à part.*

Puiſqu'elle m'y contraint, faiſons-lui mes adieux,
De façon qu'elle s'en ſouvienne,
Quittons en rivale ces lieux.
à Damon.
Que direz-vous de moi, Madame,
Quand l'himen avec vous eſt prêt à me lier,
Après les ſoins que je viens d'employer,
Pour m'établir par dégrez dans votre ame,
Je vais mal reconnoître, & je vais mal payer
L'accueil que dans ce jour vous m'avez fait vous-même.

DAMON.

Où tend, Monſieur, ce début ſingulier?

LAURE.

Tant de bontés, mon cœur ne peut les oublier ;
Mais la nécessité, mais un pouvoir suprême,
Qui n'a d'égard à rien, sous qui tout doit plier,
Me force d'être ingrat malgré ma résistance.
Pour vous le déclarer, je n'ai que cet instant :
Je céde à sa rigueur qui me fait violence,
Madame, Adieu, je pars.

DAMON.

Vous partez !

LAURE.

Sur le champ,
Tout précipite mon voyage.

DAMON.

Le jour, l'instant, Monsieur, de votre Mariage.

LAURE.

C'est-là ce qui fait justement
Mon embarras, ma peine inexprimable.

DAMON *à part.*

Jouons bien la fierté qu'il faut dans ce moment.
Haut.
Ah ! vous aviez raison d'être agité vraiment,
On n'a jamais rien dit, ni rien fait de semblable.

LAURE.

Je proteste.....

DAMON.

Il ſuffit, j'aurois tort d'inſiſter,
A mon tour je dois reſpecter
La puiſſance ſuperieure,
Qui vous fait un devoir de me quitter ſur l'heure;
Partez, Monſieur, je ne vous retiens plus,
Ne perdez pas, en diſcours ſuperflus,
Des inſtans chers.

LAURE.

Si vous étiez inſtruite;
Bien loin de la blamer, ah! vous loûriez ma fuite,
Et vous me trouveriez peut-être à plaindre auſſi.
Tout ce qu'en vous quittant, je puis vous dire ici,
C'eſt que mon ame en tout rend juſtice à la vôtre,
Vous méritez un ſort plus doux,
Nous ne ſommes pas nés par malheur l'un pour l'autre,
Et le Marquis eſt peu digne de vous.

DAMON.

Ah! qu'il mérite bien qu'au fonds je le mépriſe!

LAURE.

Oui, Comteſſe avec vous j'en demeure d'accord,
Et qui plus eſt, je le ſouhaite fort.

DAMON.

Ces mots de votre part augmentent ma ſurpriſe.
Quoi? vous ſouhaitez mon mépris!

Il faut que votre cœur fortement me haïſſe.

LAURE.

Je le devrois, mais je ne puis.

DAMON.

Vous le devez! ô ciel! quelle injuſtice!
Il eſt vrai que nous haiſſons
Preſque toûjours ceux que nous offenſons.

LAURE.

Qu'à tort, de moi, vous faites cette plainte!
Il eſt des ſituations;
Où nous offenſons par contrainte,
Et ſans pouvoir haïr, quoique nous le devions;
Voilà l'état où je me trouve.

DAMON.

Vos diſcours ſont toûjours des Enigmes pour moi.
On n'offenſe pas malgré ſoi.
Ces contradictions.....

LAURE.

Sont celles que j'éprouve:
Mais c'eſt trop à vos yeux cacher la vérité,
Je vois paroître en vous tant de ſincérité,
Je reconnois tant de mérite,
Que par eſtime & que par probité,
Je vous dois, du Marquis, avant que je vous quitte,
Découvrir l'infidélité:
Je veux qu'auprès de vous elle me juſtifie.

L'inconſtant m'abandonne au mépris de ſa foi.

DAMON.

Il vous abandonne, vous ?

LAURE.

Moi ;

Rien n'égale ſa perfidie.
Evitez un deſtin pareil ;
J'oſe vous donner ce conſeil,
Moins en rivale qu'en amie.

DAMON.

Vous ma rivale, ah ! Ciel.

LAURE.

Je la ſuis à regret.
Ce nom vous éclaircit de tout ce que j'ai fait ;
Vous voyez l'obſtacle invincible
Qui s'oppoſe à notre union.

DAMON.

C'eſt à préſent qu'elle eſt poſſible.

LAURE.

Mais je ſuis fille.

DAMON.

Et moi, je ſuis garçon.

LAURE.

Garçon !

DAMON.

Oui, puiſqu'il faut que je vous le confeſſe,

Je ſuis frere de la Comteſſe,
Qui, pour vous éprouver, m'a fait prendre ſon nom.

LAURE *à part.*

Douce ſurpriſe ! ah ! quel trait de lumiere !

DAMON.

Par un évenement ſi doux,
Qui me ravit & qui m'éclaire,
Je vois juſtifier le penchant que pour vous
Vos qualités d'abord ont fait naître en mon ame :
Mon amitié ſe change en un parfait amour,
Je vous aimois Marquis, je vous adore femme.
C'eſt à moi d'embraſſer vos genoux à mon tour,
Mon cœur, à ſes tranſports, peut à peine ſuffire.
En ces inſtants ſi fortunés,
Fixez ſur moi vos yeux, ah ! vous les détournez,
De ma félicité, ſeriez-vous donc fâchée ?

LAURE.

Non, je ne ſuis que trop touchée,
Ma bouche vous l'avoue, & mon front en rougit.

DAMON.

Pouvez-vous l'être trop ? ce diſcours me ravit.
De plaiſir mon ame en ſoupire,
Tantôt ici vous m'avez dit
Tout ce que je devois vous dire.
Nos yeux étoient deçus par l'erreur des habits,

Mais nos cœurs étoient mieux instruits,
Par le secret instinct qui les sçavoit conduire,
Sans nous tromper, nous nous sommes mépris.
C'est à vous maintenant de faire
Ce tendre aveu que vous me demandiez.
Il est mieux à sa place, & m'est trop nécessaire,
Pour mon bonheur je l'attends à vos pieds.

LAURE.

Quelle étoit mon erreur fatale !
De mon courroux, vous éteignez l'éclat,
J'ai cru punir en vous une rivale,
Et c'est vous dont l'amour me vange d'un ingrat.

DAMON.

Ma fortune m'enchante ; il n'est rien qui l'égale.

SCENE IX.

LAURE, DAMON, LE COMMANDEUR, LA COMTESSE.

LE COMMANDEUR.

Ciel ! que vois-je ? une Dame au pied d'un Cavalier ?
O ! siécle ! ô tems ! ô mœurs ! renversement entier !

DAMON *ſe relevant avec tranſport.*

Ah ! mon Oncle ! ah ! ma Sœur ! prenez part à ma joye.

LE COMMANDEUR.

Quoi ? cette belle eſt mon neveu ?

DAMON.

Oui, pour ma gloire.

LE COMMANDEUR.

Il n'eſt pas mal, parbleu.

DAMON.

Rien n'eſt égal au bien que le hazard m'envoye.
Mon Oncle, embraſſez-moi.

LE COMMANDEUR.

Mais es-tu fou, Damon ?

DAMON.

Je le ſuis de plaiſir, je le ſuis de raiſon.
Vous vouliez aujourd'hui me donner une femme,
Mais j'ai bien mieux choiſi que vous.
A la Comteſſe,
Vous, ma ſœur, raſſurez votre ame.
Je vais pour vous épouſer le Marquis.

LE COMMANDEUR.

De tout ce que j'entens je demeure ſurpris.
Comment ! ce beau garçon ſeroit-il une Dame ?

DAMON.

Oui, la plus accomplie en tout.

Jugez, en la voyant, si je suis d'un bon goût.

LA COMTESSE *à Damon.*

Pourquoi donc, du Marquis, faire le personnage?

DAMON.

Pour punir cet Amant volage,
Je suis l'heureux vengeur de l'infidélité.

LAURE *à la Comtesse.*

De le fixer, vous aurez l'avantage.

LA COMTESSE.

Je n'ai pas cette vanité;
Je renonce à l'Hymen, & m'en tiens au veuvage.

LE COMMANDEUR.

Cette avanture est digne de mon tems;
Et j'ai toûjours aimé les incidens.

DAMON.

Approuvez donc mon choix sans tarder d'avantage.

LE COMMANDEUR.

Oui, pour la rareté j'y donne mon suffrage;
J'en suis pourtant fâché pour la Baronne à qui...

DAMON.

Avec son mérite à son âge,
Peut-elle manquer de parti?

A Laure & à la Comtesse.

Mes Dames, à présent baisez-vous l'un & l'autre.

LA COMTESSE.

Avec plaiſir.

LAURE *courant à l'embraſſade.*

Mon cœur doit prévenir le vôtre.

LA COMTESSE.

Je vous aime bien mieux pour ſœur que pour mari.

LAURE.

Et moi, ſincerement je l'aime mieux auſſi.

DAMON.

Danſons tous.

LE COMMANDEUR.

Volontiers.

SCENE DERNIERE.

LAURE, DAMON, LE COMMANDEUR, LA COMTESSE, CRISPIN, FINETTE.

CRISPIN *conduiſant Finette par le bras.*

TRiomphe, honneur, victoire;
Et place au vainqueur des Huſſards,
Il doit ſur lui fixer tous les regards.

LAURE *à Finette.*

Le ſort de ta maîtreſſe eſt changé pour ſa gloire;

Je n'ai plus de rivale, & je trouve un époux.
Finette auprès de moi partage un bien si doux,
Et chasse l'éfroi de ton ame.

FINETTE *à Crispin.*

Suis-je justifiée en ce moment, fripon?

CRISPIN.

Crispin, à ta vertu, fait réparation,
Et je t'estime assez pour te prendre pour femme.

FINETTE.

Pour te punir, je couronne ta flâme.

CRISPIN.

Allons, suis-moi, marche mon prisonnier.
Je vais traiter ce soir les Hussards sans quartier.

Fin de la Piéce.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier une Comedie, qui a pour titre : *La Feste d'Auteuil.* Et je crois que l'on peut en permettre l'impression, ce 23. Août 1745.

CRE'BILLON.

LE MEDECIN PAR OCCASION,

COMEDIE

En Vers, & en cinq Actes.

De Monſieur DE BOISSY.

Repréſentée pour la premiere fois, par les Comédiens François, au mois de Mars 1745.

Le prix eſt de trente ſols.



A PARIS,

Chez JACQUES CLOUSIER, rue Saint Jacques, à l'Ecu de France.

M. DCC. XLV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

ACTEURS.

MONTVAL, Officier, cru Medecin ſous le nom de M. Bromps. *M. Granval.*

LE BARON, M. Poiſſon.

LA MARQUISE, Sa ſœur, Veuve. *Mlle du Meni.*

LUCILE, Fille du Baron. *Mlle Gauſſin.*

CLE'ON, Vieux garçon, ami du Baron. *M. de Thorilliere.*

LISETTE, Suivante attachée à Lucille. *Mlle. d'Angeville.*

CHAMPAGNE, Valet de Montval. *M. Deſchamps.*

La Scene eſt en Champagne dans un Château chez le Baron.

LE MEDECIN PAR OCCASION, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CHAMPAGNE *ſeul.*

SOus ce déguiſement, en perſonne diſcrette,
Gliſſons-nous dans la place, & parlons à Liſette.
Mon apparition vraiment la ſurprendra.
Elle me croit défunt, ſes yeux.... Mais la voilà.

SCENE II.

CHAMPAGNE, LISETTE.

LISETTE.

Dites-moi, s'il vous plaît, mon ami qui vous êtes,
Pour entrer librement ici comme vous faites.

CHAMPAGNE.

Ce droit là m'eſt acquis, je vens ſous le manteau
Tout ce qui dans Paris s'imprime de nouveau.
Je ſçai qu'à la campagne, on en eſt très-avide,
Pour combattre l'ennui qui ſouvent y réſide.
Je vais de Bourg en Bourg tout en me promenant,
Moins pour mon intérêt que pour l'amuſement
Des gens d'eſprit qui ſont éloignés de la Ville,
Toûjours à juſte prix, j'aime à leur être utile.

LISETTE.

à part.

Rien n'eſt plus obligeant. Plus je le vois de près
Et plus ce drôle-là me rappelle les traits.....

CHAMPAGNE.

Tout bas que dites-vous ?

LISETTE.

Ma surprise, est extrême.
C'est la voix de Champagne.

CHAMPAGNE.

Et c'est aussi lui-même.

LISETTE.

Tu n'est donc pas mort?

CHAMPAGNE.

Non, puisque je suis ici.
Je dois en être crû, quand je te parle ainsi.
Je reviens tout exprès pour essuyer tes larmes.
J'ai quitté sans retour le tumulte des armes,
Pour prendre le parti des Belles-Lettres.

LISETTE.

Toi!

CHAMPAGNE.

J'ai l'honneur d'y tenir par mon illustre emploi.

LISETTE.

Oui, comme le soufleur tient à la Comedie.

CHAMPAGNE.

Mon cher Maître, en mourant, m'a legué son génie,
En dépit des Pendours.

LISETTE.

Ils l'ont donc égorgé?

CHAMPAGNE.

J'ai trompé ſeul leur rage & ne l'ai point vangé.

LISETTE.

Jeune, plein de mérite, il eſt bien regretable.
Lucile qui l'adore, en eſt inconſolable.
Elle eſt depuis ſix mois qu'elle le ſçait péri,
Occupée à pleurer cet amant ſi chéri.
La douleur qui l'accable eſt d'autant plus cruelle,
Que ſon ſecret n'eſt ſçu que de moi ſeule & d'elle.

CHAMPAGNE.

Je la plains.

LISETTE.

Ce trépas entraînera le ſien.
L'Amour que j'ai pour elle, eſt l'unique lien
Qui peut me retenir dans cette ſolitude,
Je lui préfererois le Couvent le plus rude.
On rit, on voit du moins des hommes au parloir,
Mais tout eſt morne ici du matin juſqu'au ſoir.
Ses parens en un mot deviennent ſi biſarres,
Que j'aimerois autant ſervir chez les Tartares.
Sa tante qui s'écoute, eſt malade en ſanté.
Elle reſſent toûjours quelque incommodité.
Aujourd'hui c'eſt la tête, & demain la poitrine.
Mais ſon mal eſt au fonds, l'ennui qui la domine.
Elle hait la campagne, & chérit le plaiſir.

CHAMPAGNE.

Son Pere ?

LISETTE.

C'eſt un homme étrange à définir.
Il étoit autrefois prevenant, doux, affable.
Il eſt préſentement noir, bruſque, inabordable.
Je ne ſçai quel démon lui travaille l'eſprit,
Mais depuis quatre mois, tous les jours il maigrit.
Sa ſœur n'y concoit rien, & du mal qui le mine,
Les Medecins eux-mêmes, ignorent l'origine.
Il eſt vrai qu'en Province, ils ſont très-ignorans,
Et Madame tout haut s'en plaint depuis long-tems.
Vive ceux de Paris, dont je l'entens ſans ceſſe,
Vanter le grand ſçavoir avec la politeſſe.

CHAMPAGNE.

Oui, vraiment, ces Meſſieurs ſont jolis maintenant;
S'ils dépêchent le monde, Oh ! c'eſt en badinant.
Je ne m'étonne plus que tout Paris en uſe.
Leur art tüe, il eſt vrai; mais leur jargonamuſe.
J'entrevois cependant ſans être Médecin,
Ce qui peut de ton Maître exciter le chagrin.
Pluſieurs Procès perdus ont épuiſé ſa bourſe;
Et voilà, de ſon mal la véritable ſource.

LISETTE.

En ce cas, ſon état n'eſt pas déſeſperé.

Par ſon ami Cléon, il ſera réparé.
Aux Indes, il a fait une fortune immenſe.
Il eſt même en chemin pour revenir en France.

CHAMPAGNE.

J'entens du bruit, on ouvre, & j'en frémis d'effroi.

LISETTE.

Ah! C'eſt Monſieur qui vient, je tremble plus que toi.

CHAMPAGNE.

Où me cacher! Où fuir!

LISETTE.

Je ne ſçai, je ſuis morte.
De ſa chambre, aujourd'hui, pourquoi faut-il qu'il ſorte?

SCENE III.

LE BARON, LISETTE, CHAMPAGNE.

LE BARON, *au fond du Théâtre.*

OUi, ma Sœur a raiſon, c'eſt trop vivre enterré.
La ſolitude aigrit le mal qui me conſume.

LISETTE.

Mais ſon regard n'eſt pas ſi noir que de coutume.

LE BARON.

La lecture des Vers ne ſert qu'à le nourrir.
Evitons déſormais ce dangereux plaiſir,
Et partons pour la chaſſe, afin de me diſtraire.
Profitons du beau jour.

LISETTE.

Il ne ſçauroit mieux faire.

LE BARON.

Allons.

CHAMPAGNE.

Ah! plût au Ciel, y fuſſes-tu déja!

LE BARON *appercevant Champagne.*

Que demande cet homme à qui tu parles-là?
A quel titre, chez moi, vient-il de s'introduire?

CHAMPAGNE.

Le deſir de vous plaire eſt le ſeul qui m'attire,
Si des écrits du tems, vous êtes amateur,
Monſieur, j'en ſuis fourni.

LE BARON.

Vous êtes Colporteur?

CHAMPAGNE.

J'ai cette gloire là.

LE BARON.

Vous oſez me le dire?

CHAMPAGNE.

Je croyois que les Vers....

LE BARON.

Non, je n'en veux plus lire.

CHAMPAGNE.

J'en ai pourtant de beaux & qu'on approuve fort.

LE BARON.

Ce drôle eſt ſéduiſant.

CHAMPAGNE.

Pour commencer d'abord

Voulez-vous du permis ?

LE BARON.

Oui, lui ſeul peut me plaire.

L'eſprit qui fait rougir excite ma colere.

CHAMPAGNE.

J'ai là dequoi choiſir.

LE BARON.

Je céde malgré moi.

Montrez-moi tous les Vers qu'on a fait pour le Roi.

CHAMPAGNE.

Monſieur, voici du tout, un volume très-ample.

LE BARON.

Grand Dieu ! quelle brochure ! ah ! plus je la contemple,

Plus j'admire en ſecret ſon énorme groſſeur.

CHAMPAGNE.

On doit la reſpecter ; c'eſt l'ouvrage du cœur.

LISETTE.

Ainſi que vous, Monſieur, je demeure étonnée.

CHAMPAGNE.

Ce ne ſont là pourtant que les Vers de l'année.

LISETTE.

Comme ils ont donné !

LE BARON.

Trop.

LISETTE.

Ils ſont comme les vins.
Plus ils ſont abondans, Monſieur, moins ils ſont fins.

CHAMPAGNE.

Oh ! la fécondité toujours eſt un mérite.

LE BARON.

C'eſt plûtôt dans les Vers un défaut qui m'irrite.

LISETTE.

Dès qu'ils parlent du Roi, je les trouve tous bons.

CHAMPAGNE.

Dans nos rimeurs françois ils prouvent dans le fonds
L'abondance du zéle.

LE BARON.

Ou plûtôt leur diſette.

Tout le monde eſt Auteur, perſonne n'eſt Poëte.
Et je voudrois, morbleu, qu'un Edit dans Paris
Eût arrêté d'abord ce déluge d'écrits.
à part.
J'en parle par dépit, & je créve de rage.

CHAMPAGNE.

La rigueur eſt trop grande.

LE BARON.

Elle eſt juſte, elle eſt ſage.

CHAMPAGNE.

Monſieur....

LE BARON.

Retirez-vous, avec votre recueïl.
De ma porte, jamais ne regardez le ſeüil.
à part.
Avec plus de fureur, mon chagrin ſe rallume....

CHAMPAGNE *à part.*

Il eſt fou....

LE BARON.

Revenez. Le prix de ce Volume?

CHAMPAGNE.

Six francs, Monſieur.

LE BARON.

Donnez, puiſqu'il faut tout avoir;
Je l'achete ſix fois plus qu'il ne peut valoir.
Rentrons vîte, je brûle & frémis de le lire.

LISETTE.

Le voilà retombé dans ſon premier délire.

SCENE IV.

LE BARON, LISETTE, CHAMPAGNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Tout eſt prêt pour la chaſſe, il eſt tems de partir.

LE BARON.

Non, je rentre chez moi, pour ne plus en ſortir.

LA MARQUISE.

D'où naît ce changement ?

LE BARON.

Je ne rends point de compte.

LA MARQUISE.

Mais c'eſt pour redoubler l'ennui qui vous ſurmonte.

Votre Sœur eſt en droit de vous repréſenter ....

LE BARON.

Adieu. Tous les diſcours ne font que m'irriter;

Et quiconque viendra, je n'y ſuis pour perſonne.
Tout le monde eſt compris dans l'ordre que je donne.

SCENE V.

LA MARQUISE, LISETTE, CHAMPAGNE *caché.*

LA MARQUISE.

JE ne puis rien comprendre à ce mal ſingulier.
Je ne ſçais plus enfin quel remede eſſayer.
Si j'étois à Paris, je ſerois à la ſource.
Mais dans ce lieu déſert, je n'ai nulle reſſource.
Il étoit cependant plus calme ce matin.
Parle, qui peut avoir réveillé ſon chagrin?
Le ſçais-tu?

LISETTE.

Comme vous, Madame, je l'ignore.

LA MARQUISE.

Pour ſurcroît de douleur, pour m'accabler encore,
Ma Niéce eſt languiſſante, & cache auſſi ſon mal.
Tout ſert à m'affliger, Liſette en général.
Ma ſanté s'affoiblit preſqu'à chaque quart d'heure.
Pour peu que cela dure, il faudra que j'en meure.

Quand on a le cœur bon, qu'on a des ſentimens,
Le mal d'autrui nous tuë, on ne vit pas long-tems.

LISETTE.

Parlez-moi des gens durs il faut qu'on les aſſomme.
Vous avez par malheur, l'ame d'un honnête homme.
Le retour de Cléon vous guérira tous trois.

LA MARQUISE.

Qu'il tarde à revenir ? Tu ſçais depuis un mois
Que je l'attens, Liſette, avec impatience!
J'ai mis, dans ſon appui, toute ma confiance.

LISETTE.

Le chemin de la mer n'eſt pas toujours aiſé.

LA MARQUISE.

Lucile cette nuit a-t'elle repoſé ?

LISETTE.

Point du tout, nous avons pleuré de compagnie.
Long-tems après l'aurore, elle s'eſt aſſoupie.

LA MARQUISE.

J'ai trois maux à la fois ; ſes tourmens inconnus,
elle touſſe.
Le chagrin du Baron, & ma toux par-deſſus.
N'as-tu pas pénétré le ſujet de ſa peine ?

LISETTE.

Juſqu'ici ma recherche a toujours été vaine.

LA MARQUISE.

Je voudrois le ſçavoir pour y remedier.
Près d'elle de ce pas, je vais tout employer.
Mon amour tour à-tour va du Pere à la Fille.
Et ſans l'être, je ſens en mere de Famille.

Elle s'en va.

SCENE VI.

LISETTE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

NOus pouvons à préſent ſortir de notre coin.
Ton Maître extravagant que j'aime à voir de loin,
Fait bien de s'enfermer, il mérite de l'être.
Quel diable de travers ! on n'y peut rien connoître.
Paſſe encore pour la Tante, elle a le cœur fort bon,
Et même de l'eſprit au défaut de raiſon.

LISETTE.

Elle eſt folle par fois, mais lorſqu'elle s'égare,
Elle a, dans une Femme, une qualité rare,
C'eſt de l'appercevoir, d'en convenir d'abord,
Et dans le même tems de réparer ſon tort.

CHAMPAGNE.

Il eſt grand, il eſt beau de manquer de la ſorte.

Ne

Ne s'écarter jamais eſt d'une ame moins forte.

LISETTE.

On pourroit te ſurprendre. Adieu, retire-toi.
Tu n'as plus rien à dire.

CHAMPAGNE *l'arrêtant.*

Attens, pardonne-moi.
Il faut auparavant que je te deſabuſe.
Mon récit étoit faux, je te demande excuſe.
Mon Maître n'eſt pas mort.

LISETTE.

Pourquoi me l'avoir dit?

CHAMPAGNE.

C'eſt par ſon ordre exprès, pour être mieux inſtruit,
Pour voir ſi ſa mémoire à Lucile étoit chére,
Et s'il étoit pleuré d'une façon ſincére.

LISETTE.

Tu n'en dois plus douter préſentement.

CHAMPAGNE.

D'accord;
Auſſi je vais te faire un fidele rapport.
Dans un détachement, Monſieur fit des merveilles,
Moi-même à deux Goujats je coupai les oreilles.
Tout plioit devant nous, lorſqu'un revers fatal
Renverſa par malheur mon Maître de cheval.
L'ennemi, ſans vouloir diſputer la victoire,
Se ſaiſit du butin & nous laiſſa la gloire,

Nous revenons vainqueurs, mais pâles & défaits;
Toujours plus amoureux & plus gueux que jamais.

LISETTE.

Pour ma chére Maîtreſſe, ah! la bonne nouvelle!
Quelle ſera ſa joie! elle ſeroit mortelle,
Si je l'en inſtruiſois ſans nul ménagement.
Je la dois à ce coup préparer ſagement.
mais parle, en quel endroit, as-tu laiſſé ton Maître.

CHAMPAGNE.

Dans la Forêt voiſine. Avant que de paroître.
Il détache les ſiens en chef judicieux.
Je ſuis venu pour lui reconnoître les lieux.
Pour tromper les regards, j'ai pris cet équipage.

LISETTE.

Tu t'caquittes fort bien d'un pareil perſonnage.

CHAMPAGNE.

Mais je n'y ſuis pas neuf, & j'ai ſervi deux ans.
Un Libraire, chez qui j'ai poli mes talens.
Ils ont avec ſuccès paru même au ſpectacle,
Où j'ai crié ſouvent Zaïre, Inés, l'Oracle.
Mon Capitaine après a broché ſur le tout;
Il fait des Vers lui-même, & m'a formé le goût.
De ſon bonheur préſent, je cours vîte l'inſtruire.

LISETTE.

Attens, mon embarras eſt, comment l'introduire.

J'y voudrois réüſſir ſans que l'on en ſçut rien.
Tout bien examiné, je n'y vois qu'un moyen.
Il a beaucoup d'eſprit, & je ſuis informée,
Qu'il ſçait infiniment pour un homme d'Armée.

CHAMPAGNE.

Il eſt riche en mérite, en ſcience, en talent;
Bref, nous avons de tout, excepté de l'argent.

LISETTE.

Je vais dire à Madame, elle y ſera trompée,
Qu'il eſt un Medecin de Paris.

CHAMPAGNE.

Et d'épée.

LISETTE.

Ils peuvent la porter en Campagne.

CHAMPAGNE.

A la Cour;
A la Ville, plus d'un l'arbore chaque jour,
Il eſt même par là digne qu'on le préfere.
On meurt avec honneur des mains d'un Militaire.

LISETTE.

Ton Maître ſous ce nom ſera reçu des mieux;
Tout le monde a beſoin de ſon aide en ces lieux.
La Tante eſt vaporeuſe, & le Pere hipocondre.
Pour le mal de la Fille, ho! j'oſe bien répondre,
Que perſonne ne peut le guérir mieux que lui.
Il n'a qu'à ſe montrer devant elle aujourd'hui,

Il ſera diſſipé par ſa ſeule préſence,
Ce coup établira d'abord la confiance.
C'eſt le grand point, tous deux ſe verront ſans danger.
Son amour à loiſir pourra tout ménager.
Ses traits ſont inconnus à toute la Famille;
Et par un grand bonheur, il n'a vû que la Fille.
Quand j'étois avec elle en un Cloître éloigné,

CHAMPAGNE.

Je l'ai dans ce Couvent vingt fois accompagné.

LISETTE.

Je vais, pour un Docteur, l'annoncer à Madame,
Et de Lucile après, je diſpoſerai l'ame.

CHAMPAGNE.

Sa Tante a donc beaucoup d'autorité céans?

LISETTE.

Oui, vraiment, la Marquiſe eſt Veuve & ſans Enfans.
C'eſt elle qui ſoutient la maiſon de ſon Frere,
Et que ton Maître ici doit gagner la premiere.
Va, cours le prévenir ſur ſon emploi nouveau.

Elle rentre.

SCENE VII.

CHAMPAGNE *ſeul.*

NOus ſerons inſtalés bien-tôt dans ce Château;
Quand un Amant eſt pauvre, il a beſoin de ruſe;
L'eſprit eſt ſa reſſource, & l'amour ſon excuſe.

Fin du Premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MONTVAL, CHAMPAGNE.

MONTVAL.

Jamais Valet ne fut plus impatientant.

CHAMPAGNE.

Que votre amour eſt prompt!

MONTVAL.

Et que ton zéle eſt lent!
Si je n'étois venu, tu m'aurois fait attendre,
Juſqu'au ſoir dans le Bois.

CHAMPAGNE.

Avant que de m'y rendre,
J'ai crû, pour vous ſervir, devoir m'inſtruire au long.

MONTVAL.

Eh bien! parle, as-tu vû Liſette? Réponds donc.

CHAMPAGNE.

Oui, c'eſt elle qui m'a retenu plus d'une heure.

MONTVAL.

Que fait Lucile ? Dis?

CHAMPAGNE.

Nuit & jour elle pleure
Depuis qu'elle vous croit deſcendu chez les morts.

MONTVAL.

Je ne puis, à ces mots, retenir mes tranſports.
Le bruit de mon trépas eſt payé de ſes larmes.
Que ce diſcours, Champagne, eſt pour moi plein de charmes !
Regretté de Lucile, honoré de ſes pleurs,
Ah ! j'oublie, ou plûtôt je benis mes malheurs ;
Et je cours....

CHAMPAGNE.

Moderez cette ardeur trop bouillante.
A ſa Tante, avant tout, il faut qu'on vous préſente,
Décoré, qui plus eſt, du nom de Medecin.

MONTVAL.

Tu te moques de moi.

CHAMPAGNE.

Non, rien n'eſt plus certain.
Ce n'eſt qu'à la faveur de ce nom reſpectable,
Que vous pouvez entrer dans ce fort redoutable;
Et tromper les regards des parens ſoupçonneux.
Un Amant ſans fortune eſt un monſtre pour eux.

Son mérite ne ſert qu'à redoubler leur crainte.

MONTVAL.

Je ne puis me reſoudre à cette indigne feinte,
Et ma délicateſſe.....

CHAMPAGNE.

Oh! pour la ménager;
Prenez la qualité d'un illuſtre étranger,
Qui pour ſon plaiſir ſeul, & par goût pour la France
Exerce dans Paris cette utile ſcience.
Cela vous donnera, Monſieur, un grand vernis;
Et vous ne pouvez voir Lucile qu'à ce prix.

MONTVAL.

Il faut donc malgré moi vaincre ma répugnance.

CHAMPAGNE.

Preparez vous, voilà ſa Tante qui s'avance.
Liſette la conduit?

MONTVAL.

Je tremble à ſon aſpect.

CHAMPAGNE.

Cachez une frayeur qui vous rendroit ſuſpect.
Prenez, d'un Medecin, le front inaltérable,

SCENE II.

MONTVAL, LA MARQUISE; CHAMPAGNE, LISETTE.

LISETTE, *montrant Montval.*

MAdame, le voila.

LA MARQUISE.

Liſette, il eſt aimable ;
Et l'œil en ſa faveur eſt d'abord prévenu ;
Mais il a l'air bien jeune.

LISETTE.

Il en eſt plus couru.

LA MARQUISE, *à Montval.*

Monſieur eſt de Paris ?

MONTVAL.

Non, Madame.

CHAMPAGNE.

Mon Maître
Eſt un Noble Pruſſien, & Berlin l'a vû naître ;
Mais il aime Paris par inclination,
Et parle bon François. Sa réputation
S'établit tous les jours ſur tout parmi les femmes ;
On l'appelle à la Cour le Médecin des Dames.

MONTVAL.

Je n'exerce cet art que dans un cas preſſant.

CHAMPAGNE.

Il guérit ſans remede.

LISETTE.

Et ſans prendre d'argent.

CHAMPAGNE, *bas à Liſette.*

Cet article eſt de trop. Nous n'avons pas le double.

LA MARQUISE.

C'eſt agir noblement. Mon eſtime redouble.
J'attens tout de votre art, & j'implore vos ſoins;
Mais je vous veux, Monſieur, conſulter, ſans témoins.

MONTVAL, *à Champagne.*

Paſſez dans l'antichambre.

LA MARQUISE.

Eloignez, vous, Liſette.

Liſette & Champagne ſortent.

SCENE III.

LA MARQUISE, MONTVAL.

LA MARQUISE.

Rien n'eſt égal, Monſieur, à ma peine ſecrette.

MONTVAL.

Madame me paroît délicate à l'excès.

LA MARQUISE.

Oui, je le ſuis au point qu'on ne le fut jamais.
Car un rien m'incommode, & deux fois la ſemaine,
J'ai ſans compter ma toux, une horrible migraine,
Et des maux d'eſtomac qui m'attaquent le cœur.
L'anéantiſſement ſuccede à la douleur.
Je ſuis dans des états ſi fâcheux & ſi rudes,
Des malaiſes ſi grands, & des inquietudes;
Oh! Pour les concevoir, il faut les reſſentir;
Et ce ſont de ces maux qu'on ne peut définir.

MONTVAL.

Le vôtre tient beaucoup de la vapeur, Madame.
Quand ce poiſon ſubtil s'eſt gliſſé dans une ame,
La diſſipation peut ſeule l'en ôter.

Tous les autres ſecours ne font que l'irriter.
Quels ſont vos goûts ? Le jeu, les fêtes, la M[illegible]
ſique ?

LA MARQUISE.

Oüi.

MONTVAL.

Suivez tour à tour le plaiſir qui vous pique,
N'en épuiſez aucun, mais éfleurez les tous.

LA MARQUISE.

Avec un Médecin auſſi charmant que vous,
On eſt flatté, Monſieur, ravi d'être malade.

MONTVAL.

Sans doute vous aimez auſſi la promenade ?

LA MARQUISE.

Fort, quand le jour eſt beau, que le monde eſt brillant.

MONTVAL.

La danſe ?

LA MARQUISE.

A la fureur.

MONTVAL.

La Table ?

LA MARQUISE.

Infiniment.

MONTVAL.

Le ſpectacle ?

LA MARQUISE.

Beaucoup. Sur-tout la Tragedie ;

MONTVAL.

Volez vîte à Paris, & vous ſerez guérie ;
Son ſéjour eſt pour vous une néceſſité,
Ses plaiſirs variez vous rendront la ſanté,
Pourvû qu'inceſſamment l'un à l'autre ſuccede.

LA MARQUISE.

Ah ! Monſieur, je le ſens, il n'eſt que ce remede ;
Et perſonne avant vous n'avoit connu mon mal.
L'air de Paris pour moi vaut mieux que l'air natal.
Que ne puis-je demain ſuivre votre ordonnance ?
Mais un deſtin fatal fixe ici ma preſence.
J'aime beaucoup mon frere, & ma niéce encor plus.
Par leur état préſent mes pas ſont retenus.
Tous deux ſont conſumés d'une langueur obſcure,
On en peut d'autant moins pénétrer la nature,
Qu'ils ne rompent jamais un ſilence fatal.

MONTVAL.

Mais leur triſteſſe a t'elle un caractere égal ?

LA MARQUISE.

Non, elle eſt differente, autant qu'elle eſt profonde.
La douleur de mon frere eſt noire & toujours gronde.

Le chagrin de ma niéce eſt plus attendriſſant.
S'il éclate à nos yeux, ce n'eſt qu'en gemiſſant.
Dans ſon abbatement elle a même des charmes.
On ſe ſent juſqu'au cœur pénétrer de ſes larmes.

MONTVAL.

Le ſeul récit ſur moi produit le même effet.
J'ai peine à retenir les miennes en ſecret.
J'ai, quoique Médecin, l'ame infiniment tendre.
Mais pour vous conſoler, je veux bien vous apprendre,
Que déja je démêle, & ſuis prêt à ſaiſir
La cauſe de ſon mal.

LA MARQUISE.

Pourrez-vous l'en guérir?

MONTVAL.

J'y compte, je puis même en faire la promeſſe,
Pourvû que vos bontés ſecondent mon adreſſe
Madame, c'eſt de-là que dépend le ſuccès.
Me le promettez-vous?

LA MARQUISE.

Oüi, je vous le promets.

MONTVAL.

Je n'en répons au moins que ſur votre parole.
Tenez-la bien; mon art ne ſera pas frivole.

LA MARQUISE

Je donnerois mon ſang pour conſerver ſes jours.

Parlez ; que faut-il faire, & quel eſt le ſecours ?

MONTVAL.

Madame il n'eſt pas tems encor de vous le dire.
Je dois auparavant la voir ſeule & m'inſtruire.
Par ſes propres diſcours ſi j'ai bien rencontré.
Par ſes regards encor je veux être éclairé ;
Et pour rendre aujourd'hui ſa guériſon plus sûre,
Je veux ſur ſa préſence aſſeoir ma conjecture.

LA MARQUISE.

Je vous ménagerai près d'elle un entretien.
Eh ! mon frere, Monſieur, vous ne m'en dites rien ?
Ce ſilence m'allarme, & fait mourir ma joye.

MONTVAL.

Pour en raiſonner juſte, il faut que je le voye.

LA MARQUISE.

C'eſt la difficulté. Sa chambre eſt comme un fort.
Qu'on ne peut pénétrer par art ni par effort.
Vous êtes Etranger. Sur ce titre peut-être.
Il ſera moins ſauvage, & voudra vous connoître.
Il a beaucoup d'égard à cette qualité.
Tout ce qui vient de loin eſt par lui reſpecté.
Ce paſſe-port lui ſeul peut vous ouvrir ſa porte.

MONTVAL.

Que fait-il donc tout ſeul ; renfermé de la ſorte ?

LA MARQUISE.

Mais les trois quarts du tems il lit dans ſes accès,
Il brouille du papier, qu'il met en piece après.
Tantôt il eſt plongé dans une létargie,
Et tantôt on diroit qu'il entre en freneſie.
Il ménace tout haut, puis tout bas il ſe plaint.

MONTVAL.

A juger par ces traits je le croirois atteint
D'un mal contagieux qui court fort cette année.
Si chez lui cette fievre eſt bien enracinée,
Je la tiens incurable.

LA MARQUISE.

Ah! Que dites-vous là!

MONTVAL.

Soyez moins allarmée. On vit avec cela,
Ce poiſon répandu vient de la capitale.

LA MARQUISE.

Eh! Comment nommez-vous cette fievre fatale?

MONTVAL.

C'eſt la métromanie.

LA MARQUISE.

Ah! Quel nom effrayant!
Il me fait friſſonner.

MONTVAL.

On l'appelle autrement
La fureur de rimer, dont la France eſt ſaiſie

Depuis

Depuis ſept ou huit mois tout Paris verſifie.

LA MARQUISE.

Ce n'eſt pas là ſon mal. J'aurois moins de frayeur.

MONTVAL.

N'a t'il pas pour les vers une certaine ardeur ?

LA MARQUISE.

Oüi, mais s'il en faiſoit, j'en ſçaurois quelque choſe
Et je n'ai jamais vû de lui ni vers ni proſe.
Un Auteur ſe trahit. S'il travaille en ſecret,
Il lit l'Ouvrage au moins à quelque ami diſcret.
Mais pour mon frere, il garde un ſilence modeſte.

MONTVAL.

Qu'eſt-ce donc qu'il écrit ?

LA MARQUISE.

Je ne ſçai ; rien ne reſte.
Nul veſtige, nul trait de ce qu'il fait chez lui.
Plus que ma niéce encore il m'étonne aujourd'hui.
Arrachez l'un & l'autre à leur mélancolie ;
Une ſœur, une Tante ici vous en ſupplie,
C'eſt à leur ſalut ſeul que j'attache le mien,
Dès qu'ils ſeront gueris, je me porterai bien.

SCENE IV.

LA MARQUISE, MONTVAL, LISETTE.

LISETTE.

MAdame, en ce moment, grande, grande nouvelle.
Si je vous interrompts pardonnez à mon zele.
Cléon, de l'Amérique, eſt enfin de retour.
Et vous l'allez revoir avant la fin du jour.
Vous n'en douterez plus, en liſant cette lettre,
Un Courier vous l'apporte.

LA MARQUISE *à Montval.*

Ah! Daignez me permettre,
De l'ouvrir devant vous, Monſieur, & de la voir.
C'eſt un ami parfait, ſon retour fait l'eſpoir
De toute ma maiſon: voilà ſon caractere.
Je reconnois les traits d'une main auſſi chere,

Elle lit.

J'arrive enfin, Madame, & ma premiere attention eſt de vous en donner avis. Je pars de Marſeille en même tems que ma lettre, je vous prie de ne pas la lire au Baron votre frere, je veux avoir le plaiſir de le ſurprendre. Eſt-il auſſi triſte qu'il l'étoit quand je ſuis parti? Pour moi je ſuis toûjours gai à mon ordinaire, &

Je reviens exprès pour dissiper son chagrin & pour partager ma fortune avec lui. Eh ! Ma petite femme ; comment se porte t'elle ?

Elle s'interrompt.

C'est ma niéce, Monsieur, qu'il appelloit ainsi,
Lucile avoit dix ans, quand il partit d'ici.
S'il sçavoit son état, sa douleur seroit vive.

LISETTE.

Monsieur l'en tirera

MONTVAL.

Même avant qu'il arrive.

LA MARQUISE *reprend.*

Eh ! ma petite femme, comment se porte-t-elle ? il me tarde de la voir & de l'embrasser. Elle doit être à présent une beauté parfaite. Elle ne me reconnoîtra pas depuis dix ans qu'elle ne m'a vû. Plus j'approche, & plus mon amitié s'augmente pour elle.

Après avoir lû.

Mon frere pour le coup, va dérider son front,
Et ma niéce rompra son silence profond.
Cléon, en arrivant va les rendre accessibles,
Il vous en coutera des efforts moins penibles.
Vous pourrez, grace à lui, leur parler & les voir,
Je vais tout ordonner pour le bien recevoir.
D'un devoir si pressant, il faut que je m'acquitte ;
Et vous m'excuserez, Monsieur, si je vous quitte.
Je reviendrai bien-tôt. Lisette, en attendant

Vous conduirez Monſieur dans mon appartement.

Il s'y repoſera.

SCENE V.

MONTVAL, LISETTE.

LISETTE.

Votre début m'enchante.
La Marquiſe, de vous, me paroît très-contente.
Vous voilà Médecin.

MONTVAL.

Oüi, par occaſion,
Liſette, ou ſi tu veux par converſation.

LISETTE.

Eh! l'eſt t'on autrement? Soyez avec ſoupleſſe
Flatteur près de la tante, & tendre avec la niéce.
Grave devant le frere, & vous ferez du bruit.

MONTVAL.

Un autre ſoin, Liſette, occupe mon eſprit.
Quel eſt donc ce Cléon? cet ami de ton Maître?

LISETTE.

C'eſt un homme, Monſieur, excellent à connoître.

Riche, ſur le retour, garçon & ſans parens
Il fait cas de l'eſprit, il chérit les talens ;
Et dès qu'il vous verra je gagerois ma vie
Qu'il va prendre pour vous une eſtime infinie ;
Avec lui fortement, tâchez de vous lier.
Plût au Ciel qu'il vous fît un jour ſon héritier !

MONTVAL.

Je crains qu'il ne me ſoit plus nuiſible qu'utile,
Le grand empreſſement qu'il fait voir pour Lucile ;
Allarme mon amour.

LISETTE.

C'eſt un riche barbon.
Vous n'êtes par malheur qu'un cadet de maiſon.

MONTVAL.

J'hériterai peut-être.

LISETTE.

Ah ! frivole eſpérance !
Dequoi ſert le ſçavoir ? A quoi bon la naiſſan
La figure, l'eſprit, les graces, la vertu,
Quand tout cet aſſemblage, eſt d'argent dépourvû ?

MONTVAL.

Un véritable amour, quand il eſt reciproque
Sçait ſuppléer à tout.

LISETTE.

Diſcours dont on ſe moque !
Un amour mutuel, qui ne manque de rien,

Fait le bonheur parfait ; mais quand il eſt ſans bien,
C'eſt le comble, Monſieur, de toutes les miſeres.

MONTVAL.

Par tes réfléxions, Ah ! tu me deſeſperes.

LISETTE.

Conſolez vous, Monſieur ; car Lucile entre nous,
Eſt encor plus fidelle, ou plus folle que vous.
Pour elle franchement ſa conſtance m'allarme.

MONTVAL.

Mon ardeur la mérite, & ce diſcours me charme.

LISETTE.

Elle renonce à tout, quand elle vous croit mort,
Quel ſera, de ſon cœur, le noble & digne effort,
Si-tôt qu'elle apprendra que vous êtes en vie !
Rien ne pourra la vaincre.

MONTVAL.

Ah ! Mon ame ravie
Sent renaître à preſent le plus flatteur eſpoir,
Mon cœur vole vers elle & brûle de la voir,
Conduis moi.....

LISETTE.

Je ne puis, Monſieur ;

MONTVAL.

Je t'en conjure,

LISETTE.

Elle dort, vous ſçavez qu'elle aime la peinture
Et deſſine auſſi bien que vous faites des vers.

MONTVAL.

Oüi, je ſçai qu'elle unit tous les talens divers.

LISETTE.

Pour adoucir l'erreur dont ſon ame eſt frappée
Elle eſt depuis huit jours conſtamment occupée
Du matin juſqu'au ſoir à faire le portrait.....

MONTVAL.

Liſette, de qui donc ?

LISETTE.

D'un très-aimable objet.

MONTVAL.

Quel objet ! apprends-moi.....

LISETTE.

Monſieur, c'eſt de vous-même.

MONTVAL.

De moi !

LISETTE.

Jugez par là ſi Lucile vous aime.

MONTVAL.

Ah ! ce trait met le comble à mon raviſſement.
Je cours à ſes genoux.....

LISETTE.

Je vais auparavant

Sçavoir, ſi la malade eſt à préſent viſible,
Et ménager pres d'elle un inſtant ſi ſenſible,
De peur qu'en vous voyant un tranſport indiſcret
N'aille de vos deux cœurs réveler le ſecret.

MONTVAL.

Nous ſerons ſans témoins, ne crains rien s'il échape;
L'Amant ſera caché ſous les traits d'Eſculape.
Viens, partons, qu'au plûtôt j'aille remplir l'emploi
Le plus intereſſant, & le plus doux pour moi.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, CHAMPAGNE.

LA MARQUISE.

Approchez. Votre nom ?

CHAMPAGNE.

Madame, je m'appelle
Kolſquil, pour vous ſervir. Diſpoſez de mon zéle.

LA MARQUISE.

Votre Maître, parlez, comment ſe nomme-t'il ?

CHAMPAGNE.

C'eſt Monſieur... Monſieur Bromps.

LA MARQUISE.

Allez vîte, Kolſquil,
Dites à Monſieur Bromps qu'il vienne en diligence
Que le cas eſt preſſant.

CHAMPAGNE.

J'y cours, mais il s'avance.

SCENE II.

MONTVAL, LA MARQUISE, CHAMPAGNE.

LA MARQUISE.

AH ! mon cher Monſieur Bromps, à vous ſeul j'ai recours.
Et l'état de ma Niéce a beſoin de ſecours.
Elle vient de paſſer la nuit la plus horrible ;
Et ſon poux ce matin marche d'un pas terrible.
Sa pâleur a fait place au plus fort vermillon.
Surpriſe de la voir dans cette émotion,
Je lui dis pour tâcher de la rendre tranquile ;
Qu'il venoit d'arriver un Médecin habile,
Et qu'elle ſe calmat.... Mais à ce nom fatal,
Je la vois qui frémit & ſe trouve plus mal.
Cet accident m'étonne, autant qu'il m'inquiette.
Je viens de la laiſſer dans les bras de Liſette,
Qui m'a promis tout bas de calmer ſes eſprits ;
Et de la diſpoſer à ſuivre vos avis.
J'attens tout de votre art, & de votre ſageſſe.
Voyez-là ſans tarder, Monſieur, le péril preſſe.

MONTVAL.

Je ſuis impatient plus que vous de la voir ;
Mais comme mon aſpect pourroit trop l'émouvoir,
Par Liſette, il eſt bon qu'elle ſoit prévenuë ;
Elle aura moins de peine à ſoutenir ma vuë.
Cette Fille eſt zélée, & nous avertira,
Quand il en ſera tems ... Madame, la voilà.

SCENE III.

LA MARQUISE, MONTVAL, LISETTE.

LA MARQUISE.

MA Niéce maintenant, comment ſe trouve-t'elle ?

LISETTE.

Elle eſt beaucoup plus calme, & j'ai fait dans mon zéle,
Du Médecin Pruſſien, un portrait ſi flatteur,
Que l'eſtime chez elle a diſſipé la peur.

LA MARQUISE.

Conſent-elle à le voir ?

LISETTE.

Oui, mais comme elle eſt laſſe
De reſter dans ſa chambre, & veut changer de place,
Elle conſultera Monſieur dans ce Salon.

LA MARQUISE.

J'y ſerai.

LISETTE.

Pardonnez, ſoit caprice ou raiſon,
Elle ne veut que moi pour toute compagnie;
Et ne peut qu'à Monſieur dire ſa maladie.

LA MARQUISE.

Elle eſt donc réſolue à déclarer ſon mal?

LISETTE.

Oui, la douleur la force à cet aveu fatal.
Daignez la laiſſer ſeule, elle vous en ſupplie.

LA MARQUISE.

Mais je ne conçois rien à cette fantaiſie.

MONTVAL.

Avec moins de contrainte elle s'expliquera;
Et je ne répons point du ſuccès ſans cela.

LA MARQUISE.

La choſe étant ainſi, Monſieur, je me retire;
Et de cet entretien je reviendrai m'inſtruire.

MONTVAL.

J'aurai bien-tôt l'honneur de vous en informer;

Et sur l'évenement vous pouvez vous calmer,
Il sera très-heureux, c'est moi qui vous le jure.

LA MARQUISE.

Je sors moins agitée, & ce mot me rassure.

Elle sort.

SCENE IV.

MONTVAL, LISETTE.

LISETTE.

J'Ai tenu ce propos, afin de l'écarter.
Lucile, à ce sujet, ne veut rien écouter,
Et de tout Médecin elle fuit la présence.

MONTVAL.

Mais tu sçais que son mal est de ma competence;
Tu devois l'éclaircir & détromper son cœur.

LISETTE.

Je l'ai tenté sans fruit. Son aveugle douleur,
Quoique j'aye avancé, n'a pas voulu me croire.
Votre retour, Monsieur, lui paroît une histoire
Imaginée exprès pour calmer son esprit.
Un songe l'a beaucoup agitée cette nuit.

MONTVAL.

Je n'ai qu'à me montrer pour démentir ce ſonge;
La vérité d'abord détruira le menſonge.

LISETTE.

Ce moment eſt critique. Il vous ſera plus doux;
Tout bien examiné, de le filer pour vous;
Il ſeroit dangereux de le bruſquer pour elle.
Monſieur, d'une façon plus ſage & plus nouvelle,
Pourra, s'il le veut bien, en jouir par degré.
Ce moyen, par l'amour, doit être préferé.

MONTVAL.

Quel eſt donc ce moyen?

LISETTE.

Je m'en vais vous l'apprendre.
Dans ce Salon, Monſieur, Lucile va ſe rendre,
Pour y continuer votre portrait en grand.
Comme il fait plus obſcur dans ſon appartement;
Cet endroit eſt toujours celui qu'elle préfere.
La peinture demande un beau jour qui l'éclaire.
Voilà ſon attelier qu'il faut ici dreſſer.
Voici votre portrait, & je vais le placer.
Mettez-vous là.

MONTVAL.

Dis-moi, que prétend ta folie?

LISETTE.

Cacher l'original derriere la copie.

Là, vous aurez, Monſieur, le plaiſir raviſſant
D'être devant Lucile inviſible & préſent,
De connoître ſon cœur par ſa douleur profonde;
Et de vous voir pleurer des plus beaux yeux du monde.
Là, vous pourrez goûter l'enchantement nouveau
De voir ſa main charmante animer le pinceau,
Vous donner ſur la toile une ſeconde vie,
Y peindre, y carreſſer votre image cherie;
Sa bouche la baiſer dans un tendre tranſport;
Et vous faire, vivant, jouir de votre mort.

MONTVAL.

J'envie à mon portrait cette faveur ſuprême;
Et j'aimerois bien mieux en profiter moi-même.

LISETTE.

Vous ſerez à portée, & ne vous fâchez pas.

MONTVAL.

Donne-moi ce pinceau que ces doigts délicats
Ont conduit pour orner ma figure brillante.
Qu'en attendant j'y porte une lévre preſſante.

LISETTE.

Dans leurs façons d'agir, que les Amans ſont foux!
A baiſer ce pinceau, quel plaiſir prenez-vous?

MONTVAL.

L'objet qui l'a touché le rend cher à ma flâme.

J'en tiens un nouvel être, & lui dois une autre ame.

Il regarde son portrait.

De mes traits embélis, je demeure enchanté.
Que je me trouve beau! c'est sans fatuité.
Dans mon portrait au fond, ce n'est pas moi que j'aime,
C'est la main qui l'a fait, c'est Lucile elle-même.
Puis-je trop le chérir? les graces & l'amour
Ont peint & retouché l'ouvrage tour à tour.

LISETTE.

Elle vient. Cachez-vous, goûtez en Amant tendre,
Avant que de la voir, la douceur de l'entendre.

SCENE V.

LUCILE, LISETTE, MONTVAL *caché derriere son portrait.*

LUCILE *à Lisette qui court au devant d'elle.*

Lisette, soutiens-moi, j'ai besoin de ton bras,
Je me sens déja lasse, & n'ai fait que deux pas.

LISETTE.

Vous serez beaucoup mieux quand vous serez assise.

Ah

LUCILE.

Ah ! je ſuis mal par-tout. Rien ne me tranquiliſe;
N'importe, donne, approche un peu ce fauteüil-là.
Mettons-nous à l'ouvrage, il me délaſſera.

Elle peint.

Cher Montval, attendant le bonheur de te ſuivre;
J'aime ſur cette toile à te faire revivre :
Ton Portrait eſt fidéle, il eſt d'après mon cœur;
Et c'eſt le ſeul plaiſir qui flate ma douleur.
Que ne peux-tu, des lieux où repoſe ton ame,
Ah ! que ne peux-tu voir ces marques de ma flâme !
Que ne peux-tu porter tes regards juſqu'à moi,
Sentir ce que je ſens, ce que je fais pour toi !
Dans mes juſtes regrets, que ne peux-tu m'entendre ?
Que n'es-tu le témoin de l'amour le plus tendre ?

LISETTE.

Il l'eſt, Mademoiſelle, il l'eſt dans cet inſtant.

MONTVAL *bas à Liſette par un coin du Portrait.*

Je vais .....

LISETTE.

Bas à Montval. *à Lucile.*

Non, cachez-vous. Il vous voit, vous entend,

Et ne perd pas un mot de tout ce que vous dites.

LUCILE *peignant toujours.*

Loin d'adoucir par-là mon chagrin, tu l'irrites.
Il ne ſe repaît pas d'un diſcours auſſi vain.

LISETTE.

Suppoſons un moment qu'il reſpirât enfin,
Qu'il parût devant vous.

LUCILE *interrompant ſon Ouvrage.*

Ah! j'en mourrois de joye:
Mais ce n'eſt plus un bien que le Ciel me renvoye.
Pour joüir de ſa vûë & de ſon entretien,
Il ne me reſte plus que ce foible moyen.

Elle repeint.

Ma main ſeule à mes yeux peut retracer ſes charmes;
Et ſa perte à jamais fera couler mes larmes.

LISETTE.

Je vous l'ai déja dit, votre Amant n'eſt pas mort;
Et ſi vous vouliez bien écouter mon rapport,
Je vous en convaincrois d'une façon ſi claire.....

LUCILE.

Depuis ſix mois entiers tout m'a dit le contraire.
Un ſonge, encore un ſonge.....

LISETTE.

Ah! le jour qui vous luit,
Eſt fait pour diſſiper les erreurs de la nuit.

LUCILE.

Ceux qu'on fait le matin ſont toujours vrais, Liſette.

Elle quitte le pinceau.

J'ai vû, j'ai vû l'objet de ma douleur ſecrette,
Je l'ai vû tout ſanglant qui s'avançoit vers moi,
Et me tendoit ſa main pour recevoir ma foi;
Il me la demandoit d'une bouche expirante,
Comme le juſte prix de ſon ardeur conſtante.
En l'arrôſant de pleurs, j'ai reçû cette main,
Et la mienne a lié mon ſort à ſon deſtin.
J'ai juré de reſter fidélle à ſa mémoire;
Je tiendrai mon ſerment, je m'en fais une gloire.
Pour le rendre immortel, j'employrai mon pinceau.
Je veux de ce portrait, je veux faire un tableau.
A côté de Montval, je me peindrai moi-même,
Avec les attributs d'une Epouſe qui l'aime.
D'un nœud fait par l'Amour, l'Hymen nous unira,
Et loin de le briſer, la mort le ſerrera.
Pour remplir ce projet, dont mon ame eſt ravie,
Rendons, de mon Amant, la figure accomplie:
Donnons ſans plus tarder à des traits ſi chéris,
Donnons toute leur grace & leur vrais coloris.

Tandis qu'elle peint, Montval la regarde par-deſſus ſon portrait, & Liſette lui fait ſigne de ſe cacher.

LISETTE.

Déja la reſſemblance eſt à mon gré parfaite.

LUCILE.

Tais-toi, ne parle pas, je crains d'être diſtraite:
Souvent à notre eſprit un mot fait échaper
Le vrai qu'il ſaiſiſſoit, & ne peut rattraper.
Voilà, voilà ſa bouche, & ſon tendre ſourire :
Voilà ſes yeux, ſon air. Ah! mon Amant reſpire;
C'eſt lui, je le revois, & j'embraſſe Montval.

LISETTE *ôtant le portrait qui cache Montval.*

Embraſſez-le lui-même en propre original.

LUCILE *voyant Montval à ſes genoux.*

Où ſuis-je? juſte Ciel! quel objet! quelle vûe!
La joye & la frayeur me tiennent ſuſpendue.

MONTVAL.

Ah Lucile!

LUCILE.

Ah! Montval! eſt-ce vous que je voi?
Eſt-ce vous que j'entens?

MONTVAL.

Oui, reconnoiſſez-moi.

LUCILE.

Quoi? vous êtes vivant?

MONTVAL.

Oui, vivant & fidelle.

LISETTE.

Pour convaincre vos yeux, touchez, Mademoiſelle.

LUCILE.

Mes ſens, de la douleur, paſſent rapidement
A l'excès de la joye & du raviſſement.
Un moment, arrêtez, ſouffrez que je reſpire:
Un ſi grand bien m'accable, & je ne puis rien dire.

MONTVAL.

O jour! ô jour heureux! ô moment enchanteur!
Qui répare trois ans de peine & de malheur!
Mon bonheur eſt ſi grand auſſi-bien que ma gloire,
Que j'en ſuis étonné, que j'ai peine à le croire;
Vous m'aimez?

LUCILE.

Pour juger de ma ſincere ardeur;
Regardez-moi, Montval, & voyez ma pâleur;
Voyez-le triſte état où vous m'avez réduite:
Sur mon front abbatu ma tendreſſe eſt écrite;
Conſultez ce Portrait, l'ouvrage de l'amour,
Où vos traits & ma flâme éclatent tour à tour.
Interrogez les pleurs que je viens de répandre,
Le ſonge, le ſerment que vous venez d'entendre;
Demandez à ces murs témoins de ma douleur,
Demandez à Liſette, à qui j'ouvre mon cœur,
Tout ici vous dira combien je vous adore,
Et ma bouche tout haut vous le répéte encore.

MONTVAL.

Je n'ai plus de regret à tout mon ſang verſé;

Tout ce que j'ai ſouffert eſt trop récompenſé.
Tant de traits éclatans d'un amour véritable,
A mes yeux enchantés vous rendent adorable :
Je dois avec raiſon chérir ma fauſſe mort,
Et je voudrois ſubir encor le même ſort,
S'il devoit m'attirer cette preuve ſenſible.....

LUCILE.

Gardez-vous de former un ſouhait ſi terrible;
Le bruit de ce trépas m'alloit priver du jour.
Que dis-je ? Il l'avoit fait juſqu'à votre retour.
Du jour qu'on m'annonça cette fauſſe nouvelle,
Mes yeux s'étoient couverts d'une nuit éternelle.
J'avois ceſſé de vivre. A préſent je vous vois,
Je renais, je reſpire une ſeconde fois :
Un ſeul de vos regards m'a promptement guérie,
Et c'eſt de cet inſtant que je date ma vie.

LISETTE.

Il eſt vrai que Monſieur eſt un grand Médecin.

LUCILE.

Mon cœur avoit beſoin de ſon art ſouverain.

MONTVAL.

Tel que vous me voyez, j'en poſſede le titre;
Et des jours des mortels je ſuis ici l'arbitre.

LUCILE.

Vous êtes Médecin.

MONTVAL.

Oui, je le ſuis pour vous.

LISETTE.

C'eſt lui qu'on a prié de vous tâter le poux.
Je l'ai donné pour tel tantôt à la Marquiſe.

LUCILE.

A-t-il ſa confiance ?

MONTVAL.

Elle m'eſt toute acquiſe.
Vous êtes ma malade : en cette qualité,
Je puis vous voir ſans ceſſe en pleine liberté.

LUCILE.

Le moyen eſt charmant, mais puis-je bien le croire ?

MONTVAL.

Oui, cette cure-là va me combler de gloire.

SCENE VI.

LUCILE, MONTVAL, LISETTE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

CLéon, Mademoiſelle, arrive en ce moment ;
Et demande à vous voir avec empreſſement.

LISETTE.

Champagne a fort bien fait de venir nous l'apprendre :

Cette bruſque arrivée auroit pû nous ſurprendre.

CHAMPAGNE.

Mais vraiment la malade eſt en bonne ſanté;
Les Medecins de Pruſſe ont de l'habileté.
Sa guériſon eſt prompte:

LISETTE.

Elle l'eſt trop peut-être,
Et je crains les ſoupçons qu'elle peut faire naître.
Pour donner à la choſe un air de vérité,
Il faut qu'elle paroiſſe avoir moins de gaité;
Et qu'elle joue encore un peu plus la malade.

MONTVAL.

Pour mieux accrediter ici ma maſcarade,
Je vais de mon côté jouer le Charlatan;
Belle Lucile, il faut vous prêter à mon plan,
Et m'aider.....

LUCILE.

Volontiers. Que faut-il que je faſſe?
Parlez.

MONTVAL.

Dans ce fauteuil remettez-vous de grace.
Si-tôt que la Marquiſe, & Cléon paroîtront,
Feignez d'être plongée en un ſommeil profond.

CHAMPAGNE.

Vous pouvez tout riſquer dans votre emploi ſublime,
On a pour Monſieur Bromps une ſi haute eſtime,
Qu'en faveur de ſon nom tout paſſe....

LISETTE.

Que dit-il ?

Monſieur Bromps !

CHAMPAGNE.

C'eſt mon Maître, & moi je ſuis Kolſquil.
Un nom bien étranger rend plus conſidérable:
Plus il eſt oſtrogot, plus il eſt reſpectable.
Madame a fait tout haut votre éloge à Cléon;
Tant mieux, la Médecine eſt un vrai faraon;
Pour y faire fortune, il faut qu'on y hazarde.

MONTVAL.

On monte, dormez bien, le reſte me regarde.

SCENE VII.

LUCILE, MONTVAL, CLE'ON, LISETTE, CHAMPAGNE.

CLE'ON *au fond du Théâtre.*

JE veux rendre la joye à toute la maiſon,
Faire rire Lucile, égayer le Baron :
Mais je vois là quelqu'un qui reſſemble à Liſette.

LISETTE.

Oui, c'eſt-elle, Monſieur, votre ſanté ?

CLE'ON.

Parfaite.
Et celle de Lucile ?

LISETTE.

Un peu mieux ce matin.
Vous la voyez qui dort. Voilà ſon Médecin.

CLE'ON.

Mais pour une malade, elle eſt aſſez vermeille.

LISETTE.

Pardon, plus bas. Je crains que le bruit ne l'éveille.

MONTVAL.

Rien ne peut interrompre un ſommeil ſi parfait;
Il ne finira pas qu'il n'ait eu ſon effet.

CLE'ON.

Durera-t-il long-tems ?

MONTVAL.

Mais une heure & demie.

CLE'ON.

Qu'elle eſt belle en dormant ! Et comme elle eſt grandie !
Plus je la vois de près, plus j'en ſuis enchanté:
Comment eſt-elle donc, lorſqu'elle eſt en ſanté ?
Elle charme les yeux, quand même elle repoſe;
Que ſera-ce, éveillée ?

MONTVAL.

Eloignez-vous pour cauſe :
Il eſt très-dangereux d'en approcher ſi fort;
Mon remede à préſent fait ſon plus grand effort

Vous prendriez ſon mal.

CLE'ON.

J'entens ce badinage.

MONTVAL.

D'honneur il eſt mortel aux hommes de votre âge.

CLE'ON.

J'en veux courir le riſque, & ſi je ne craignois
D'eveiller la malade, ah ! je l'embraſſerois !

MONTVAL.

Ne vous y jouez pas.

CLE'ON.

Au péril de ma vie ;
Et je brave la mort, quand elle eſt ſi jolie.
Mais de ce mal, Monſieur, que vous craignez pour nous,
Dites, n'avez-vous rien à redouter pour vous ?

MONTVAL.

J'ai des preſervatifs, Monſieur, pour m'en défendre ;
Le mauvais air ſur nous n'oſe rien entreprendre :
Il attaque d'abord ceux qui viennent de loin.

LISETTE.

Pour moi je ne crains rien pourvû que votre ſoin ;
Comme on doit l'eſpérer, ſi cela continuë,
Nous la rende bien-tôt telle que je l'ai vue.

CLE'ON.

Qu'on me la donne à moi telle que je la voi,
Je m'en contenterai, je ſuis de bonne foi.

MONTVAL.

Ah! Quel feu ſurprenant dans vos yeux étincele!
Votre cœur eſt frappé d'une atteinte mortelle.

CLE'ON.

Monſieur le Médecin vous êtes connoiſſeur.

MONTVAL.

Je me connois ſur-tout aux mouvemens du cœur,
Et c'eſt à les regler que mon art s'étudie:
La Médecine vraie eſt la Philoſophie:
Il faut, des paſſions, arrêter le progrès;
La mauvaiſe ſanté provient de leurs excès.
C'eſt la ſageſſe en tout, Monſieur, qui fait la bonne.

CLE'ON.

C'eſt le temperament plûtôt qui nous la donne.
L'honnête homme a ſouvent quelque incommodité,
Et je vois des coquins qui crevent de ſanté.

LISETTE.

Trop de vertu maigrit.

MONTVAL.

Tout excès eſt contraire,
Même celui du bien; mais il ne regne guere,

Et dans l'ordre commun le mal & la douleur
Vient du déreglement de l'eſprit ou du cœur ;
Des ſouffrances du corps ; l'ame eſt toujours la ſource,
Il faut les chercher là pour arrêter leur courſe.
Ses travers, ſes erreurs produiſent le chagrin ;
C'eſt lui qui, de la fiévre, allume le levain,
Qui calcine le ſang juſques dans les arteres,
Met la bile en fureur, & brûle les viſceres :
Quand l'ame eſt en ſanté, le corps ſe porte bien ;
Si-tôt qu'elle eſt malade, il ne profite en rien.

LISETTE.

Je l'éprouve ſouvent, rien n'eſt plus véritable ;
Monſieur Bromps eſt vraiment un homme incomparable.

SCENE VIII.

LUCILE, MONTVAL, CLE'ON, LISETTE, CHAMPAGNE.

LA MARQUISE *à Cléon.*

PArdon ſi je vous ai laiſſé pour un moment ;
Mais ma niéce repoſe, ah ! l'heureux changement!
Dans les bras du ſommeil elle ſemble renaître.

La fraîcheur, ſur ſon teint, commence à repa-
roître;
Le mal peut-être encor forme ce coloris.

MONTVAL.

Non, c'eſt un elixir qui fait à ſes eſprits
Puiſer dans le repos une nouvelle vie.

LA MARQUISE.

Que ne vous dois-je pas? Heureuſe létargie!

CLE'ON.

Vous aviez pour Lucile, allarmé ma pitié.
Mais, Madame, à préſent je ſuis moins effrayé.
Où bien ſi je le ſuis, c'eſt moi ſeul qu'il faut plain-
dre,
Et ſa beauté qui dort n'en eſt pas moins à crain-
dre.

LA MARQUISE.

Si vous aviez, Monſieur, vû tantôt ſon état,
Se tournant vers Liſette.
Il vous eut pénétré. Vois tu cet incarnat?
Liſette, qu'en dis-tu?

LISETTE.

J'admire

LA MARQUISE.

Ah! le grand homme!

LISETTE.

Il n'a pas ſon égal de Paris juſqu'à Rome.

LA MARQUISE.

Mais c'eſt miraculeux.

CLE'ON.

La voilà qui ſourit :
Quelque ſonge amuſant lui réjouit l'eſprit.

MONTVAL.

Madame, à ſon réveil elle ira mieux encore ;
J'en répons maintenant. Chaque inſtant fait éclorre
Sur ſa joue émaillée, une nouvelle fleur ;
De ſa convaleſcence elle eſt l'avant coureur.

LA MARQUISE.

Ah ! Monſieur, au plûtôt achevez le miracle:
Vous avez ſurmonté déja le grand obſtacle.

MONTVAL.

Patience, un moment, le réveil n'eſt pas loin.

LA MARQUISE.

Preſſez-le & ſans tarder que j'en ſois le témoin ;
Que je puiſſe embraſſer une niéce ſi chere :
Ma tendreſſe eſt égale à l'amour d'une mere,
Mon cœur vole déja.

MONTVAL.

Vous me l'ordonnez, ſoit.
Je n'ai qu'à lui ſerrer le bout du petit doigt.

LUCILE, *feignant de s'éveiller.*

Ah ! je reſpire enfin ; que je ſuis ſoulagée ;
Du poids qui m'accabloit, je me ſens dégagée:

Je n'ai plus aucun mal Liſette !

LISETTE.

Me voilà.

LUCILE.

Il me tarde de voir ma tante, averti la.

LA MARQUISE.

Tu me vois devant toi ; tourne vers moi ta vue.

LUCILE.

Ah ! ma Tante !

LA MARQUISE.

Ah ! ma niéce, Ah ! tu m'eſt donc rendue ?

Je ne te perdrai point.

LUCILE.

Non, je vis maintenant,

Et c'eſt pour vous aimer encor plus tendrement.

LISETTE.

Elle ne fut jamais plus fraîche, & plus jolie.

LA MARQUISE.

Que j'aime à la voir telle, & que je ſuis ravie !

à Monval.

C'eſt à votre art divin que je dois ce bonheur.

LUCILE.

Nous le devons, ma Tante, embraſſer de bon cœur.

Elles l'embraſſent.

CLE'ON.

Permettez qu'à mon tour je vous marque mon zele,
Et le plaiſir que j'ai de vous revoir ſi belle.

LUCILE.

Excuſez moi, Monſieur, je ne vous connois pas.

CLE'ON.

Je vous ai mille fois portée entre mes bras.

LA MARQUISE.

C'eſt Cléon.

LUCILE.

Pardonnez à mon impoliteſſe,
N'imputez cet oubli, qu'à ma ſeule jeuneſſe.
Quand vous êtes parti, je n'étois qu'un enfant.

CLE'ON.

Puiſque je vous embraſſe, oh! je ſuis trop content.

LA MARQUISE.

Venez vous preſenter au Baron l'un & l'autre;
Sa gaité va renaître à l'aſpect de la vôtre.

LUCILE *à Montval qui lui donne la main.*

Ne m'abandonnez pas, venez, mon Médecin.

LA MARQUISE.

Oui, ſans votre ſecours nôtre effort ſeroit vain.
Songez qu'après la fille, il faut guérir le pere.

MONTVAL.

Madame, je m'en fais un devoir néceſſaire.

SCENE IX.

LISETTE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

DAns ces heureux inſtans chacun s'embraſſe ici,
Liſette, trouve bon que je t'embraſſe auſſi.

LISETTE.

La ſanté de Lucile excuſe cette ivreſſe,
Et pour te refuſer, j'aime trop ma maîtreſſe.

CHAMPAGNE *en l'embraſſant.*

De ſa convaleſcence, oh, je ſuis très-joyeux,
Et je ſens à préſent que je m'en porte mieux.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE BARON *seul, rêvant dans un fauteuil, une plume à la main, le coude appuié sur un bureau, qui est devant lui.*

DEvois-je t'acheter, ô ! fatale brochure !
Non, rien n'est comparable au tourment que j'endure ;
Et mon esprit malgré les efforts que je fais,
Est toujours en travail, & n'enfante jamais.

SCENE II.

LE BARON, MONTVAL, CHAMPAGNE.

MONTVAL *au fond du Théâtre.*

NOus avons pris tous quatre une peine inutile,
Nous n'avons pas trouvé le pere de Lucile.

CHAMPAGNE.

Monsieur, le voilà seul. Parlons bas, il écrit.

MONTVAL.

Il se plaint, écoutons. J'en ferai mon profit.

LE BARON.

Riche Auteur de Mérope, ah ! je te porte envie.
Les bons vers sans effort coulent de ton génie,
Et je ne puis avoir, dans mes vœux impuissans,
Même la faculté d'en faire de méchans.
La nature aujourd'hui n'est pas en tout avare,
L'Art des vers est commun, si le génie est rare.
Je ne demande au Ciel pour unique présent,
Que la fécondité des rimeurs d'aprésent.
On ne peut pas former un souhait plus modeste;
Qu'il m'accorde la rime, & garde tout le reste.
Que je fasse des vers, n'importe qu'ils soient plats.
Mais j'ai beau le prier, il ne m'écoute pas.

MONTVAL.

Bon, voilà qui m'apprend au vrai sa maladie.

CHAMPAGNE.

Le genre en est plaisant; permettez que j'en rie.
Ah ! la rime le tient. Je plains son embarras,
Car je me suis trouvé quelquefois dans le cas.

LE BARON.

J'ai beau ronger mes doigts, j'ai beau même les mordre,

Raturer, déchirer, mettre tout en désordre,
Renverser & briser les meubles innocens,
Et pour trouver la rime, écraser le bon sens.
Je n'en ai pour tout prix que la douleur secrette
D'extravaguer beaucoup sans devenir Poëte.
O ! Ciel ! Puisque de toi je ne puis obtenir
Le pouvoir de rimer, ôte m'en le désir ;
Ce désir malheureux qui sans fruit me consume.

CHAMPAGNE.

Eloignons-nous, je crains sa fureur qui s'allume.

LE BARON.

Ma raison ce matin l'avoit sçu réprimer,
Ce funeste recueil vient de le rallumer,
Grands & petits, la Cour, la Ville, & la Province,
Toute la France enfin a rimé pour son Prince.
Malheureux ! Moi tout seul, pour lui je n'ai rien fait,
Moi, qui suis dans le cœur, son plus zélé sujet !
Depuis huit mois entiers que cette ardeur m'agite,
Je n'ai pû mettre au jour un seul quatrain de suite,
Et les vers que je fais sont tous estropiés ;
L'un est court d'une jambe, & l'autre a quinze piés.
Telle est la cruauté de ma barbare étoile,

Aux yeux de tous encore, il faut que je la voile.
Je ne puis dans ma peine avoir un confident,
Et je ſuis obligé de m'enterrer vivant,
Dans la peur que quelqu'un ne penetre ma honte.
Un mal ſi ridicule, & qu'aucun frein ne dompte,
Me peint tous les objets des plus noires couleurs.
Il me plonge aujourd'hui dans de telles fureurs
Que je ſuis ſur le point de me battre moi-même,
Et malheur mille fois, dans mon dépit extrême,
Malheur aux importuns qui ſe préſenteront.

Il ſe leve en fureur.

CHAMPAGNE.

Ce ne ſera pas moi : des ſots s'y frotteront.

MONTVAL *l'arrêtant.*

Demeure. Ce n'eſt-là qu'un tranſport poëtique.

CHAMPAGNE.

On ne badine pas avec un frénetique.

MONTVAL.

Le voilà qui ſe calme.

Le Baron ſe remet ſur ſon ſiége, & rêve de nouveau.

CHAMPAGNE.

Ah ! je tremble toûjours;
Liſette heureuſement vient à notre ſecours.

SCENE III.

LE BARON, MONTVAL, CHAMPAGNE, LISETTE *qui fait signe en entrant à Montval & à Champagne de s'éloigner.*

LISETTE *au Baron.*

MOnsieur....

LE BARON.

Qui parle là?

LISETTE.

C'est votre humble servante;
Madame qui vous cherche, est très-impatiente.
Un fameux Medecin.....

LE BARON.

Qu'on me laisse en repos:
Je ne suis point malade il vient mal-à-propos.

LISETTE.

Il a ressuscité votre fille expirante,
La nouvelle par-tout....

LE BARON.

Nouvelle extravagante!
Et ce Medecin là n'a jamais existé.

LISETTE.

Pour convaincre vos yeux de sa réalité,
Il va se présenter.

LE BARON.

Non, non, je l'en dispense.
J'honore ses pareils, mais je fuis leur présence.

LISETTE.

Oh ! c'est un Medecin comme on n'en a point vu ;
Vous l'aimeriez, Monsieur, s'il vous étoit connu.
Il joint au grand sçavoir tous les talens aimables ;
Il fait des vers....

LE BARON.

Des vers !

LISETTE.

Il en fait d'admirables.
Il traite en Gentilhomme, & sans rien exiger,
Poli comme un François, quoiqu'il soit Etranger.

LE BARON.

Quoi ! c'est un Etranger ?

LISETTE.

Oui, Monsieur.

LE BARON.

Qu'il paroisse.
Je lui dois des égards, & de la politesse.

LISETTE.

Je vous annonce encor votre meilleur ami ;
Et je vais l'informer que vous êtes ici.

LE BARON.

D'ami ! je n'en ai point. Ne prens pas cette peine

LISETTE.

Cléon l'eſt à bon titre, & permettez qu'il vienne.

LE BARON.

Il eſt de retour !

LISETTE.

Oüi.

LE BARON.

Je dois le prevenir.

LISETTE.

Attendez-le plûtôt, je ſors pour l'avertir.
Voilà cet homme illuſtre, à qui rien ne reſſemble,
Voyez-le en attendant, & raiſonnez enſemble.

Elle ſort.

SCENE IV.

LE BARON, MONTVAL.

MONTVAL.

MOnſieur, comme Etranger, je parois devant vous,
Prévenu des bontés que vous avez pour nous.

LE BARON.

Oui, je fais cas, Monſieur, des Etrangers célébres;

MONTVAL.

Mon nom fut-il caché, Monſieur, dans les téné-
bres,
L'honneur que je reçois ſuffiroit aujourd'hui
Pour répandre du jour & du luſtre ſur lui.
Les Gens de Lettres ſont dans votre eſtime encore,
Et c'eſt la qualité dont ſur-tout je m'honore;
Je la préfere à tout.

LE BARON.

Avec juſte raiſon:
Moi-même je voudrois en mériter le nom;
Il releve toûjours l'éclat de la naiſſance;
Malgré l'erreur commune,

MONTVAL.

Elle n'eſt plus en France.
Tout le monde à préſent y penſe comme vous;
Les Arts y ſont chéris & cultivés de tous:
Le Seigneur le premier ſçait en donner l'exemple;
L'hôtel du Financier eſt devenu leur Temple;
Lui-même il eſt Mecéne & Virgile à la fois,
Et chaque état changé n'eſt plus tel qu'autrefois:
L'eſprit a répandu par-tout la politeſſe,
Le jeune Militaire a pris l'air de ſageſſe:
Au ſpectacle, à l'étude, il donne ſon loiſir,
Et conſulte le goût même au ſein du plaiſir.

LE BARON.

Oh ! pour le coup, Monſieur, vôtre pinceau nous flatte ;
Et c'eſt un beau portrait que la vérité gâte.
Pour les Auteurs en France on a trop de mépris :
On l'étend ſans nul choix ſur les plus applaudis,
Eux qui mériteroient l'eſtime la plus haute.

MONTVAL.

S'ils y ſont mépriſés, c'eſt ſouvent par leur faute :
Ils font tout ce qui ſert à les humilier,
Le plus vil Artiſan éleve ſon métier :
L'Auteur ſeul a la rage, ou plûtôt la baſſeſſe
De rendre ridicule un talent qu'il profeſſe ;
Et ſi ſur le Théâtre, il met un bel eſprit,
C'eſt pour le dégrader juſques dans ſon habit :
Par mille traits uſés, dont la rédite aſſomme,
Qui font rire le ſot, & rougir l'honnête homme.
A ternir ſes rivaux, appliquant ſes efforts,
Il s'avilit lui-même, & flétrit tout le corps.

LE BARON.

Pour réhabiliter ce corps que je révére,
Je voudrois qu'on en fît un exemple ſévére.

MONTVAL.

A ce noble courroux, qui trahit votre cœur,

Je juge qu'en ſecret vous en êtes, Monſieur.

LE BARON.

Plût au Ciel! qu'il fût vrai, comme je le deſire!
Je ne ſentirois pas l'horreur qui me déchire.
Mais j'en dis trop, Monſieur.

MONTVAL.

J'en dévoile encor plus.
Je vois, de votre mal, le principe confus.

LE BARON.

Vous voyez le principe!

MONTVAL.

Oüi, mon œil le démêle;
Et j'ai pris dans mon art une route nouvelle.
Je ſuis le Médecin du cœur & de l'eſprit,
Et c'eſt en converſant que mon art les guérit.
Soit dans leurs mouvemens, ſoit dans leur fantaiſie,
Je les ſuis pas à pas, & je les étudie.
Un coup d'œil me ſuffit pour y voir leur tourment;
Par exemple, j'ai lû le vôtre en un moment.
Pour vous prouver, d'un mot, que j'ai ſçu le connoître,
Vous brûlez d'être Auteur, & vous ne pouvez l'être.
Cette inutile ardeur vous tourmente l'eſprit,

Et c'eſt elle en ſecret, Monſieur, qui vous maigrit.

LE BARON.

Je ne puis, à ces mots, que rougir & me taire.
Pour vous deſavouer, je ſuis né trop ſincére,
Votre ſçavoir m'étonne; & confond ma raiſon.
Je paſſe, de l'eſtime, à l'admiration.
Vous n'êtes pas un homme, il faut être un génie,
Pour avoir pénétré ma ſecrette manie.
Jugez, préſentement, jugez de bonne foi,
S'il eſt quelqu'un au monde à plaindre autant que moi.
Si ma peine étoit ſçue, ah! j'en mourrois de honte.
Tout ce que je demande, & ſur lequel je compte,
Gardez bien mon ſecret, & déplorez mon ſort.

MONTVAL.

Je veux, & puis pour vous faire un plus grand effort,
Tout ſingulier qu'il eſt, ce mal qui vous tranſporte,
Je prétens le guérir, ou pallier de ſorte
Que vous recouvrerez la joie & la ſanté;
Je répons du remede & de ſa ſûreté.

LE BARON.

Vous me rendrez Poëte! ô, Ciel! puis-je le croire!

MONTVAL.

Vous en aurez le titre.

LE BARON.

Il ſuffit pour ma gloire:
Ah! je voudrois avoir au Théâtre un ſuccès,
Et m'entendre applaudir, lorſque je paroîtrois;
Je crois déja m'y voir, & mon ame eſt charmée;
Je ſuis, je ſuis égal au Général d'Armée,
Qui revient triomphant.

MONTVAL.

Je puis vous y ſervir.

LE BARON.

Doucement, vous m'allez étouffer de plaiſir.

MONTVAL.

Pour moderer, Monſieur, cette joye exceſſive;
Songez que vous devez craindre l'alternative.
Le Général d'Armée eſt quelque fois battu.

LE BARON.

Oh! l'exemple conſole, Annibal fut vaincu.

MONTVAL.

Monſieur, à ce prix-là, ſoiez ſûr de la choſe.

LE BARON.

Faites-moi vîte Auteur, & ne fut-ce qu'en proſe.

MONTVAL.

Vous l'allez être en Vers, en voici le brevet:
Adoptez cet écrit ſous le ſceau du ſecret.

Nul autre que nous deux ne ſçaura ce miſtére.

LE BARON.

Quoi ? des enfans d'autrui, je ſerai donc le Pere ?

MONTVAL.

Conſolez-vous, Monſieur, nombre de beaux eſprits
Reſſemblent ſur ce point à beaucoup de maris.

LE BARON.

Mais c'eſt un vol ſecret qui tient de l'impoſture.

MONTVAL.

Non, il ne bleſſe pas les loix de la droiture.

LE BARON.

On trompe en ſe parant d'un habit emprunté.

MONTVAL.

Eh ! qui brille aujourd'hui de ſa propre clarté ?
Le monde n'offre aux yeux qu'une fauſſe lumiere ;
Et tout eſt charlatan, ou tout eſt plagiaire.
Comme chaque talent, ſongez que chaque état,
D'une main inconnue, emprunte ſon éclat.
Un Grand doit ſon eſprit à ſon ſeul Sécretaire.
Le Robin au Palais & l'Orateur en Chaire,
Ne débitent ſouvent que ce qu'un autre écrit.
Le Marchand vend pour ſien ce qu'il prend à crédit ;
L'Homme d'intrigue uſurpe & vole au vrai génie
La gloire d'un projet, que ſon art s'approprie ;

Depuis l'Homme de Cour jusques à l'Artisan,
Tout trompe, tout est geai sous les plumes du pan.

LE BARON.

Je me rens, ce discours leve enfin mon scrupule,
Je puis me dire Auteur, sans être ridicule.
Vous me rendez la vie en cet heureux instant.
Vous faites plus, votre art me tire du néant.
Vous me créez Poëte, & je vous dois ma gloire.
Vous consacrez mon nom au temple de mémoire.

MONTVAL.

Je voudrois que mes Vers fussent tels dans le fonds.

LE BARON.

Moi, sans les avoir vus, je maintiens qu'ils sont bons.
J'irai les réciter avec la même yvresse
Que si j'étois l'Auteur en effet de la Piéce.

MONTVAL.

Mais vous l'êtes aussi. Ne l'oubliez plus.

LE BARON.

Non.
Lisez-les moi d'abord, pour me donner le ton.

MONTVAL *lit.*

VERS AU ROY.

GRand Roi, pardonne à mon silence,
Il prouve mon respect autant que ma prudence;

Et

Et le grand nombre auroit dû m'imiter ;
Tous ont le front de te chanter,
Mais aucun n'a l'art de te peindre :
C'eſt cet écueil fatal, c'eſt cet exemple à craindre
Qui m'a retenu malgré moi :
Les Alexandres, les Achiles,
N'ont rien de commun avec toi.
A quoi bon te prêter en peintres mal-habiles
Les traits d'autrui rebattus tant de fois.
Ta valeur qui t'eſt propre, a pour ſoi la juſtice ;
Que dans la vérité leur pinceau la ſaiſiſſe,
Et l'offre pour modéle à tous les autres Rois.
L'humanité dans tes pareils ſi rare,
Te ſuit par-tout juſques dans les combats ;
Ce n'eſt point pour jouir d'un triomphe barbare
Qu'au plus fort du danger ton cœur conduit tes pas ;
C'eſt pour y ménager le ſang de tes ſoldats,
Dont tu ſçais que le Ciel veut que tu ſois avare :
Voilà comme un vrai Roi doit être courageux.
Pourquoi, dans les tems fabuleux,
Pour te louer, faut-il donc qu'on s'égare ?
Notre Hiſtoire préſente aux yeux
Un parallele moins biſarre ;
Et c'eſt à tes propres ayeux
Qu'il eſt juſte qu'on te compare.
Pour te peindre il ne faut qu'un ſeul trait reſſemblant,
Ton Aieul fit des Rois & ſoutint leur puiſſance ;
Tu fais des Empereurs, & tu prens leur défenſe.
Pere du Peuple enſemble & Conquérant,
Tu joins, malgré l'effort de l'Autriche jalouſe,
La gloire de Louis le Grand
A la bonté de Louis Douze.

LE BARON.

J'adopte ces Vers-là. C'eſt peu de la ſanté,
Je ſuis ſûr à préſent de l'immortalité;
Je les vais de ce pas envoyer au Mercure.

MONTVAL.

Pour l'immortalité cette voye eſt peu ſûre,
Ce qui me flatte, moi, qui juge en Médecin,
C'eſt votre état préſent. Vous avez l'air ſerein,
Le tein clair, dans votre œil la vivacité brille.

LE BARON.

Oui, je vais me montrer aux yeux de ma Famille;
Tout le monde ſera bien étonné, je croi.

SCENE V.

LE BARON, MONTVAL, LA MARQUISE.

LE BARON.

Approchez-vous, Marquiſe, & conſiderez-moi,
Comment me trouvez vous?

LA MARQUISE.

Je vous trouve à merveille;
Mes yeux ſont enchantés; je doute ſi je veille,

Je ne vous ai pas vû si frais depuis long-tems ;
Vous avez tout au moins rajeuni de dix ans.

LE BARON.

De cet homme divin, c'eſt l'ouvrage admirable ;
Sa façon de guérir doit paroître incroyable,
D'autant mieux qu'elle n'eſt que l'opération
D'une heure tout au plus de converſation.

LA MARQUISE.

Rien n'eſt plus ſurprenant ; mais puis-je être éclaircie
Du ſujet qui cauſoit votre mélancolie ?

LE BARON.

La choſe eſt à préſent inutile à ſçavoir ;
Suffit qu'il m'a purgé de tout mon chagrin noir ;
J'ai l'eſprit gai, content, j'ai l'ame ſatisfaite :
Ceſt aſſez pour jouir d'une ſanté parfaite.
Je voudrois que ma fille....

LA MARQUISE.

Elle eſt guérie auſſi.

LE BARON.

Je ſuis impatient de la voir.

LA MARQUISE.

La voici.

SCENE VI.

LE BARON, MONTVAL, LA MARQUISE, LUCILE, LISETTE.

LE BARON.

MA fille, comme moi te voilà rétablie ;
En voyant ta ſanté, la mienne eſt raffermie.

LUCILE.

A mon bonheur, mon pere, il ne manque plus rien.

LE BARON.

Dans ton Libérateur, tu vois auſſi le mien.
Pour combler les bienfaits que le deſtin m'envoye,
Cléon vient partager & redoubler ma joye.
Quel plaiſir !

SCENE VII.

LE BARON, MONTVAL, LA MARQUISE, LUCILE, LISETTE, CLE'ON.

CLE'ON.

CHer Baron, j'arrive exprès pour vous.

LISETTE *à part.*

Voila le Médecin réduit à l'agonie.

CLE'ON.

Mon ame eſt tranſportée,

LE BARON.

Et la mienne eſt ravie.

MONTVAL *d'un air troublé au Baron.*

Vous lui donnez Lucile !

LE BARON.

Oui, vos ſoins généreux
Ne pouvoient me la rendre en un tems plus heureux,
Et je veux dès ce ſoir que leur nôce ſoit faite.
Je vous prirai, Monſieur, pour la rendre parfaite,
Comme en tout vous avez un goût ſupérieur,
D'en vouloir bien vous même être l'ordonnateur :

LUCILE.

Ce ſoir !

CLE'ON.

Belle Lucile, oui, vraiment ce ſoir même;
Vous ne ſçauriez trop tôt faire mon bien ſuprême :
Jugez de mon amour par mes ſoins empreſſés.
Votre tante informée a du..... vous pâliſſez.
Vous trouveriez-vous mal ?

LUCILE.

Oui, soutien-moi, Lisette.

Elle se laisse aller sur un fauteuil

MONTVAL *à Cléon*

Votre ardeur pour le coup, Monsieur, est peu discrette;
A peine je l'arrache au danger le plus grand,
Et vous lui proposez un nœud si surprenant:
Qui plus est, dans une heure, on veut qu'il s'exécute;
Voilà qui lui peut seul causer une rechute:
Ce sont là de ces coups, où l'on ne s'attend pas;
Les révolutions qui se font dans ce cas,
Ebranlent tous les sens, & sont des plus à craindre.

LA MARQUISE.

Monsieur, secourez-la.

MONTVAL.

Mais à parler sans feindre,
Mon embarras est grand. Il me faut tout mon art,
Pour la bien rétablir.

CLE'ON.

Les filles la plûpart,
A l'aspect d'un époux qui s'offre, & qui s'empresse,
Font paroître leur joye, & non pas leur tristesse.

LE BARON.

Je ne puis vous revoir dans un moment plus doux;
Mon rétabliſſement, & celui de ma fille,
Marquent votre retour au ſein de ma famille;

Montrant Montval.

Monſieur en eſt l'Auteur. Vous voyez aujourd'hui
Dans Lucile & dans moi deux miracles de lui,
Nous étions.....

CLE'ON.

J'en ſçai plus qu'on ne peut m'en apprendre.
Après ce que j'ai vû, rien ne peut me ſurprendre.

MONTVAL.

Si vous vouliez, Monſieur, croire auſſi mes avis,
Vos maux comme les leurs, ſeroient bien-tôt guéris;
Plus que vous ne croyez je puis vous être utile.

CLE'ON

Non, quoique vous ſoyez un Médecin habile,
J'ai réſolu pour moi d'en choiſir un meilleur.

MONTVAL.

Vous me ſurprenez fort. Eh! qui donc?

CLE'ON.

C'eſt Monſieur.

LE BARON,

Oh! s'il dépend de moi, la guériſon eſt ſure.

CLE'ON.

Ce discours m'encourage, & m'est d'un bon augure;
Puisqu'il faut sans détour vous révéler mon mal,
Apprenez qu'aujourd'hui dans ce salon fatal,
Je l'ai pris en voyant votre fille endormie;
Sa beauté m'a frappé d'abord quoiqu'assoupie:
Elle s'est réveillée; un regard enchanteur
Vient d'enfoncer le trait jusqu'au fond de mon cœur.
La langueur de ses yeux a passé dans mon ame;
L'Amour à soixante ans m'a fait sentir sa flâme
Pour la premiere fois, je soupire en un mot;
Mais je soupire au point que je meurs comme un sot
De ce feu violent qui vient de me surprendre,
Si je n'obtiens de vous la qualité de Gendre;
C'est le remede seul qui peut sauver mes jours,
Et c'est de votre main que j'attens ce secours;
Votre sœur m'a flatté que j'y pouvois prétendre,
Et pour vouloir ma mort, votre fille est trop tendre.
Vous gardez le silence, & vous m'étonnez tous.

LE BARON.

Je le garde de joye, & ma fille est à vous.

Que la cour du Château ne peut la contenir.
Le public n'attend pas. Hâtez-vous de venir.

MONTVAL.

Es tu fou? quel public?

CHAMPAGNE.

Le public de Champagne.
C'eſt peu que votre nom vole dans la Campagne,
De Creteil, juſqu'à Troye, il vient d'être porté;
On vient vous conſulter ici de tout côté.

MONTVAL.

La choſe eſt ridicule.

LISETTE.

Elle eſt des plus plaiſantes.

CHAMPAGNE.

Comment elle eſt pour vous, Monſieur, des plus brillantes.
A leurs empreſſemens, venez vous préſenter.

MONTVAL.

Va leur parler toi-même, & me repréſenter.

CHAMPAGNE.

Je pourrai faire face aux manans du Village,
Mais les honnêtes gens qui ſont du voiſinage,
Parmi leſquels on voit Comteſſes & Marquis,
Veulent votre préſence, ainſi que vos avis:
Si vous ne répondez à leur ardeur extrême,

Ils viendront juſqu'ici vous relancer eux-même.

MONTVAL.

J'enrage.

LUCILE.

Paroiſſez, vous les charmerez tous.

LISETTE.

Nos Docteurs à la mode en ſçavent moins que vous.

MONTVAL.

Je ne ſuis Médecin que pour votre famille.

LISETTE.

Votre Art eſt pour le pere, & vos ſoins pour la fille.

LUCILE.

Par-là, de mes Parens, vous aurez mieux le cœur,
Et l'eſtime publique affermira la leur.

LISETTE.

La fortune vous rit, ſaiſiſſez-la bien vîte,
Profitez de la vogue, elle aide le mérite.

LUCILE.

Oui, tentez le deſtin, s'il vous trompe, en tout cas,
Soyez sûr que mon cœur ne vous trahira pas.

MONTVAL.

Devant Liſette ici, daignez donc me promettre,

MONTVAL.

Il faut, Monſieur, il faut dans ces occaſions
Conſiderer les tems, & les poſitions :
Eloignez-vous de grace & les uns & les autres.

LE BARON.

Oui, ſortons. Nos ſecours, Monſieur, nuiroient aux vôtres,

LA MARQUISE.

Je vous la recommande.

LISETTE.

Elle eſt en bonnes mains.

CLE'ON *à Montval.*

Monſieur.....

MONTVAL *avec colere.*

Votre préſence eſt tout ce que je crains.
Sortez.

Cléon ſort avec la Marquiſe & le Baron.

SCENE VIII.

MONTVAL, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

VOtre couroux eſt plaiſant.

MONTVAL.

Il eſt juſte;

LISETTE.

Oui. Voilà pour tuer le corps le plus robuſte ;
à Lucile.
Vous avez bien joué l'évanouiſſement.

LUCILE.

Oui, car je l'ai joué très-naturellement ;
Contre de tels revers, on manque de conſtance,

MONTVAL.

Comme vous, j'ai penſé tomber en défaillance.

LUCILE.

Quel réméde employer ? Et que deviendrons nous ?

MONTVAL.

Je ſuis, de ce malheur, plus étourdi que vous.

SCENE DERNIERE.

MONTVAL, LUCILE, LISETTE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE *à Montval.*

Deſcendez au plûtôt, Monſieur, on vous demande.

MONTVAL.

Eh ! qui donc ?

MONTVAL.

Tout le monde, & la foule eſt ſi grande,

D'accomplir malgré tout votre ſonge à la lettre.

LUCILE.

Je jure d'être à vous, ou de n'être qu'à moi ;
Me puniſſe le Ciel, ſi je trahis ma foi.

MONTVAL.

Après un tel ſerment, ma gloire eſt infaillible ;
Et pour vous mériter tout me ſera poſſible ;
Vous m'en tiendrez compte.

LUCILE.

Oui.

MONTVAL.

Je vole à mon emploi.
Amour tu m'en paîras, je l'exerce pour toi.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CHAMPAGNE, LISETTE.

CHAMPAGNE.

UN moment ; laiſſe-moi, laiſſe, que je reſpire;
Je ſuis gonflé d'orgueil, & je creve de rire:
Monſieur Bromps a bien fait des duppes aujourd'hui ;
Je l'ai bien ſecondé, j'ai trompé d'après lui ;
Et de la Faculté, tu vois un nouveau membre.

LISETTE.

Toi, tu n'es tout au plus qu'un Docteur d'antichambre.

CHAMPAGNE.

Là, par bonté pour toi, je veux bien m'arrêter.
Hem, comment va ce poux ? J'ai droit de le tâter;
Je ſuis le Médecin de toutes les ſoubrettes,
Et ſinguliérement je m'attache aux Liſettes.

LISETTE.

Va, je me porte bien, & tu n'es qu'un nigaut.

CHAMPAGNE.

Eh ! ce ſont là pour moi les malades qu'il faut.
Mais tu me connois trop, ſans cela mon audace
T'eut ſubjuguée ici comme la populace.

LISETTE.

L'opinion peut tout ſur l'homme prévenu.

CHAMPAGNE.

Je ne le croirois pas ſi je ne l'avois vû ;
Ah ! que la renommée eſt une belle choſe !
Et qu'au public crédule aiſément on impoſe !
Dès qu'elle eſt favorable, elle met en crédit,
Et porte l'ignorant comme l'homme d'eſprit.
Il faut un nom fameux pour éblouir le monde,
Et c'eſt ſur le bonheur que ſon éclat ſe fonde.

LISETTE.

Oui, qui fait tous les jours la réputation,
Et même le talent ; mais c'eſt l'occaſion ;
La faveur d'un inſtant, ou d'une circonſtance
Suffit pour l'établir ou lui donner naiſſance :
Ton Maître, dans le fond, mieux qu'un autre le peut,
Quand on a de l'eſprit, on eſt tout ce qu'on veut.

CHAMPAGNE.

Ce métier lui déplaît, la foule l'importune ;
Mais s'il le vouloit bien, nous y ferions fortune.
En mon particulier, Liſette, à ſon inſçu,
J'ai là plus d'un Louis que j'ai déja reçû.

LISETTE.

Il devroit préferer la Médecine aux armes.

CHAMPAGNE.

Qu'oses-tu proposer?

LISETTE.

A tort tu te gendarmes.

CHAMPAGNE.

Des Guerriers tels que nous devenir Médecins!
Abuser à la fois & tuer les humains!

LISETTE.

On les tue à la guerre.

CHAMPAGNE.

Oh! c'est sans perfidie.
En attaquant leurs jours, on expose sa vie.
Si nous les égorgeons, c'est du moins noblement.

LISETTE.

Ils n'en sont pas moins morts, un Médecin souvent
Les guérit par hazard, il en fera de même.

CHAMPAGNE.

Notre délicatesse est là-dessus extrême;
Son succès cependant à tel point est porté,
Qu'il attache à son char tout le sexe enchanté,
Et c'est à qui l'aura. J'en ai vu trois ou quatre,
Qui, pour se l'arracher sont prêtes à se battre;
Une femme tierée, & fiere de son rang,
Est la plus acharnée; & veut tout mettre à sang.

SCENE

SCENE II.

LUCILE, LISETTE, CHAMPAGNE.

LUCILE.

IL faut que pour le coup, Montval m'ait oubliée;
Il tarde trop long-tems, & j'en ſuis effrayée.

CHAMPAGNE.

Il eſt, Mademoiſelle, arrêté malgré lui,
Et cent fois plus que vous, il en ſent de l'ennui.

Il ſort.

SCENE III.

LUCILE, LISETTE, LA MARQUISE

LA MARQUISE *à Lucile.*

JE te cherche par tout ta ſanté m'inquiete,
Elle paroît meilleure, & j'en ſuis ſatisfaite.

LUCILE.

Elle vous le paroît, mais elle ne l'eſt point.

LA MARQUISE.

Ton viſage me rend tranquille ſur ce point.

Un autre ſoin m'agite. Apprens que la Comteſſe
Prétend nous enlever ton Médecin, ma Niéce.

LISETTE.

Ah ! quelle perfidie !

LUCILE.

Il faut l'en empêcher.

LA MARQUISE.

La ligue eſt générale, on veut nous l'arracher.
Toutes les femmes ont de l'amour pour cet Homme ;
Moi-même, au fond du cœur, je lui donne la pomme ;
Si je faiſois un choix, il tomberoit ſur lui.

LUCILE.

Ah ! vous convenez donc qu'on doit le préferer ?

LA MARQUISE.

Oui.

Sa figure prévient, & ſon ſavoir étonne.
C'eſt un je ne ſçai quoi dans toute ſa perſonne ;
Qui donne de la grace au moindre mot qu'il dit.
Avec moins de mérite on nous tourne l'eſprit,
Dès qu'on eſt à la mode, on devient notre idole.
La plus ſage y ſuccombe, ainſi que la plus folle.
L'exemple entraîne tout, il eſt contagieux,
Et l'éclat de la vogue éblouit tous les yeux.

LUCILE.

Quand on l'aime, on ne fait que lui rendre justice,
Mais ce n'est pas un droit, pour qu'on nous le ravisse.
La Comtesse le peut consulter en ces lieux.

LA MARQUISE.

La perfide aujourd'hui, pour se l'attacher mieux,
Veut lui faire épouser une Veuve opulente,
Qui n'est jeune ni vieille, & qu'on dit sa parente.

LUCILE.

Mais rien n'est plus affreux. Que dit-il à cela?

LA MARQUISE.

Mais il la remercie.

LUCILE.

Il y consentira!

LA MARQUISE.

Je ne sçais; la Comtesse est au fond si pressante,
Que je crains qu'il ne céde à sa poursuite ardente.

LUCILE.

Ma Tante, agissez donc, pour détourner ce coup.

LA MARQUISE.

Vraiment, si je pouvois....

LUCILE.

Vous y pouvez beaucoup.

LA MARQUISE.

La santé du Logis s'y trouve interessée,

Et c'eſt un procedé dont je ſuis offenſée.

LUCILE.

J'en ſuis outrée ; il eſt tout des plus violens.
Vient-on dans les maiſons, pour enlever les gens,
Dans le tems que leur art nous eſt ſi ſalutaire,
Quand notre vie y tient par un nœud néceſſaire ?
Nous retomberons tous dès qu'il ſera parti.
C'eſt un aſſaſſinat digne d'être puni.

LISETTE *à la Marquiſe.*

Votre Niéce a raiſon, j'approuve ſa colere ;
C'eſt vous couper la gorge.

LA MARQUISE.

Oui, nous devons tout faire,
Pour fixer près de nous notre aimable Pruſſien.
Cherchons toutes les trois un prompt & ſûr moyen.

LUCILE.

Il vous ſeroit aiſé, ſi vous vouliez, ma Tante,
De le lier ici d'une façon conſtante.

LA MARQUISE.

Apprens-moi donc comment j'y pourrai réuſſir ?

LUCILE.

Je crains....

LA MARQUISE.

Tu ne dois pas ni craindre, ni rougir ;
Il me tarde déja d'exécuter la choſe.
Parle donc, qui t'arrête ?

LUCILE.

Excuſez-moi, je n'oſe.

LA MARQUISE.

Pourquoi cette pudeur & cet embarras-là ?

LUCILE.

Liſette, qui le ſçait, pour moi vous l'apprendra ;
Je la laiſſe avec vous, pour qu'elle vous le diſe.

Elle ſort.

SCENE IV.

LA MARQUISE, LISETTE.

LISETTE.

MAdame, puiſqu'il faut que je vous en inſtruiſe,
Le moyen d'arrêter ce grand Homme chez vous,
Eſt de vous l'attacher par un nœud des plus doux ;
Et puiſqu'on lui propoſe ailleurs un mariage,
Vous lui pouvez offrir ici même avantage.

LA MARQUISE.

Cet expédient-là n'eſt pas ſi mal trouvé.

LISETTE.

Cet Himen eſt ſortable, il doit être approuvé.
Votre Niéce craignoit....

LA MARQUISE.

Elle avoit tort, Liſette,
Si je me détermine à ce qu'elle ſouhaite,
C'eſt pour ma guériſon, moins que pour ſa ſanté.
Il eſt vrai que j'y vois de la difficulté ;
Mais pour elle, il n'eſt rien que mon cœur n'applaniſſe ;
Laiſſe-moi ſeule ici, pour que j'y refléchiſſe.
Ne dis rien à ma Niéce encor ſur ce parti,
J'irai l'en informer quand je l'aurai choiſi.

Liſette s'en va.

SCENE V.

LA MARQUISE *ſeule.*

CE lien, dans l'inſtant où Lucile eſt promiſe,
Où ſon Himen s'apprête, où l'heure même eſt priſe,
Pour l'unir à Cléon dans cette même nuit,
Ne peut la regarder. C'eſt moi, ſans contredit,
C'eſt moi ſeule qui dois au défaut de ma Niéce,
Renverſer ton projet, orgueilleuſe Comteſſe.
Et plûtôt que ta main nous ôte notre bien,
Je m'unirai pour elle au Médecin Pruſſien.
Je me ſacrifirai pour la ſanté commune.

Je puis lui préſenter ma main & ma fortune,
Dans un jour, où Cléon enrichit tout les miens.
Mon âge & mon eſprit ſont aſſortis aux ſiens;
Il a près de trente ans, je n'en ai pas quarante;
La Veuve qu'on propoſe en doit avoir cinquante;
Elle eſt riche, dit-on, mais je le ſuis aſſez
Pour un cœur qui n'a pas les vœux intéreſſés.
Je ſuis ſûre d'ailleurs, qu'il m'eſtime d'avance,
Et j'oſe me flatter d'avoir la préference.
Voilà mon parti pris; mais la difficulté
Eſt d'en faire l'aveu ſans bleſſer ma fierté.
Je le vois qui paroît, & je ſens à ſa vûë
Une timidité qui m'étoit inconnuë.

SCENE VI.

LA MARQUISE, MONTVAL,

MONTVAL.

JE m'arrache à la fin, à l'importunité.

LA MARQUISE.

Je vous fais compliment, & votre vanité
Doit ſe trouver, Monſieur, extrêmement contente.
La Comteſſe vous offre une riche Parente.

MONTVAL.

L'honneur qu'elle me fait eſt peu flatteur pour moi.

LA MARQUISE.

Vous déguiſez, Monſieur.

MONTVAL.

Je parle en bonne foi.

LA MARQUISE.

Vous partez cependant pour ſuivre la Comteſſe.

MONTVAL.

Moi, m'éloigner de vous ! moi, quitter votre Nièce !

LA MARQUISE.

On vient de m'aſſurer que vous l'accompagniez.

MONTVAL.

Je ne pars pas, à moins que vous ne me chaſſiez.
Où pourrois-je être mieux qu'auprès de vous, Madame ?
Je vous ſuis attaché juſques au fond de l'ame.
Je voudrois me lier encore de plus près.
Je voudrois en ces lieux me fixer pour jamais ;
Paſſer tous mes inſtans en votre compagnie,
Et conſerver vos jours aux dépens de ma vie.

LA MARQUISE.

Quoi ? notre Médecin veut s'allier à nous ?

MONTVAL.

Oui, ma ſanté ſoupire après un nœud ſi doux.
Le Médecin ſe meurt, ſi ſon mal ne vous touche,
Et ſon bonheur dépend d'un mot de votre bouche.
Voyez à vos genoux tomber la Faculté.

LA MARQUISE.

Arrêtez, cet état bleſſe ſa gravité.

MONTVAL.

Je ne puis prendre un air trop ſoumis & trop tendre,
J'ai beſoin d'indulgence, & je vais vous ſurprendre.
Apprenez mon amour, & mes vrais ſentimens.

LA MARQUISE.

Epargnez-vous ce ſoin, Monſieur, je les entens :
Je vous dirai bien plus. Je n'y ſuis pas contraire;
Mais la décence veut, que j'en parle à mon frere.
Adieu, vous n'aurez pas à languir bien du tems,
Nous allons de concert rendre vos vœux contens.

Elle ſort.

SCENE VII.

MONTVAL *seul.*

QUel discours enchanteur ! faut-il que je le croye ?
Je demeure interdit de plaisir & de joye !
Lucile, vos parens vont combler mon bonheur ;
Et de tous vos appas, je serai possesseur ;
Mon cœur rend pour le coup grace à la Médecine,
Je vous dois à son art, je la tiens pour divine.

SCENE VIII.

MONTVAL, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

JE n'en puis plus, Monsieur, je rentre épouvanté.
Notre vie en ce lieu n'est pas en sureté.

MONTVAL.

Pourquoi ?

CHAMPAGNE.

Fuyons, Monsieur.

MONTVAL.

Quelle eſt cette folie ?

CHAMPAGNE.

On vous ſoupçonne ici de guérir par magie.

MONTVAL.

Quel conte !

CHAMPAGNE.

C'eſt un fait que j'ai trop entendu,
Ce bruit dans tout le Bourg vient d'être répandu.
Voilà le ſort qui ſuit la grande réuſſite,
On admire d'abord, on ſe déchaîne enſuite.

MONTVAL.

O ! le plaiſant péril pour en être effrayé !

CHAMPAGNE.

Je craindrois moins pour vous, mais j'en ſuis de moitié.
Comme à vingt pas d'ici je ſiflois dans la rue,
Un manant dit tout bas fixant ſur moi la vue,
Il appelle le diable, il faudroit le noyer :
Ou plûtôt le rotir, dit l'autre, il eſt Sorcier.
Je m'éloigne à ces mots, leur troupe m'accompagne,
Ils alloient me ſaiſir, c'étoit fait de Champagne,
Si la Comteſſe alors qui paroît à propos,
N'eut avec tous ſes gens, écarté ces marauts.
J'ai loué mille fois ſon heureuſe rencontre,

Les femmes ſont pour nous, ſi les hommes ſont contre.

MONTVAL.

Fini ce vain propos, va, je n'ai pas le tems
De perdre à t'écouter de précieux inſtans,
Je les dois aux tranſports que mon bonheur m'inſpire,
J'obtiens enfin Lucile, & je cours l'en inſtruire.

CHAMPAGNE.

Comment! on vous l'accorde?

MONTVAL.

Oui, je vais l'épouſer.

CHAMPAGNE.

Le ſort vient juſques-là de vous favoriſer!

MONTVAL.

Oui, juge de ma joye.

CHAMPAGNE.

Ah! mon cœur la partage.
Son pere vient. Son air eſt d'un heureux préſage.

SCENE X.

LE BARON, MONTVAL, CHAMPAGNE.

LE BARON.

JE viens tout transporté. Ce que m'a dit m'a
sœur,
Est-il bien vrai ? parlez, mon cher Libérateur !
Vous allez être à nous tout entier sans partage,
Je benis le lien d'un si beau mariage.

MONTVAL.

Je dois remercier plûtôt votre bonté.

LE BARON.

Nous ne vous perdrons pas, & j'en suis enchanté.
Me voilà pour jamais revenu de ma crainte,
D'une vive douleur, j'en avois l'ame atteinte,
Le Ciel vient pour nos jours de vous bien conseil-
ler,
Vous serez à portée en tout tems d'y veiller.

MONTVAL.

J'en ferai ma premiere, & ma plus chere étude ;
J'écarterai de vous la moindre inquiétude.

LE BARON.

Poëte & Médecin, que de ressource en vous !

Pouvons-nous faire un choix plus commode & plus doux ?
Vous rimerez pour moi pendant la matinée,
Et ma fille pourra vous voir l'après-dînée.
Le ſoir vous donnerez tous vos ſoins à ma ſœur ;
Pour toute ma maiſon quel plaiſir ! quel bonheur !
Un nœud ſi fortuné ne peut trop tôt ſe faire ;
Et je brûle déja de vous voir mon beau-frere.

MONTVAL *à part.*

Qu'entens-je ! juſte Ciel !

SCENE X.

LE BARON, MONTVAL, CHAMPAGNE, CLE'ON.

LE BARON.

CHer Cléon ſçavez-vous,
La nouvelle faveur qui ſe répand ſur nous ?
Monſieur s'allie à moi.

CLE'ON.

Votre ſœur que je quitte
Vient de m'en informer, & je vous félicite.
On nous attend tous trois. Le Notaire eſt-là bas.

LE BARON.

Allons vîte. Au lieu d'un, il fera deux contrats.

Il sort.

SCENE XI.

CLE'ON, MONTVAL.

MONTVAL *à part.*

NE ménagons plus rien dans cet instant funeste,
Et risquons tout pour rompre un nœud que je déteste.

retenant Cléon qui s'en va.

Arrêtez. Votre état, Monsieur, me fait frémir.
Malgré vous même enfin je veux vous secourir,
Je puis vous guérir seul du mal qui vous possede.

CLE'ON.

L'Amour m'en guérira, sans employer votre aide.

MONTVAL.

Gardez-vous de former un lien si fatal;
Le réméde cent fois est pire que le mal.

CLE'ON.

C'est l'amour qui l'ordonne, il sera salutaire.

MONTVAL.

Monſieur, encore un coup l'amour vous eſt contraire.

CLE'ON.

Mais ſi l'on vous en croit, l'amour n'eſt jamais bon.

MONTVAL.

Je ne dis pas cela, c'eſt ſelon la ſaiſon.
Dans la jeuneſſe, il eſt, s'il faut ne vous rien taire;
Il eſt bon, excellent, qui plus eſt, néceſſaire.
De vingt ans juſqu'à trente, il eſt un agrément,
Et même une vertu, quand il eſt ſentiment;
Mais il ne convient pas que je vous diſſimule
Qu'à ſoixante.....

CLE'ON.

J'entens, il eſt un ridicule.

MONTVAL.

Il deviendra funeſte à vous non-ſeulement,
Mais à Lucile encore, ainſi qu'à ſon amant.

CLE'ON.

Son amant!

MONTVAL.

Oui, Monſieur, l'amant le plus fidelle.

CLE'ON.

Le connoiſſez-vous?

MONTVAL

MONTVAL.

Fort.

CLE'ON.

Lucile l'aime t'elle ?

MONTVAL.

Puiſqu'il faut vous l'apprendre, éperdument, Monſieur.

CLE'ON.

Chaque mot eſt un trait qui me perce le cœur.

MONTVAL.

Pardon, pour le guérir, il faut que je le bleſſe.

CLE'ON.

Votre ſecours, Monſieur, eſt d'une étrange eſpece,
Et jamais.....

MONTVAL.

Le remède eſt violent, d'accord.
Mais naturellement vous avez l'eſprit fort.
Je riſque ſur un cœur auſſi grand que le vôtre;
Ce que je n'oſerois eſſayer ſur un autre.
Sa généroſité, du ſuccès, me répond.
Conſultez-la, Monſieur, l'effet en ſera prompt.
Courage, ce ſoupir m'eſt d'un flatteur augure.

CLE'ON.

La vertu de Lucile après tout me raſſure.
Elle oublira l'Amant.

MONTVAL.

Non, ne l'eſperez pas.
Son abſence a penſé lui coûter le Trépas.

CLE'ON.

Que dois-je faire? ô ciel!

MONTVAL.

Suivre mon ordonnance;
Prenez, Monſieur, prenez pour guide la prudence.
Signalez vos vertus par un effort nouveau;
Etouffez ſagement l'amour dans ſon berceau;
Et de deux vrais amans protegez la conſtance.
Je vous répons, Monſieur, de leur reconnoiſſance;
Vous gouterez le bien de faire des heureux.
En eſt-il un plus grand pour un cœur généreux?
Le bonheur qui ſuivra cette gloire infinie,
Va de dix ans au moins vous prolonger la vie.

CLE'ON.

Je rougis.....

MONTVAL.

Bon, tant mieux. Qui commence à rougir
Tout haut de ſa foibleſſe, eſt bien près d'en guérir.

CLE'ON.

Je ſurmonte la mienne, & je ſens qu'à mon âge

L'Amour eſt un écueil, & l'Hymen, un naufrage.
Inſtruiſez-en Lucile, & ſon amant auſſi.

MONTVAL.

Il l'eſt déja, Monſieur, vous le voyez ici.

CLE'ON.

Comment ! ſeroit-ce, vous?

MONTVAL.

Oui, mon ame ravie
Ne doit plus vous cacher mon état, ma patrie.
Je ſuis François, Monſieur, la guerre eſt mon métier,
Et j'ai, depuis quatre ans, l'honneur d'être Officier.
Montval eſt mon vrai nom. Tout le reſte eſt l'ouvrage
D'un amour, qui n'a pas la richeſſe en partage.

SCENE XII.

CLE'ON, MONTVAL, LE BARON, LA MARQUISE, LUCILE.

CLE'ON *au Baron, à la Marquiſe, & à Lucile.*

Approchez tous les trois, venez, ſoyez témoins

Du prodige nouveau qu'ont operé ſes ſoins,
Lucile n'a plus rien à craindre de ma flâme,
D'un amour ridicule, il a purgé mon ame,
Nous voilà tous guéris par ſon Art ſouverain,
N'en ſoyez plus ſurpris, il n'eſt pas Médecin.

LE BARON.

Ma fille nous l'a dit, ma ſœur eſt détrompée,
Et je ſuis enchanté qu'il ſoit homme d'épée.
Il eſt toûjours Poëte, & c'eſt ce que je veux.

CLEON.

Ils s'aiment; permettez que je les rende heureux;
Ils auront tous mes biens.

LUCILE.

Quel bonheur!

MONTVAL.

Quelle gloire!

LE BARON.

O! généroſité, qu'on aura peine à croire!

LA MARQUISE.

J'ai fait une mépriſe, & viens de m'égarer,
C'eſt peu de l'avouer, je veux la réparer.
à Cléon.
Votre exemple, Monſieur, eſt des plus héroïques,
Je le ſuis, ils ſeront mes héritiers uniques.

LE BARON *à Cléon.*

Nous devons.....

CLE'ON.

Vous devez me faire compliment,
D'allier aujourd'hui ce qu'on joint rarement,
Et qu'on devroit toûjours joindre par préference;
J'unis le vrai mérite à la rare conſtance,
La gloire à la beauté, l'eſprit aux ſentimens,
Les graces au ſçavoir, les vertus aux talens,
Puis-je de mes tréſors faire un meilleur uſage?
à Montval & à Lucile qu'il unit enſemble.
Mes enfans formez vîte un ſi bel aſſemblage.
Soyez riches tous deux par mes juſtes bienfaits.
Ce don vous manquoit ſeul, & vous voilà parfaits.

Fin de la Piéce.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier une Comedie, qui a pour titre : *Le Médecin par Occaſion.* Et je crois que l'on peut en permettre l'impreſſion, ce 23. Août 1745.

CRE'BILLON.

LE PLAGIAIRE,

COMEDIE

En Vers, & en trois Actes,

De Monsieur DE BOISSY,

Représentée pour la première fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi; le premier Février 1746.

Le prix est de trente sols.



A PARIS,

Chez JACQUES CLOUSIER, rue S. Jacques, à l'Ecu de France.

MDCCXLVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

LA COMTESSE.

LUCILE, *Niéce de la Comteſſe.*

LE MARQUIS, *Amant caché de Lucile.*

LE BARON, *Rival ſecret du Marquis, & Amant déclaré de la Comteſſe.*

LISETTE, *Suivante de la Comteſſe.*

M. DU BERCEAU, *Artificier, Décorateur & Maître de Balet.*

CORALINE, *Danſeuſe.*

ARLEQUIN, *Valet du Baron.*

La Scene eſt à Paris chez la Comteſſe.

LE PLAGIAIRE,

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, LISETTE.

LA COMTESSE.

AS tu fait tes efforts pour dévoiler ma Niéce ?

LISETTE.

Madame, j'ai perdu près d'elle mon adreſſe.
Son air paroît ouvert, ſon cœur ne l'eſt jamais,

On ne peut pénétrer dans ſes replis ſecrets ;
A le developper, vainement on s'attache,
C'eſt par timidité, peut-être, qu'il ſe cache.

LA COMTESSE.

Non, c'eſt ſon naturel, l'air d'ingenuité
Ne ſert qu'à mieux couvrir ſa ſombre obſcurité ;
Ce défaut, il eſt vrai, s'accroît par ſes allarmes :
Elle croit que je ſuis jalouſe de ſes charmes,
Que je veux lui ravir les cœurs qu'elle a conquis,
M'attacher le Baron, ou gagner le Marquis :
Entre ces deux Amans qui lui rendent hommage,
Son injuſte ſoupçon en ſecret ſe partage ;
Et moi, pour l'en punir, j'aime à le redoubler,
En affectant pour eux ce qui peut la troubler ;
Au Baron le matin mon cœur fait des avances ;
Le ſoir pour le Marquis j'ai mille préférences ;
Je me plains du veuvage, & pour mieux l'éfraïer,
Je parle exprès tout haut de me remarier.

LISETTE.

Quand on eſt, comme vous, jeune & belle, Madame,
On peut former ce nœud, ſans crainte qu'on le blâme,
Orpheline, ſans biens, eſpérant tout de vous,
Vous peut-elle un moment diſputer un époux ?
D'une figure aimable, envain elle eſt ornée,
Une beauté ſans dot ſe voit abandonnée.

Le Baron, j'en ſuis ſûre, aſpire à votre main,
Et le Marquis lui-même a le même deſſein.
Le premier, dans ſes vers, célebre vos conquêtes,
L'autre vous rend des ſoins, & vous donne des fêtes.

LA COMTESSE.

J'en reçois les honneurs, Lucile en eſt l'objet,
Je n'en ſuis pas la duppe, & j'en ris en ſecret;
Mais ſur-tout du Baron. Aux vers dont il m'honore,
Je feins d'être ſenſible, il croit que je l'adore.
Une femme ſenſée, à ſe moquer d'un fat,
Goute, je te l'avouë, un plaiſir délicat.
C'eſt ma fête aujourd'hui, pour la rendre parfaite,
Je veux la célebrer à leurs dépens, Liſette.
Je m'en fais une, au fonds, de les embarraſſer,
Et ma Niéce avec eux.

LISETTE.

On ne peut mieux penſer;
Mais de ces deux Amans, qui croïez-vous qu'elle aime?

LA COMTESSE.

Voilà ce qu'elle cache avec un ſoin extrême,
Et ce que mes regards brulent de découvrir;
Avant la fin du jour j'eſpere y parvenir.
Ce n'eſt pas qu'à ſon choix je veuille être contraire,

Non, je veux pour ſon bien changer ſon caractere.
Avant que d'aſſurer le bonheur de ſes jours,
Par ma ruſe je veux combattre ſes détours,
L'obliger d'en rougir & d'être enfin ſincere :
Le Marquis vient, jouons l'aimable à l'ordinaire.

SCENE II.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LISETTE, M. DU BERCEAU.

LE MARQUIS *lui préſentant un bouquet.*

MAdame, je préviens les pas de mon rival :
Si l'eſprit a ſur vous un aſcendant fatal,
Mes fleurs ne vaudront pas celles qu'il vous prépare ;
Mais ſi le ſentiment y met un prix plus rare,
Je me flatte d'avoir l'avantage ſur lui.
Mes ordres ſont donnés pour les jeux d'aujourd'hui,
Agréez-en l'hommage, & ſoyez-en la Reine,

LA COMTESSE.

J'accepte cet honneur, & j'en ſuis toute vaine.
Pour ſoutenir l'éclat où je dois me montrer,
Je vole à ma toilette, & je cours me parer.
A la reconnoiſſance un pareil choix m'invite,

Marquis, il recevra le doux prix qu'il merite.

LE MARQUIS *lui présentant M. du Berceau.*

Je dois vous présenter, Madame, auparavant
Cet homme merveilleux.

LA COMTESSE.

Quel est donc son talent?

M. DU BERCEAU.

Je puis sans vanité m'appeller un génie,
J'exerce innocemment tout l'art de la magie;
D'un seul coup de sifflet je bâtis un Château,
Je change un mont en plaine, une Ville en Hameau;
Maître des Elémens je fais trembler la terre,
J'allume les éclairs, je lance le tonnerre;
Au milieu de Paris je fais couler les mers,
Et descendre les cieux, ou monter les enfers;
Par un contraste enfin des plus inconcevables,
Je fais danser les Dieux, & voltiger les Diables.

LA COMTESSE.

C'est un art surprenant.

M. DU BERCEAU.

J'en possede un plus beau:
La poudre entre mes mains devient un vrai pinceau;
Mes touches, mes couleurs sont si bien ordonnées,

Mes croix de Chevalier, sur-tout, sont dessinées
Dans un vrai si parfait, que l'œil en est surpris ;
Et mes nombreux Soleils sont toujours applaudis.
La flâme, sous mes doigts, prend la forme de l'onde.
Tantôt c'est un jet d'eau, qui jaillit à la ronde,
Tantôt une cascade, & tantôt un torrent.
J'offre chaque semaine un tableau different.
Aujourd'hui c'est... l'Atlas, demain la Pyramide,
Et pour faire un lieu plein d'un endroit souvent vuide,
J'ai produit un Berceau, chef-d'œuvre si vanté,
Si couru que le nom m'en est depuis resté.

LA COMTESSE.

Vous ! Monsieur du Berceau ! cet homme qu'on renomme !
Ce grand Artificier !

M. DU BERCEAU.

C'est ainsi qu'on me nomme.
Je suis en même-tems Machiniste parfait,
Décorateur unique, & Maître de Balet.

LA COMTESSE.

Ah ciel ! que de talens cet étranger rassemble !

M. DU BERCEAU.

Je les veux dans ces lieux faire briller ensemble.

LA COMTESSE.

Ah ! je suis enchantée, & rens grace au Marquis,

De

De vous avoir, Monsieur, conduit dans ce logis.

M. DU BERCEAU.

Pour répondre, Madame, à cet accueil honnête,
Et pour mieux célébrer le jour de vôtre fête,
Je prétens vous servir trois plats de mon métier,
Comme Peintre d'abord j'offrirai le premier :
Un temple tout nouveau formera cette entrée.
Il fera du fracas, s'il n'est pas de durée.
Comme Maître à danser, après je donnerai,
Un divertissement, que j'intitulerai
Le balet des oiseaux. Chaque espece y figure.
Il vous amusera, selon ma conjecture.
Puis nous couronnerons un jour si solemnel,
Par un feu d'artifice, appellé l'arc-en-ciel.

LA COMTESSE.

De vos talens pour nous, vous êtes trop prodigue.

M. DU BERCEAU

Cet ouvrage pour moi n'est pas une fatigue.
S'il peut vous divertir, il me délassera.

LA COMTESSE.

Je cours donc m'habiller pour voir tous ces jeux-là.

M. DU BERCEAU.

Daignez ne pas tarder, car la premiere fête,
Dans demi-heure au plus, Madame, sera prête.

LA COMTESSE.

On n'a qu'à m'avertir, dès qu'il en sera tems.

LE MARQUIS.

Oui, nous irons vous prendre.

LA COMTESSE.

Adieu, je vous attens.

SCENE III.

LE MARQUIS, M. DU BERCEAU.

LE MARQUIS.

MOn hommage en public à la tante s'adreſſe,
Mais j'offre tous mes vœux en ſecret à la niéce.
C'eſt à preſent, mon cher, que j'implore vos ſoins,
Pour forcer ſa reſerve à me voir ſans témoins.

M. DU BERCEAU.

Je veux à la faveur du Balet que j'apprête,
Je veux vous procurer un ſi doux tête à tête,
Et la tromper ſi bien par un coup de mon art,
Qu'il paroiſſe à ſes yeux, un effet du hazard.
Je ſerai plus adroit qu'elle n'eſt pénétrante.
Fiez-vous-en à moi.

LE MARQUIS.

Comme elle craint ſa tante,
Qu'elle eſt d'ailleurs portée à ſe cacher par goût,
Juſqu'au moindre regard, elle m'interdit tout.

Bien plus, elle m'a fait une expreſſe défenſe,
De mettre un tiers ici dans notre confidence,
Sous peine d'attirer ſon indignation.

M. DU BERCEAU.

Soyez ſûr aujourd'hui de ma diſcrétion.
Vous en avez, Monſieur, un garant admirable.

LE MARQUIS.

Quel garant ?

M. DU BERCEAU.

Votre argent. Ce métal agréable
M'a ſubjugué le cœur. Oüi, foi d'Italien,
Je ferai tout pour vous, vous me payez trop bien.

LE MARQUIS.

Mes vœux....

M. DU BERCEAU.

Seront remplis, j'oſe vous le prédire.
Pour hâter l'entretien que votre amour deſire,
Je vais tout diſpoſer. Dans peu je vous rejoins ;
Daignez ici m'attendre, & comptez ſur mes ſoins.

Il ſort.

SCENE IV.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

JE te trouve à propos.

LE MARQUIS.

Une affaire me preſſe.

LE BARON.

Ecoute un ſeul moment, avant que je te laiſſe,
Je veux ſçavoir ton goût ſur un écrit nouveau,

LE MARQUIS.

Tu choiſis mal ton tems, je roule en mon cerveau...

LE BARON.

Un air de violon.

LE MARQUIS.

Non, c'eſt une muſette;
Tu l'entendras bien-tôt; d'honneur, elle eſt parfaite.

LE BARON.

Oh! mes Vers ne ſont pas moins ſeduiſans.

LE MARQUIS.

Des Vers!
Quoi! ne reviendras-tu jamais de ce travers?
Etouffe ou cache au moins ta rage Poëtique,

LE BARON.

Mais tu compoſes, toi, ſouvent de la Muſique.
Quand tu chantes, je puis rimer.

LE MARQUIS.

Non, Baron, non.

LE BARON.

Mais les Vers ſont, je crois, d'auſſi bonne maiſon.

LE MARQUIS.

Point du tout. La Muſique eſt un talent aimable,

Qu'un Seigneur même apprend pour ſe rendre agréable,
Mais la rime, entre nous, eſt un art roturier,
Qu'un homme comme toi doit rougir d'emploïer.

LE BARON.

La Poëſie, un art roturier! Quel blaſphême!
C'eſt le don de l'eſprit le plus grand en ſoi-même.
C'eſt la langue des Dieux. Chanter ré, mi, fa, ſi,
Joüer du Violon, eſt-il plus noble, dis?

LE MARQUIS.

A ſon point d'excellence il faut porter la rime.
Où. . . .

LE BARON.

Mes Vers ſont marqués au vrai coin de l'eſtime;
Et pour t'en mieux convaincre, écoute ce morceau.

LE MARQUIS.

Oui tes Vers ſont frappés, tu les prens dans Rouſſeau.

LE BARON.

Et les airs que tu fais, comme ceux que tu chantes,
Marquis, ſont la plûpart dans les Indes Galantes.

LE MARQUIS.

Pour te prouver, Baron, le contraire à l'inſtant.
Ecoute un air de flutte auſſi neuf que brillant.

Il chante.

LE BARON.

Prête plutôt l'oreille à ma nouvelle fable,

LE MARQUIS.

Non, non, écoute-moi, mon air eſt préférable.

LE BARON *déclame.*

Un Pigeon reſſentoit l'amour le plus ardent
Pour une Colombe diſcrete.

LE MARQUIS *joüe & l'interrompt.*

LE BARON.

Ah! ſuſpens les accords de ta voix indiſcrette:
Entens, entens mes Vers, ſens-en tout l'agrément.

Il reprend.

Pour une Colombe diſcrete,
Un Pigeon reſſentoit l'amour le plus ardent.
Elle ignoroit l'excès de ſa flame parfaite.

LE MARQUIS *l'interompt toujours en chantant & le pourſuit.*

LE BARON *piqué.*

Que le diable t'emporte exécrable chanteur!
Je bouche mon oreille, & je ſors de fureur.
Ceſſe de me pourſuivre, arrête-toi barbare:
Pour éviter tes ſons je fuirois au Tartare.

Il ſort.

SCENE V.

LE MARQUIS *ſeul éclate de rire.*

J'En ſuis grace à mon chant, j'en ſuis débaraſſé,

Par le Muſicien le Poëte eſt chaſſé ;
J'ai chargé le premier exprès pour m'en défaire.
Quel fléau qu'un rimeur d'un pareil caractere !
C'eſt peu de r'habiller un Poëme emprunté,
Il a la rage encore, ou l'inhumanité
De vous aſſaſſiner de ſon cruel ouvrage,
Et malheur à celui qu'il trouve en ſon paſſage.
Il ne le quitte pas, qu'il ne l'ait aſſommé.

SCENE VI.

LE MARQUIS, M. DU BERCEAU.

M. DU BERCEAU.

Tout eſt prêt maintenant, Monſieur.

LE MARQUIS.

J'en ſuis charmé.

M. DU BERCEAU.

Je ſçaurai vous ſouſtraire aux yeux de la Comteſſe,
Vous allez bientôt ſeul entretenir la niéce ;
Sans qu'aucune des deux ſoupçonne notre accord.

LE MARQUIS.

Je brûle.....

M. DU BERCEAU.

Les voici. Moderez vos tranſports.

SCENE VII.

LE MARQUIS. M. DU BERCEAU, LE BARON, LUCILE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE *au Baron dans le fond du Théatre.*

Vous allez en juger, ſur votre goût je compte.
Au Marquis & à M. du Berceau.
Meſſieurs je vous préviens.

LE MARQUIS.

Votre Toilette eſt prompte.

LA COMTESSE.

Le ſoin de me parer m'occupe peu de tems.

LE BARON.

La parure eſt aiſée avec tant d'agrémens.

M. DU BERCEAU.

Il eſt tems de montrer ſi ma main eſt habile
A bien conſtruire un Temple.

LE BARON.

Ah! Morceau difficile!

LA COMTESSE.

A qui le dreſſez-vous?

M. DU BERCEAU.

C'eſt au Dieu du ſecret.
Le ſilence y conduit le ſeul amant diſcret.

LUCILE.

LUCILE.

Ah! ce choix eſt heureux, on ne peut davantage,
Et le Dieu du ſecret mérite notre hommage.

LA COMTESSE.

Il a ſur-tout le vôtre, & c'eſt au fond du cœur,
Celui que vous ſervez avec le plus d'ardeur.

LUCILE.

Pouvez-vous m'en blâmer ? ne doit-il pas nous plaire ?
Le monde nous en fait un devoir néceſſaire ;
Et ſi par lui ſouvent notre ſexe eſt frondé,
C'eſt pour l'avoir trahi, non pour l'avoir gardé.

LE BARON.

Il n'eſt pas cependant dans le ſiécle où nous ſommes,
L'idole du beau ſexe ?

LUCILE.

Encore moins des hommes.

LE MARQUIS.

Plus d'un le ſert encore, & même ſans eſpoir.

LA COMTESSE *à M. du Berceau.*

Décrivez-nous ſon Temple avant que de le voir.

M. DU BERCEAU.

Madame, il eſt fondé ſur la délicateſſe,
Servi par les amours, & fait pour la tendreſſe,
Décoré par le goût, embelli par les jeux,
Et quiconque y parvient, eſt certain d'être heureux.

LE MARQUIS.

Ah! je voudrois déja qu'on m'en ouvre la porte.

M. DU BERCEAU.

Les amans délicats s'y rendent ſans eſcorte,
Dès que le Soleil luit, dès qu'on voit les Coquettes,
Et des Marquis du jour, les troupes indiſcrettes,
Mais dès qu'avec fracas on entre dans ce lieu,
Le Temple diſparoît auſſi-bien que le Dieu.

LE BARON.

Je trouve cette idée aſſez ingenieuſe.
Si l'exécution, Madame, en eſt heureuſe,
Je crois qu'elle plaira.

LA COMTESSE.

Voyons donc promptement.

M. DU BERCEAU.

Votre déſir ſera rempli dans le moment,
Madame, & vous, Monſieur, *au Baron*, avancez-vous de grace,
Pour bien voir le coup d'œil, voici la bonne place.

SCENE VIII.

Le Théatre change & repréſente le Parvis d'un Temple, dont la porte eſt fermée. La Comteſſe & le Baron ſont en dedans. Lucile & le Marquis ſont en dehors.

LUCILE, LE MARQUIS.

LUCILE.

NOus ſommes en dehors, & le Temple eſt fermé,
Je ſuis ſeule avec vous, j'ai l'eſprit allarmé.

LE MARQUIS.

Je ne vois point d'iſſuë. Il n'eſt que cette porte ;
Il fait ſes efforts pour l'ouvrir, mais inutilement.
Et je ne puis l'ouvrir.

LUCILE.

Je veux ſortir, n'importe.

LE MARQUIS.

Vous ne le pouvez pas. C'eſt un hazard heureux,
dont je dois profiter pour ſçavoir ſi mes feux.

LUCILE.

Non, non, n'attendez pas qu'ici je vous écoute ;
Vous avez préparé cet incident ſans doute....
C'eſt un tour....

LE MARQUIS.

Du ſoupçon, mon amour eſt choqué.

LUCILE.

Monſieur !

LE MARQUIS.

Quelque machine à coup ſûr a manqué.
Ou le Décorateur a mal pris ſes meſures ;
Attendant que ſon art en prenne de plus ſures,
Et faſſe diſparoître à nos yeux ce Parvis,
Lucile, expliquez-vous. Dans le doute où je ſuis,
Je ne ſçaurois reſter. Le ſupplice eſt trop rude.
Je meurs vingt fois par jour de mon incertitude.

LUCILE.

Pour me faire parler, l'inſtant eſt bien choiſi.

LE MARQUIS.

Grace à votre rigueur, je n'ai que celui-ci.
Votre réſerve outrée, & votre injuſte crainte
Tiennent toujours ma bouche & mes yeux en contrainte.
Je n'ai depuis ſix mois que je vous aime enfin,
Je n'ai pû parvenir à vous baiſer la main.

Il lui baiſe la main.

LUCILE.

Oui, mais vous la baiſez, en parlant de la ſorte.
Partez.

LE MARQUIS.

Tout eſt fermé, le moïen que je ſorte ?

Daignez donc m'éclaircir, ſuis-je aimé, parlez-moi?

LUCILE.

Je ne ſçaurois, Monſieur, dans mon cruel effroi;
Ma Tante eſt là-dedans, je crois qu'elle m'appelle.

LE MARQUIS.

Elle a des ſoins plus doux, le Baron eſt près d'elle.
Et je ſçai que ſes vers l'emportent ſur mon chant.

LUCILE.

Depuis deux ou trois jours j'y vois du changement.
Vous fixez ſes regards, Marquis, c'eſt vous qu'elle aime,
Elle doit faire choix d'un Epoux ce ſoir-même;
Il tombera ſur vous, ou je me trompe fort.

LE MARQUIS.

Vous me faites trembler, mais je m'allarme à tort;
Et le Baron lui ſeul.....

LUCILE.

Non, ſur ſon cœur volage;
Vos fêtes aujourd'hui vous donnent l'avantage.

LE MARQUIS.

Je les donne pour vous, la peur de l'épouſer
M'oblige en ce moment à la deſabuſer.

LUCILE.

Vous allez me livrer à ſa jalouſe rage;
Un Couvent éternel deviendra mon partage.

LE MARQUIS.

Ne me cachez donc plus le fond de votre cœur,
Que je puiſſe un inſtant y lire mon bonheur,
Et ſi je ſuis aimé, donnez-m'en quelque preuve.

LUCILE.

Faut-il me voir réduite à cette dure épreuve ?

LE MARQUIS.

A votre caractere il en coute un effort,
Mais les momens ſont chers, décidez de mon ſort.

LUCILE.

Pouvez-vous juſques-là me faire violence ?
Mon cœur pour vous punir veut garder le ſilence.

LE MARQUIS.

A la Comteſſe, moi, j'irai tout découvrir,
J'entens du bruit, le Temple eſt tout prêt de s'ouvrir,
Je vais lui déclarer que pour vous je ſoupire.

LUCILE.

Arrêtez.

LE MARQUIS.

Parlez donc.

LUCILE.

J'aime mieux vous écrire.

LE MARQUIS.

M'écrire un billet tendre ?

LUCILE.

Oui, vous ſerez content,

Trahiſſez mon ſecret, ſi ma bouche vous ment,
Mais vous continuerez à tromper la Comteſſe.

LE MARQUIS.

Oui, j'en fais le ſerment après votre promeſſe.

LUCILE.

Le Parvis diſparoît, & dans l'éloignement,
Je vois ma Tante, allez près d'elle promptement.

SCENE IX.

Le Parvis diſparoît, & l'on voit l'interieur du Temple.

LE MARQUIS, LUCILE, LE BARON, LA COMTESSE, M. DU BERCEAU.

LE MARQUIS *à la Comteſſe*

AH! je benis l'inſtant qui vous rend à ma vuë,
J'ai maudit....

M. DU BERCEAU.

Pardonnez une faute imprévuë.

LA COMTESSE.

Les plus grands Maîtres ſont ſujets à ſe tromper;
Mes regards ont d'ailleurs eu de quoi s'occuper.

M. DU BERCEAU.

Vos yeux ſont-ils contens?

LE BARON.

Mais assez.

LA COMTESSE.

A merveille.

M. DU BERCEAU.

Je vais présentement regaler votre oreille,
Ecoutez l'ouverture. Elle peint le secret.

On joüe l'ouverture.

LE MARQUIS.

A la flutte, tout bas joignons mon chant discret.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, M. DU BERCEAU.

M. DU BERCEAU.

EH bien, mon art, Monsieur, vous a-t-il bien servi ?

LE MARQUIS.

J'en suis très-satisfait. La preuve, la voici.

Il lui donne de l'argent.

M. DU BERCEAU.

Vous ne sçauriez, Monsieur, m'en donner de meilleure.

LE MARQUIS.

Pour la faire expliquer, je n'avois qu'un quart d'heure,
Mais mon amour pressant l'a sçu mettre à profit ;
J'aurai bien-tôt du sien, un garant par écrit.

M. DU BERCEAU.

Elle vous écrira, sans doute, un poulet tendre.

LE MARQUIS.

Elle me l'a promis. Il faut ſans plus attendre ;
Il faut, pour mériter un ſi charmant billet,
Nous ſurpaſſer, mon cher, par un ſecond Balet.

M. DU BERCEAU.

Oh ! vous ſerez content d'un pas que j'imagine.

LE MARQUIS.

Qui l'exécutera ?

M. DU BERCEAU.

Ce ſera Coraline.
Elle eſt de mon païs, je ſuis ſûr de l'avoir.

LE MARQUIS.

Tant mieux, nous ſerons tous enchantés de la voir.

M. DU BERCEAU.

Je lui donne un Danſeur qui brille en caprioles,
Et Monſieur le Baron m'a promis des paroles ;
Je les aurai bientôt, vous les mettrez en chant,
Chacun doit de concert m'aider de ſon talent.

LE MARQUIS.

Les momens ſont ſi courts, qu'on n'en eſt pas le maître,
Preſſez donc le Baron, mais je le vois paroître.

SCENE II.

LE MARQUIS, LE BARON, M. DU BERCEAU.

LE BARON *à M. du Berceau.*

MOnſieur, voilà les vers que vous me demandez.

M. DU BERCEAU.

Par de bonne muſique, ils ſeront ſecondés;
C'eſt M. le Marquis, qui ſçait fort bien la game.

LE BARON *reculant du Marquis.*

Je crains ſes airs de flute.

LE MARQUIS.

Oh! r'aſſure ton ame.
Je n'ai pas le loiſir de jouer maintenant,
Adieu. Je te vais mettre en muſique à l'inſtant.

LE BARON.

Prens bien garde que l'air ſoit fait pour les paroles,
De la gaité ſur-tout, elles ſont des plus folles.

LE MARQUIS.

Va tu n'y perdras rien, je ſouhaite aujourd'hui
Que le Muſicien ſoit auſſi-bien ſervi.
Quand l'ouvrage eſt gouté, c'eſt par notre art ſuprême,

S'il tombe, c'eſt toujours la faute du Poëme.

Il ſort avec M. du Berceau.

SCENE III.

LE BARON *ſeul.*

CE diſcours eſt injuſte, & pourtant des plus vrais,
Je veux réuſſir ſeul, ou tomber deſormais;
Rimons plutôt, rimons pour la ſeule Comteſſe;
Sa main ſera le prix... Non, préférons la Niéce;
Elle eſt belle, & les vers pour elle ont des appas,
C'eſt là l'unique goût qu'elle ne cache pas;
Elle en fait ſon étude, & m'a pris pour ſon Maître,
Profitons de ce choix pour lui faire connoître....
Elle vient ſeule ici, l'inſtant eſt précieux,
Et je vais le ſaiſir.

SCENE IV.

LE BARON, LUCILE.

LUCILE *à part.*

LE Baron en ces lieux
Plus je le hais, & plus je lui fais politeſſe.

Pour mieux cacher mon cœur, & tromper la Comteſſe.

LE BARON.

Je vous rencontre ſeule, & mon bonheur eſt grand.

LUCILE.

Baron, à mon égard vous êtes négligent.
Vous ne m'avez rien lû de la ſemaine entiere;

LE BARON.

Je vais tout réparer, ma charmante écoliere.
Voici des vers nouveaux. Comme le ſentiment,
Dont l'Auteur paroît plein, y regne uniquement;
C'eſt aux Dames ſur-tout qu'il ſoumet ſon ouvrage.

LUCILE.

Son nom?

LE BARON.

Vous le ſçaurez, s'il a votre ſuffrage.

LUCILE.

J'en dirai mon avis. Voïons ſans plus tarder.

LE BARON.

Perſonne mieux que vous ne peut en décider.

Il lit.

Pour une Colombe diſcrette
Un Pigeon reſſentoit l'amour le plus ardent;
Elle ignoroit l'excès de ſa flame parfaite,
Tant il brûloit ſecrettement.
Il étoit moins hardi que ceux de ſon eſpéce.
Quoiqu'il ſouffrît de ſon tourment,
Il n'oſoit faire entendre auprès de ſa Maîtreſſe,

Son amoureux roucoulement.

LUCILE.

Que ce Pigeon eſt ſage ! il prend la bonne route ;
Un oiſeau ſi diſcret mérite qu'on l'écoute.

LE BARON.

Pour lui dans ce moment vous me donnez du cœur.

LUCILE.

Liſez, ſon ton prévient d'abord en ſa faveur.

LE BARON *reprend avec enthouſiaſme.*

Pour une Colombe diſcrette
Un Pigeon reſſentoit l'amour le plus ardent.
Elle ignoroit l'excés de ſa flame parfaite,
Tant il brûloit ſecrettement.
Il étoit moins hardi que ceux de ſon eſpéce.
Quoiqu'il ſouffrît de ſon tourment,
Il n'oſoit faire entendre auprès de ſa Maîtreſſe
Son amoureux roucoulement.
Il bornoit toute ſa tendreſſe
A contempler ſon agrément.
Son trop d'amour le rendoit bête ;
Mais il vint un moment qu'il ſçut mettre à profit.
Ils ſe trouverent tête à tête,
Et l'occaſion l'enhardit.
Colombe de mon cœur, agréez mon hommage,
Lui dit tout bas l'oiſeau craintif.
Je n'oſe vanter mon plumage,
On en peut voir, dont l'éclat eſt plus vif.

Mais dans cet instant décisif,
Prêtez l'oreille à mon langage.
Il n'en est point qui soit plus expressif.
L'amour, le tendre amour lui-même
Ne pourroit pas gémir d'un ton plus doux.
Pour rendre mon bonheur extrême,
Et le concert plus parfait entre nous,
Roucoulez avec moi, roucoulez, je vous aime.

LUCILE.

Tout sage qu'il paroît, le Pigeon est pressant,
Mais que dit la Colombe?

LE BARON.

Eh! rien précisément;
Le timide Pigeon attend qu'elle réponde.
Sa réplique.....

LUCILE.

Sera la plus douce du monde.

LE BARON.

Ah! faites-la pour elle, il sera trop content.

LUCILE.

Que je la fasse, moi? ce discours me surprend.

LE BARON.

Oui, sans votre bonté tout son espoir succombe,
Vous voïez le Pigeon aux piés de la Colombe.

Il se jette à ses piés.

LUCILE *à part.*

Son chant n'est pas nouveau. Punissons aujourd'hui

L'audace du Copiſte, en nous moquant de lui!

au Comte.

Je pourrois m'offenſer d'un aveu fait en proſe;
Mais tout s'excuſe en vers; un rimeur, quoiqu'il oſe
Obtient notre indulgence; il a le droit charmant,
De dire ce qu'il veut toujours impunément,
Tout ce qui me chagrine, & qui doit me confondre,
Je n'ai pas le talent, Monſieur, de vous répondre.

LE BARON.

Nous pouvons ſoupirer tous deux à l'uniſſon.

LUCILE.

Ma Tante rompt l'accord. Adieu, charmant Pigeon.

LE BARON.

Avant que de ſortir un ſeul mot favorable.

LUCILE.

La Colombe aujourd'hui veut païer votre fable;
Au moins d'une chanſon, & court y travailler.

Elle ſort.

SCENE V.

LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

A Ma Niéce, Monſieur, vous venez de parler:
Elle ſort interdite, & vous l'êtes vous-même.

LE BARON.

On ne ſçauroit ſans trouble aborder ce qu'on aime.

LA COMTESSE.

Quel eſt donc ce papier qu'avec ſoin vous cachez?

LE BARON.

Des vers pour votre fête. Ils ne ſont qu'ébauchés.

LA COMTESSE.

N'importe, voïons-les.

LE BARON.

L'ouvrage eſt trop informe.
Avant de vous l'offrir, ſouffrez que je réforme....

LA COMTESSE.

Ah! vous faites l'Auteur. Liſez, ou bien je lis.

LE BARON *à part.*

Le cruel embarras! Madame, j'obéis.
Il fait ſemblant de lire.
Dans ce beau jour.....

LA COMTESSE.

Après.

LE BARON.

Marqué pour votre fête,
L'amour.....

LA COMTESSE.

Eh bien ? l'amour.....

LE BARON *lui offrant une fleur.*

Vous offre cette fleur.
Je voudrois que ce ſoir ... au gré de mon ardeur ...
Il s'interrompt.
Au gré de mon ardeur eſt mis là pour la rime.
Il exprime pourtant le beau feu qui m'anime,
Et vous excuſerez.....

LA COMTESSE.

Monſieur, finiſſez donc
Vous m'impatientez.

LE BARON.

Malgré moi je ſuis long.
L'endroit eſt raturé. C'eſt là ce qui m'arrête.
J'y ſuis.
Il reprend.
Dans ce beau jour marqué pour votre fête,
L'amour vous offre cette fleur.
Je voudrois que ce ſoir, au gré de mon ardeur,
Je voudrois que l'Hymen en parât votre tête,
Et que ce fût en ma faveur.
Il s'interrompt.
Et que ce fût, eſt dur.

LA COMTESSE.

Le ſouhait eſt flatteur.
Je veux avoir ces Vers, (*elle lui arrache le papier, & lit tout bas.*)
Les relire moi-même.
Colombe de mon cœur... ramagez, je vous aime.
Après avoir lû.
Ah! voilà pour ma fête un fort joli Bouquet,
Je ne m'étonne plus qu'on m'en fit un ſecret.
La Colombe diſcrette a tout l'air de ma Niéce,

LE BARON.

Madame, un tel ſoupçon offenſe ma tendreſſe.

LA COMTESSE.

Le trouble de vos yeux ſert à le confirmer.

LE BARON.

Votre amour, ſur ces Vers a tort de s'allarmer;
Puiſqu'il faut devant vous dévoiler ce miſtére,
Sçachez, pour un ami, que je viens de les faire.
Le Pigeon circonſpect, eſt un Abbé prudent,
Et qui dans la Muſique eſt ſur tout fort ſçavant.
Pour la Colombe, c'eſt une jeune Chanteuſe;
Comme l'Abbé lui trouve une voix très-flatteuſe,
Et que le ſon en eſt extrêmement touchant,
Il lui veut en ſecret donner le goût du Chant.

LA COMTESSE.

Par un conte, Monſieur veut excuſer ſa Fable.

LE BARON.

Croyez....

LA COMTESSE.

Votre conduite eſt doublement coupable,
Car vous êtes d'abord criminel, comme Auteur.

LE BARON.

Comme Auteur, moi, Madame?

LA COMTESSE.

Oüi, comme Auteur, Monſieur.
Votre Pigeon diſcret eſt l'exacte copie
D'un Serin que j'ai vu dans une Comédie
Qu'on a repreſentée au Théatre François.

LE BARON.

Cette Piéce, Madame, eſt un de mes Eſſais.
Comme d'un bien à moi, j'en ai pu faire uſage:
Et ce n'eſt pas voler, que piller ſon ouvrage.
Chacun vous le dira. Ce droit nous eſt acquis,
Nos plus grands Auteurs....

LA COMTESSE.

Oüi; mais vous eſt-il permis,
En qualité d'Amant, de trahir ma tendreſſe,
De rechercher ma main, quand vous aimez ma Niéce;
Et de choiſir l'inſtant, où j'allois être à vous?
Ce procedé m'indigne, & mon juſte courroux...
Mais non, dans ce moment je ne veux pas l'en croire.

J'écouterai plutôt ma raiſon pour ma gloire.
Je prétens me venger de vous plus noblement
A votre amour, Monſieur, je donne un libre champ.
Puiſqu'aux fers de ma Niéce, un doux penchant vous livre,
Ma bonté dans ce jour, vous permet de le ſuivre;
Je veux porter plus loin mon effort généreux.
Si ſon cœur ſe déclare en faveur de vos feux,
Je promets à ſon choix de donner mon ſuffrage;
L'amour eſt un nœud libre, & non un eſclavage.
Adieu, je ſens, Monſieur, d'autant moins cet affront,
Qu'il eſt ici des cœurs qui m'en conſoleront.

à part, en s'en allant.

De ma feinte bonté, le fat ſera la duppe.
Son erreur va ſervir au projet qui m'occupe.

SCENE VI.

LE BARON *ſeul.*

J'Aurois trouvé mon compte à me voir ſon mari,
Mais on renonce au bien, pour un objet chéri.
Lucile eſt adorable, & je prens auprès d'elle.
N'y penſons plus, je dois mon cœur à la plus belle.

SCENE VII.

LUCILE, LE BARON.

LUCILE.

JE viens vous retrouver dans l'appréhenſion.
Que ma Tante n'ait vu les Vers en queſtion.

LE BARON.

Diſſipez la frayeur dont vous êtes émuë,
Et ſouffrez que je donne une libre étenduë
Au violent amour que je reſſens pour vous :
La Comteſſe, Madame, approuve un feu ſi doux.
Mon ſort ne dépend plus que de votre réponſe,
J'attens dans ce moment que votre cœur prononce.

LUCILE.

J'aime la Poëſie à l'adoration :
Mais je viens d'éprouver dans cette occaſion
Que le goût ſans talent nous devient inutile.
L'amour que j'ai pour elle, eſt une ardeur ſtérile,
Et mon eſprit, Monſieur, n'a pu, quoiqu'il ait fait,
Pour répondre à vos Vers, produire un ſeul couplet.
Je ſuis piquée au fonds plus que je ne puis dire.

LE BARON.

Une cha nſon n'eſt pas ce que mon cœur deſire,

Quelque ligne de Proſe, un ſeul mot de douceur
Suffiroit pour me mettre au comble du bonheur.

LUCILE.

Par un méchant Billet, par de mauvaiſe Proſe
Payer de jolis Vers ! la pitoyable choſe !
Ah ! j'en rougis, Monſieur : je veux abſolument
Me taire, ou par des Vers m'acquiter joliment.

LE BARON.

Mais on peut s'arranger. Je vous offre ma veine,
Je m'écrirai pour vous. Vous n'aurez que la peine
De ſouſcrire à l'ouvrage, & de le copier,

LUCILE.

Ce que vous propoſez, eſt neuf & ſingulier.
Mais vous iriez trop loin.

LE BARON.

Non, daignez me preſcrire
Ce que vous ſouhaitez que je vous faſſe dire,
Je m'y renfermerai ſans y rien ajouter.

LUCILE.

A ces conditions, je veux bien m'y prêter.
La réponſe.....

LE BARON.

Comment, faut-il que je l'exprime ?
Dites....

LUCILE.

Vous me ferez répondre avec eſtime,
Et même tendrement....

LE BARON.

Tendrement !

LUCILE.

Monſieur, oüi.
Aux doutes d'un jeune homme amoureux & chéri.

LE BARON.

Et chéri ! quel bonheur !

LUCILE.

Dès long-tems je confeſſe
Que je deſire avoir des vers de cette eſpéce.

LE BARON.

Vous ſerez ſatisfaite, & je ſuis trop heureux,
L'amour, le tendre amour récompenſe mes feux.
C'eſt lui ſeul que j'implore, & je ſens qu'il m'enflâme;
Toute ſa vive ardeur a paſſé dans mon ame.
Elle ſe livre entiere à des tranſports ſi doux,
Et je vais mettre au jour des vers dignes de vous.
Mon eſprit....

LUCILE.

Profitez du beau feu qui l'inſpire,
Pour ne pas l'interrompre, adieu, je me retire.

SCENE VIII.

LE BARON *seul.*

Ecris, mon cher Baron, écris toi; tendrement.
Les talens de l'Auteur, doivent servir l'Amant.
Il s'assied près d'une table, rêve quelque tems, puis il écrit & récite tout haut.
Je veux... de mon secret, vous faire confidence,
Confidence.... sur-tout de la discrétion;
Mon estime.... paroît... par cette confiance.
Il s'interrompt.
Il me faut à present une rime en ion.
Un jeune homme charmant... c'est moi, l'expression.
Est flatteuse, mon cher, & c'est un peu trop dire;
Ma Maîtresse le pense, elle peut donc l'écrire.
La modestie au fond, est la vertu d'un sot;
Et je ne dois plus être arrêté par ce mot.
Mais un Poëte assis perd du feu qui l'anime;
Levons-nous, & marchons pour mieux saisir la rime.
Poursuivons la rebelle, elle fuit vainement,

SCENE IX.

LE BARON, CORALINE.

LE BARON, *saiſiſſant le bras de Coraline.*

Pour le coup je la tiens ;

CORALINE.

Ah ! Monſieur, doucement.
Quel eſt donc le tranſport dont votre ame eſt émuë,

LE BARON.

Vous êtes conſtamment l'objet de mes deſirs,
Et votre rencontre imprévuë,
Me donne de certains plaiſirs
Que je ne ſens qu'à votre vuë.
Fort bien, je ſuis en verve.

CORALINE.

Il me dit des douceurs ;
Ces Meſſieurs les François ſont tous des cajoleurs.

LE BARON.

Oüi, des hommes, Monſieur, qui cherchent à me plaire,
Vous êtes en ſecret, le ſeul que je préfére.

CORALINE.

Qui, moi ! je ſuis un homme, ah ! que je le voudrois !

LE BARON.

Je ſuis fille, & je dois m'obſerver de plus près.

CORALINE *éclatant de rire.*

Ah! ah! l'aimable Brune! Oh! je crois qu'il compoſe,
Ou bien qu'il extravague: eh! c'eſt la même choſe.

LE BARON.

La décence eſt pour nous un tiran abſolu,
On doit la reſpecter autant que la vertu.
Tout au mieux. Soyez ſage.

CORALINE.

Oh! quoique je badine.
Je la ſuis fort, Monſieur.

LE BARON.

Qui parle?

CORALINE.

Coraline.

LE BARON.

Ma charmante, c'eſt vous, dont j'adore les pas.

CORALINE.

Oüi, vous faites des Vers, & moi, des entrechats.

LE BARON.

De votre art & du mien, faiſons un doux mélange.

CORALINE.

Excuſez, malgré moi, Monſieur, je vous dérange.
Mais c'eſt ici la Sale où nous devons danſer,

LE BARON.

Vous êtes du Balet.

CORALINE.

Oüi, l'on va commencer.
On s'accorde déja pour joüer l'ouverture,
Et comme la premiere aujourd'hui j'y figure,
Que par un pas brillant, je dois me surpasser,
Je suis votre Servante, & cours le repasser.

Elle sort en lui faisant la révérence.

SCENE X.

LE BARON *seul.*

LA danse, par malheur, a mis la rime en fuite.
Au diable mille fois cette Fête maudite.
Voilà mon Apollon déroute tout à fait.
Du Journal amoureux, je me rappelle un trait.
Qui pourra terminer l'embarras que j'éprouve,
Le célébre Marot précisément s'y trouve
Dans la position, où je suis maintenant.
Ses Vers... adoptons-les dans ce besoin pressant.
C'est le plus court chemin, c'est le meilleur à suivre.
Je puis lire l'endroit, car j'ai sur moi le Livre.
Ah! ah! j'ai déja pris plusieurs vers en détail.
Prenons-les tous en gros; j'abrége le travail.
Si ce vol se découvre... il est permis en France;

Et l'on n'y fait plus rien que par réminiſcence.
Ce n'eſt pas notre faute. En Proſe comme en Vers,
Tout eſt depuis long-tems écrit dans l'Univers.
Nous ſommes malgré nous, échos les uns des autres.
Meſſieurs, volez mes Vers, ſi je pille les vôtres.
Ne vous contraignez pas & faites comme moi.

SCENE XI.

LE BARON, M. DU BERCEAU.

M. DU BERCEAU.

Monſieur, je vous remets vos paroles.

LE BARON.

Pourquoi ?
Les deſaprouvez-vous ?

M. DU BERCEAU.

Non, elles ſont parfaites.
Mais Monſieur, avant vous un autre les a faites.
Et l'air depuis ſix mois a couru tout Paris.

LE BARON.

C'eſt le malheur du genre, & j'en ſuis peu ſurpris
Ce ſont les mêmes mots que toujours on raſſemble
Indiſpenſablement il faut qu'on ſe reſſemble.

M. DU BERCEAU.

Par bonheur il me reste un air qu'on chantera;
Le ramage, Monsieur, sur-tout y regnera.
Il y rime à bocage, & convient à la fête.
Demeurez, elle vaut la peine qu'on s'arrête.
J'y vais faire à vos yeux danser tous les oiseaux.
Par troupes vous verrez, sauter les étourneaux.
Le Ramier figurer avec la Tourterelle.
Vous verrez le Pluvier qui poursuit l'Hirondelle;
Le Pân s'étale seul, de lui-même amoureux;
La Caille & le Perdreau forment un pas de deux.
Le Serin y voltige autour de la Linote:
Le fripon de Moineau survient & l'escamote.
Le Faucon & l'Autour, fondent du haut des airs,
Sur ce Peuple qui fuit plus promptique les éclairs;
Une Faisanne reste, ils se livrent la guerre.
Quand l'Aigle tout à coup l'arrache de leur serre;
S'applaudit avec elle, & l'élevant aux cieux,
Il danse un tambourin, & disparoît aux yeux.
mais avec le Marquis la Comtesse s'avance.

A l'Orquestre.

Partez, Messieurs, partez, il est tems qu'on commence,

LE BARON.

Nous, saisissons ce tems pour aller copier
Les Vers en question, & pour les envoïer.

Le plaiſir de m'écrire au nom de ma Maîtreſſe,
Eſt la fête pour moi la plus enchantereſſe.

Il ſort.

SCENE XII.

DIVERTISSEMENT *des Oiſeaux.*

AIR.

VOlez, oiſeaux, volez de toutes parts;
Raſſemblez-vous dans ces bocages;
Beaux Perroquets du jour, étalez vos regards,
L'agrément ſingulier de vos nouveaux plumages,
Modernes Roſſignols, brillez par vos écarts;
Etonnez l'univers de vos bruyans ramages,
Volez, oiſeaux, volez de toutes parts,
Raſſemblez-vous dans ces bocages.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, LISETTE.

LA COMTESSE,

OUi, Liſette, c'eſt toi que je viens d'appeller,
Voi ma Niéce, & dis-lui que je veux lui parler.

Liſette ſort.

SCENE II.

LA COMTESSE *ſeule.*

NOn, le Baron n'eſt pas l'amant qu'elle préfére,
Il ſe cacheroit mieux, s'il avoit ſçû lui plaire,
L'amant qu'on favoriſe eſt plus diſcret en tout.
Pour le Marquis plutôt, je crois qu'elle a du goût.
Rarement il lui parle, ils s'évitent ſans ceſſe.
Elle vient. Oppoſons l'artifice à l'adreſſe.
Comme infailliblement elle me mentira,
Je croirai l'oppoſé de ce qu'elle dira.

SCENE

SCENE III.

LA COMTESSE, LUCILE.

LA COMTESSE.

Lucile, à vous parler, votre intérêt m'engage,
La raison vous conduit, & vous êtes dans l'âge,
Où, pour votre bonheur, vous devez faire un choix.
Quand je me remarie, il est juste, & je dois
Assurer votre sort par un nœud convenable :
Il s'offre ici pour vous plus d'un parti sortable,
Je laisse votre cœur le seul maître aujourd'hui,
Trop sûre que son choix sera digne de lui.

LUCILE.

Que vos clartés, Madame, & que votre sagesse,
Dans ce pas hazardeux conduisent ma jeunesse ;
La livrer à son goût, ce seroit la trahir.
Vous devez prononcer, & je dois obéir.

LA COMTESSE.

Je vous prendrois au mot, si vous m'étiez moins chere ;
Ouvrez-moi sans détour votre cœur la premiere,
Ma bonté veut sur lui régler votre union.
Consultez bien sur tout votre inclination.

LUCILE.

Madame, uniquement je la borne à vous plaire.

LA COMTESSE.

Vous déguisez toujours : je serai plus sincere,
Sçachez dans votre cœur, que j'ai sçu pénétrer.

LUCILE *à part.*

C'est un piége. Gardons de lui rien déclarer.

LA COMTESSE.

Vous aimez en secret.

LUCILE.

Ma Tante, quelle idée !

LA COMTESSE.

Quand je vous parle ainsi, croïez qu'elle est fondée.
Votre reserve même & vos soins défians
Servent à l'affermir, Lucile, en ces instans.
Je vais, pour vous prouver que j'ai lu dans votre ame,
Vous peindre d'un seul trait l'objet de votre flame.

LUCILE *à part.*

Auroit-elle en effet découvert mon Amant ?

LA COMTESSE.

J'ai surpris ce matin un Pigeon tout charmant,
Qui près de vous ici roucouloit en cachete
Son amoureux tourment : hem, Colombe discrette,
Votre cœur, par son ton n'est-il point attendri,
Et n'ai-je pas nommé votre oiseau favori ?

LUCILE *à part.*

Je reſpire à preſent.

LA COMTESSE.

Vous paroiſſez ſurpriſe.

LUCILE *à part.*

Ah! par un faux aveu confirmons ſa mépriſe.

LA COMTESSE.

Vous devez reconnoître à ces traits le Baron.

Vous êtes interdite, & confuſe à ce nom.

LUCILE.

On le ſeroit à moins; épargnez-moi, Madame.

LA COMTESSE.

J'approuve votre choix, bien loin que je le blame,
Et lui-même avec vous, il brûle d'être uni:
L'aimez-vous en effet? parlez donc, ma Niéce?

LUCILE.

Oui.

LA COMTESSE *à part.*

Tu mens!

LUCILE *à part.*

Elle n'eſt pas ma Rivale. Son trouble
Me l'annonce trop bien, & ma joïe en redouble.

LA COMTESSE.

Bon, ma fauſſe triſteſſe abuſe ſes eſprits.
Je ſuis ſûre à preſent qu'elle aime le Marquis.

LUCILE.

Madame, pardonnez ſi....

LA COMTESSE.

Je ſuis enchantée
Qu'en faveur du Baron votre ame ſoit portée.
J'ai craint que le Marquis ne fût votre vainqueur,
Puiſqu'il faut l'avouer, il a touché mon cœur;
Je puis préſentement me déclarer ſans crainte.

à part.

Sa douleur, à ces mots, perce à travers la feinte;
Et doit me confirmer dans mon opinion.

à Lucile.

Adieu. Je vais preſſer notre double union.

Elle ſort.

SCENE IV.

LUCILE, *ſeule.*

Ciel! diroit-elle vrai? me ſerois-je déçuë?
Non, ma Tante plutôt ſe déguiſe à ma vuë.
Elle a, de mon aveu, gémi ſecrettement,
Et j'en crois, de ſon cœur, le premier mouvement;
Mais ſi ſon artifice a trompé ma fineſſe.
Ecrivons au Marquis. Voilà l'inſtant qui preſſe.
Ses doutes, mes fraïeurs, tout m'en fait une loi.

Le voir, l'entretenir eſt un beſoin pour moi.
Je dois le conſulter dans mon inquiétude,
Et l'arracher lui-même à ſon incertitude.
Notre intérêt commun..... mais que veut ce valet ?

SCENE V.

LUCILE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MAdame, on m'a chargé de vous rendre en ſecret ce papier.

LUCILE.

Le Baron à propos me l'envoïe.

ARLEQUIN.

Que dirai-je à Monſieur ?

LUCILE.

Attendez, que je voïe.

Elle lit. Arlequin s'éloigne.

Je vous envoïe, ma Déeſſe, les vers où tout mon eſpoir eſt renfermé. J'en attens la copie de votre main, comme le ſceau de mon bonheur.

Je vous nomme ſans que j'y penſe.
Votre entretien me charme, & je crains votre abſence.

J'aime à cauſer tous vos déſirs ;
Et votre rencontre imprévue
Me donne de certains plaiſirs
Que je ne ſens qu'à votre vue.
Vous m'avez ſeul appris l'uſage des ſoupirs.
Je ſonge à vous ~~malgré~~ moi-même.
Je crois vous voir la nuit, je vous cherche le jour.
Si ce n'eſt pas là comme on aime,
Apprenez-moi ce que c'eſt que l'amour.

à Arlequin après avoir lû.

L'ouvrage eſt juſtement tel que je le ſouhaite.
Aſſurez le Baron que j'en ſuis ſatisfaite.

ARLEQUIN.

Je n'en ſuis pas ſurpris, car je l'ai corrigé ;
Arlequin autrement ne s'en fût pas chargé.

LUCILE.

Votre maître eſt diſcret. Il vous a lû ſa Piéce ?

ARLEQUIN.

Il me conſulte en tout. Souvent je le redreſſe.

LUCILE.

Dites-lui qu'au plûtôt je vais la copier,
Et que j'aurai grand ſoin après de l'envoyer.

Elle rentre.

SCENE VI.

ARLEQUIN *seul.*

SEs vers vont pour le coup obtenir leur salaire.
Sans doute, il les aura par un autre émissaire.
Dans ma poche en voici qui sont de ma façon.
Je les ai composés pour un minois fripon,
Un joli petit nez qu'on nomme Coraline.
C'est ma compatriote, & de plus ma cousine.
Je suis impatient de les lui faire voir.
Mais je crois en ce lieu, je crois appercevoir
quelqu'un qui lui ressemble. Oh! c'est une bévûe.

SCENE VII.

ARLEQUIN, CORALINE.

CORALINE.

EN croirai-je mes yeux!

ARLEQUIN.

Ai-je donc la berlue?
Non, c'est elle.

CORALINE.

C'eſt lui.

ARLEQUIN.

Coraline !

CORALINE.

Arlequin !

ARLEQUIN.

Eh ! bon jour, ma couſine !

CORALINE.

Eh ! bon jour mon couſin !

Ils s'embraſſent.

ARLEQUIN.

Qui vous a donc conduite en cet Hôtel, ma chere ?

CORALINE.

C'eſt Monſieur du Berceau.

ARLEQUIN.

Mais, qu'y venez-vous faire ?

Parlez.

CORALINE.

Je ſuis venue y danſer, & je pars.

ARLEQUIN.

Arrêtez. Un couſin mérite des égards.

J'ai fait des vers pour vous.

CORALINE.

Toi ? la choſe eſt comique.

ARLEQUIN.

Je ſers un bel eſprit. Le mal ſe communique.

CORALINE.

CORALINE.

A propos de ton maître, il va se marier.

ARLEQUIN.

A qui donc ?

CORALINE.

A Lucile.

ARLEQUIN.

O ! bonheur singulier !
Il épousera donc la beauté qu'il adore ?

CORALINE.

On prépare la nôce ; & son valet l'ignore.

ARLEQUIN.

Il n'en sçait rien lui-même, & je vais le charmer.
Que je vous lise avant que de l'en informer.

CORALINE *à part.*

Scapin m'attend. Adieu.

à Arlequin.

Je pars en diligence.

ARLEQUIN.

D'entendre votre éloge, ayez la complaisance.

CORALINE.

En place un seul instant je ne sçaurois rester.
En courant, en sautant je pourrois l'écouter ;
En cabriolant, toi ; tu pourras me le lire.

ARLEQUIN.

Madame, j'aurai donc l'honneur de vous conduire.

Il lit en lui donnant la main.

Qu'à Paris Coraline a fait d'heureux progrès !
Et que ſes yeux bien vîte ont ſçu parler françois.

CORALINE *s'arrêtant.*

Continuez mon cher. Ce début m'intéreſſe.

ARLEQUIN *continue.*

Dès qu'on la voit, ſon feu, ſa gentilleſſe,
Son enjouement excite un battement de main.
Tout le Public devient le Rival d'Arlequin,
Et la Suivante éclipſe la Maîtreſſe.

CORALINE.

Mon conſin, ces vers-là ne ſont pas ſi mauvais.

ARLEQUIN.

La preuve qu'ils ſont bons, c'eſt que je les ai faits.

SCENE VIII.

CORALINE, ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN *à Coraline.*

QUe fais-tu ſi long tems ? je me laſſe d'attendre.

CORALINE.

Ah ! juſte ciel ! Scapin vient ici nous ſurprendre !

ARLEQUIN.

J'ai vû quelqu'autre part, j'ai vû ce grand coquin.

SCAPIN.

A qui parles-tu là ? dis ?

CORALINE.

C'eſt à mon couſin.

ARLEQUIN.

Quel eſt cet animal ?

CORALINE.

C'eſt mon frere.

ARLEQUIN.

Qu'entens-je ?

CORALINE.

Il ne reſpecte rien dans ſon humeur étrange.

ARLEQUIN.

Vous n'aviez point de frere, & je ſuis étonné.
Depuis quand, dites-moi, vous l'êtes-vous donné ?

CORALINE.

Il l'eſt depuis huit jours.

SCAPIN.

Quel eſt donc ce colloque ?
Laiſſe-là ton parent. Il m'a l'air équivoque.

ARLEQUIN *à Scapin.*

Votre nom ?

SCAPIN.

Eſt fameux. Je m'appelle Scapin.

ARLEQUIN.

Le mien l'eſt encor plus ; je me nomme Arlequin.

SCAPIN.

Arlequin ? le ſot nom ! il me met en colere.

ARLEQUIN.

Et le tien me révolte.

CORALINE *à Arlequin.*

Adieu, pour ſuivre un frere,
On quitte ſon couſin.

ARLEQUIN.

Je vais vous eſcorter.

SCAPIN.

Si vous venez, j'aurai l'honneur de vous frotter
Les oreilles, mon cher, comme j'ai fait à d'autres.

ARLEQUIN.

Et moi, j'aurai celui de vous couper les vôtres.
Mais j'apperçois mon maître, & je l'entends peſter.
Madame, ſon abord m'oblige à vous quitter.
à Scapin.
Toi, rends dans ce moment grace à ſon arrivée,
Ma valeur ſans cela... tu l'aurois éprouvée.

SCAPIN *lui donnant un ſoufflet.*

De la mienne, reçois ce gage en attendant.

ARLEQUIN.

Si j'avois le loiſir, je t'en rendrois autant.

Scapin ſort avec Coraline.

SCENE IX.

LE BARON, ARLEQUIN.

LE BARON.

TU t'amuſes, maraut, quand je ſuis dans l'attente.
A-t-on reçu mes Vers ?

ARLEQUIN.

D'une façon charmante.

LE BARON.

Eh ! Lucile, di-moi les a-t-elle tranſcrits ?

ARLEQUIN.

Au plutôt de ſa part ils vous ſeront remis ;
Car actuellement elle en fait la copie.

LE BARON.

Mon cher, que je t'embraſſe.

ARLEQUIN.

Arrêtez, je vous prie ;
Si je vous apprens tout, vous allez m'étouffer.

LE BARON.

En cet inſtant flateur, puis je trop triompher ?
Je vais, je vais donc voir ce caractere aimable,
Et baiſer chaque trait de ſa main adorable ;
Mes Vers en recevront un prix qu'ils n'avoient pas.

ARLEQUIN.

Vous, qui de nos talens, faites si peu de cas ;
Apprenez, ignorans, à respecter la rime,
Jugez par nos succès ce qu'on lui doit d'estime.

LE BARON.

Je lui dois un bonheur qui passe mon espoir,
Ce trait la justifie & prouve son pouvoir.
Qu'aujourd'hui mon exemple, Auteurs, vous encourage,
Au sexe connoisseur, consacrez votre hommage,
Il lit, il accrédite, il chérit vos écrits,
Et ses tendres faveurs en deviennent le prix.

ARLEQUIN.

Monsieur, de tout côté le sort vous favorise.
C'est peu que de vos Vers, Lucile soit éprise ;
Sa Tante vous l'accorde. Oui, rien n'est plus certain,
Je veux, si je vous mens, je veux être un coquin.
Vous allez, qui plus est, l'épouser ce soir-même.

LE BARON.

Quoi ! je posséderois ce soir l'objet que j'aime ?
J'en mourrois de plaisir. Mais de qui le sçais-tu ?

ARLEQUIN.

On travaille aux apprêts. Coraline l'a vu.

SCENE X.

LE BARON, LE MARQUIS.

Arlequin sort.

LE MARQUIS.

JE te cherche, Baron, & je suis dans l'yvresse,
Ecoute.

LE BARON.

Je ne puis, un autre soin me presse.

LE MARQUIS.

J'implore ton secours, tu peux seul me servir,
Et tu dois sur le champ me faire ce plaisir.
Ce sont des Vers pour moi qu'il faut que tu com-
posés.

LE BARON.

Des Vers ! fi donc, Marquis, qu'est-ce que tu
proposes ?

LE MARQUIS.

Je t'en prie.

LE BARON.

Ah ! la rime est un art roturier,
Qu'un homme comme moi doit rougir d'employer.

LE MARQUIS.

Les Vers sont à présent un don que je révére,

LE BARON.

On respecte un talent, qui devient nécessaire.

LE MARQUIS.

Fais trêve, cher Baron, à ton ressentiment;
Je demande ces Vers pour un objet charmant,
C'est un devoir pour moi, j'ai besoin de ton aide.

LE BARON.

La Comtesse est sans doute....

LE MARQUIS.

Ami, je te la cede;
J'en aime une autre.

LE BARON.

Puis-je apprendre qui c'est?

LE MARQUIS.

Non.
Il ne m'est pas permis de te dire son nom.
Pour de justes raisons j'en dois faire un mystere.
La seule confidence ici que je puis faire,
Est que ce bel objet qui craint d'être nommé
M'aime secrettement autant qu'il est aimé:
Je viens d'en recevoir la preuve convainquante
Dans ces Vers amoureux dont le stile m'enchante.
Sur le doute pressant que j'en avois marqué,
Son cœur, son tendre cœur s'est enfin expliqué;
Ce billet me surprend presqu'autant qu'il me flatte.

LE BARON.

Tu lui peux en réponse écrire une Sonate.

LE MARQUIS.

Oh ! ne plaisante pas, Baron à cet égard,
Un écrit si galant veut des vers de ma part ;
C'est la cause, entre-nous, de ma peine secrette ;
Je suis fidéle Amant, mais fort mauvais Poëte ;
Voilà ce qui m'oblige à recourir à toi ;
Pour te déterminer à travailler pour moi ;
Je vais te lire, ami ; les vers de ma Maîtresse ;
C'est l'ouvrage tout pur de la délicatesse ;
Et pour le bien sentir, il faut avoir aimé.
Ecoute, tu vas être & surpris & charmé.

Il lit.

Je vous nomme sans que j'y pense,
Votre entretien me charme ; & je crains votre
absence.
J'aime à causer tous vos désirs

LE BARON.

Ai-je bien entendu ? je suis d'une surprise.....

LE MARQUIS.

Elle sera plus grande, attens ; que je te lise.

Il reprend.

J'aime à causer tous vos désirs.
Et votre rencontre imprévuë
Me donne de certains plaisirs ;
Que je ne sens qu'à votre vûë.
Vous m'avez seul appris l'usage des soupirs.

LE BARON.

Oh ! ce ſont eux.

LE MARQUIS *pourſuit.*

Je ſonge à vous malgré moi-même ;
Je crois vous voir la nuit, je vous cherche le jour,
Si ce n'eſt pas là comme on aime,
Apprenez-moi ce que c'eſt que l'amour.

LE BARON.

Qui croiroit, juſte ciel ! qu'une jeune perſonne
Peut porter à ce point....

LE MARQUIS.

Oh ! tant d'eſprit t'étonne.
N'eſt-il pas vrai, Baron, qu'un talent ſi parfait
Eſt rare en une fille ?

LE BARON.

Oui, très-rare en effet ;
Mais j'en veux par mes yeux voir la preuve bien claire.

Il arrache le papier des mains du Marquis.

LE MARQUIS.

Qu'eſt-ce donc que tu fais ?

LE BARON.

C'eſt là ſon caractere ;
Je reconnois ſa main. Ah ! le tour eſt ſanglant !
Peut-on jouer un homme auſſi cruellement ?

LE MARQUIS.

Quel tour ? eſt-ce l'effet d'un tranſport poëtique ?

LE BARON.

J'étouffe.

LE MARQUIS.

Explique-toi.

LE BARON.

L'avanture eſt unique.
Je ne puis concevoir, ni diriger ce trait.
C'eſt moi qui ſuis l'Auteur de l'aveu qu'on lui fait ;
Quand je crois ſottement travailler pour moi-même.
Perfide !

LE MARQUIS.

Toi, l'Auteur ! de quoi ? de ce Poëme ?

LE BARON.

Je m'écris en ſon nom. Elle me l'a permis ;
Et c'eſt pour envoyer mon ouvrage au Marquis.

LE MARQUIS.

Quoi ? ton cerveau pour moi s'eſt donné la torture ?
Il a produit les vers dont j'ai fait la lecture,
Mais rien n'eſt plus charmant, mais rien n'eſt plus poli.
Voilà ce qui s'appelle un ſervice d'ami,
Mon cher, éclaircis-moi ce ſurprenant miſtere ;

LE BARON.

Ah ! je t'en ai trop dit, & ma juſte colére . . .

LE MARQUIS.

Voilà ces Dames. Paix. Elles viennent à nous.

LE BARON.

Je ſens à ſon aſpect redoubler mon courroux.

SCENE XI.

LE MARQUIS, LE BARON, LA COMTESSE, LUCILE.

LA COMTESSE.

MEssieurs, je viens tenir à tous deux ma promesse.
Votre hommage, Baron, a ſçu plaire à ma Niéce:
Elle m'a fait l'aveu de ſes vrais ſentimens,
Et j'unis votre ſort au ſien dans ces momens.
Mon eſtime pour vous n'a plus rien qui l'arrête.
Ma main ſera, Marquis, le prix de votre Fête.
Que vois-je? A ce diſcours vous reculez tous trois;
On diroit que vos cœurs répugnent à ce choix.

LE BARON *bas, à Lucile.*

Votre eſprit m'a joüé d'une façon cruelle.
Et pour rendre aujourd'hui ma vengeance éternelle,
Perfide, je vous vais épouſer à l'inſtant.

LUCILE *à part.*

Juſte ciel! j'en frémis, quel ſupplice effraïant!

LA COMTESSE.

Vous ſoupirez ma Niéce, & votre Amant murmure.
D'un caprice pareil, que faut-il que j'augure.
Mais le Marquis lui-même eſt conſterné comme eux,
Leur ſilence me laſſe, & pour former ces nœuds,
Lucile, approchez-vous, il eſt tems de conclure.

LUCILE.

Je me jette à vos piés, ma Tante, & vous conjure
De ne pas achever un nœud mal aſſorti.

LA COMTESSE.

Je vous donne l'époux que vous avez choisi.

LUCILE.

Non, un autre est l'objet de ma secrette flâme,
A ce sincere aveu, l'effroi force mon ame.

LA COMTESSE.

Comment! vous n'aimez pas en effet le Baron?
Ah! c'est donc le Marquis...

LUCILE.

Ah! Madame, pardon.
Avec lui dans ce jour vous alliez être unie.
Par cet himen cruel je suis assez punie.
N'étendez pas plus loin votre rigueur sur moi.

LA COMTESSE.

Votre bouche est sincere, & j'en crois votre effroi.
C'est l'effort, où mon art a voulu vous contraindre.
J'ai dévoilé votre ame, & je cesse de feindre.
Vous outrez la réserve, & d'un si grand défaut,
J'ai voulu vous punir, ou corriger plutôt.
Ma Niéce, à l'avenir soyez moins défiante,
Vous avez mal jugé du cœur de votre Tante;
Et pour vous le prouver, je veux qu'un doux lien,
Vous unisse au Marquis, & j'y joins tout mon bien.

LUCILE.

Quelle bonté!

LA COMTESSE *au Baron & au Marquis.*

Ce mot doit calmer vos allarmes.
Je ne suis point, Messieurs, éprise de vos charmes.

J'ai feins de l'être exprès pour éprouver son cœur ;
Et je borne mes vœux à faire son bonheur.

LE MARQUIS.

Vous comblez tous les miens par ce bienfait, Madame.

LUCILE.

Comment le reconnoître ?

LA COMTESSE.

Ah ! s'il change votre ame,
J'en serai trop payée.

LUCILE.

Oüi, je vous le promets.
Vous serez mon conseil, mon guide desormais.
Et vous m'ouvrez les yeux sur mon erreur extrême.
Qui n'a pour confident que son cœur en soi-même,
De son trop de réserve, est la duppe toujours ;
Et la sincérité, sert mieux que les détours.

LE MARQUIS.

Mon chant a le dessus, & de ta Poesie,
Je recueille le fruit, dont je te remercie,

LUCILE.

Moi, j'ai pû disposer des vers que vous rimez.
Dans Villedieu, Monsieur, ils sont tous imprimez,
Et la plaisanterie est le juste salaire,
Que méritent les soins d'un Auteur Plagiaire,

LE BARON.

Copiste selon vous, je puis à d'autres yeux
Paroître original, & vous fais mes adieux.

LA COMTESSE *au Baron.*

Au Pigeon, pour le coup, la Colombe est ravie,

LE BARON.

Certaine Tourterelle en secret mon amie,
Va m'en dédommager, & je cours la trouver;
L'Hymen est une cage; heureux de s'en sauver.

Il sort.

SCENE XII. & DERNIERE.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, LUCILE, M. DU BERCEAU.

LE MARQUIS.

DE Monsieur du Berceau que tout l'art se déploye,
Qu'il célébre ma gloire, & qu'il peigne ma joye.

M. DU BERCEAU.

Me voici prêt, Monsieur, vous serez satisfait,
Pour ne laisser nul vuide, agréez qu'un Balet
Précéde l'artifice.

LE MARQUIS.

Etant fait à la hâte,
Sera-t-il bon, parlez?

M. DU BERCEAU.

Oui, Monsieur, je m'en flatte;
Je n'ai garde, vraiment, d'en donner de mauvais,
On n'accorde ce droit qu'à Messieurs les François.
Que des Artificiers la Troupe se signale,
Et que leurs entrechats rempliſſent l'intervale.
Favoris de Vulcain, secondez-moi, morbleu!

Tonnons, lançons la foudre, & mettons tout en feu !
Forçons ici la nuit à nous prêter ſes voiles,
Faiſons en plein midi, faiſons voir des étoiles,
Qu'une horrible Commette épouvante les yeux ;
Non, déſarmons mon bras à l'exemple des Dieux.
Que le calme & le jour ſuccédent au tonnerre ;
Que la charmante Iris les annonce à la terre ;
Que ſon arc ſoit nué des plus tendres couleurs ;
Et qu'il ſoit applaudi de tous les Spectateurs.

DIVERTISSEMENT

D'Artificiers & Artificieres.

AIR.

Accourez, Cyclopes nouveaux ;
Faites briller vos feux, votre victoire eſt ſûre.
Chaque talent a ſes Heros.
Votre art devient rival de la peinture,
Il offre aux yeux les plus brillans tableaux ;
Et ſon modéle eſt la nature.

Accourez, Cyclopes nouveaux,
Faites briller vos feux, votre victoire eſt ſûre.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier une Comedie qui a pour titre : *Le Plagiaire*, & je crois que l'on peut en permettre l'Impreſſion, ce 5. Février 1746. CREBILLON.

Air du 1.er Acte.



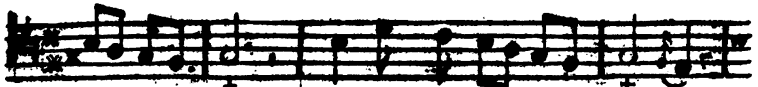

à petit bruit. et pour vous
l'Amour veil le, Paix, chut,
marchez à petit bruit à petit bruit à
petit bruit, marchez, marchez
Fin. 2
à petit bruit. Dans le temple
du Mystère, c'est l'instant d'être intro=
= duit d'être introduit. Dans le
temple du Mys-tère c'est l'ins=

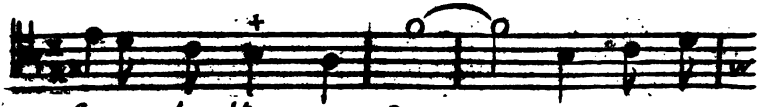

= tant d'être introduit Venez, ve =
= nez d'une ardeur sin - cère, venez ve =
= nez recueillir le fruit,
Tendres &c
au Commencement jusqu'au mot fin
Air du 2e Acte
Volez
= volez volez oiseaux vo =
= lez volez volez oiseaux,
volez volez de toutes parts, rassemblez


vous dans ces bo-cages, Rassemblez
vous dans ces bo-cages volez
rassem-blez vous Rassemblez
fin.
vous dans ces bo-ca-ges
Beaux perroquets du jour Etalez aux re-
=gards l'agrement singulier de vos nou=
=veaux plumages, Modernes rossi=
=gnols briller par vos é =


carts Etonnez l'univers de vos bruyants ra
ma ge Eton
nez l'univers de vos bruyants rama
ges, Volez
jusqu'au mot fin.
Air du 3e Acte,
Accourez Cyclopes nou
veaux, Accourez faites briller vos
feux votre victoire est sû rez, faites bril
ler vos feux votre victoire est

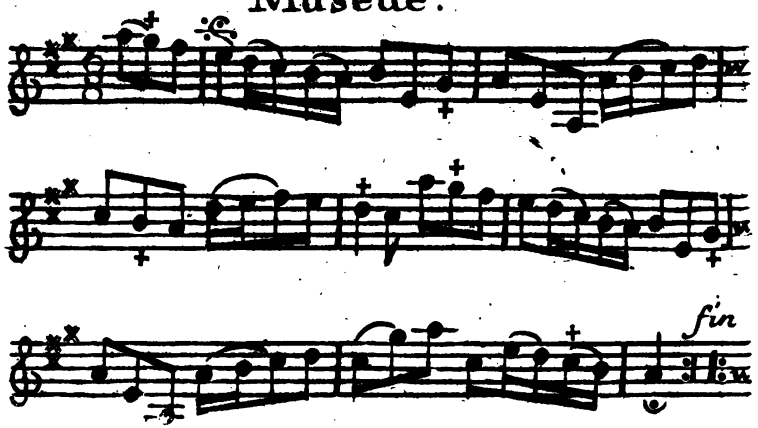

sûre, votre victoi . . . . . re est sûre
Chaque talent à ses heros, vo =
= treart devient rival de la peintu-re, vo =
= treart devient rival de la pein-tu-re,
Il offre aux yeux le plus brillant tableau,
et son modele est la nature; accourez . . . . . .
. . . accourez, accourez . . . . . accou =
= rez, accourez Cyclopes nouveaux, faites bril=


= ler vos feux, votre victoire est sûre,


faites briller vos feux votre vic =


= toi =
= ..reest sû..re.

Musette.


fin

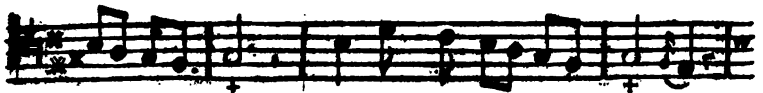
8




vous dans ces ba-cages, Rassemblez
vous dans ces bo-cages volez
rassem-blez vous Rassemblez
fin. 3
vous dans ces bo-ca-ges
Beaux perroquets du jour Etalez avec=
=gards l'agrement singulier de vos nou=
=veaux plumages, Modernes rossi=
=gnols briller par vos é=


carts Etonnez l'univers de vos bruyants ra
ma ge Eton=
nez l'univers de vos bruyants rama =
ges, Volez.....
jusqu'au mot fin.
Air du 3e Acte.
Accourez Cyclopes nou=
veaux, Accourez..... faites briller vos
feux votre victoire est sû.... re, faites bril
ler vos feux votre victoire est


sûre, votre victoi . . . . . rees tsûre
Chaque talent à ses heros, vo =
= treant devient rival de la peintu-re, vo =
= treant devient rival de la pein-tu- re,
Il offre aux yeux le plus brillant tableau,
et son modele est la nature; accourez . . . . . .
. . . accourez, accourez . . . . . accou =
= rez, accourez Cyclopes nouveaux, faites bril =



= ler vos feux, votre victoire est sûre,



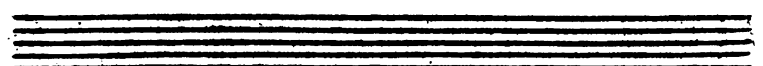
faites briller vos feux votre vic =



= toi . . . . . =

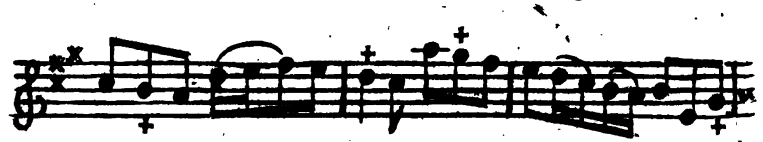


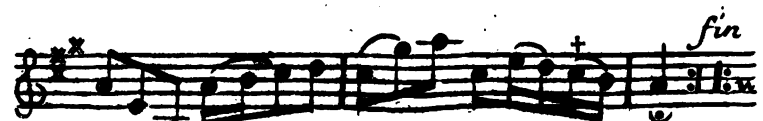
= . . re est sû . . re .



Musette.







fin


Da Capo

